BIBLIOT. NAT. D.L. PÉRIODIQUES

21me Année Décembre 1934

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

SOMMAIRE

HENDRIK CRAMER .... *Deux Contes*
RAYMOND SCHWAB .... *Nemrod descend sous les Eaux*
ROGER BRIELLE .... *Eloge de l'Ephémère*
GABRIEL AUDISIO .... *Sol de Marseille*
MICHEL LEIRIS .... *Les Veilleurs de Londres*
PIERRE KATZ .... *Histoire du roulier imperturbable*
RENAUD ICARD .... *Job*
LOUIS EMIÉ .... *André Gaillard ou le Délivré*

CHRONIQUES

HENRI URTIN .... *L'Ascension de la Pensée*
VICTOR CRASTRE .... *Sur deux livres de Jean Richard Bloch*

NOTES, COMPTES-RENDUS

LA POÉSIE : par Léon Gabriel Gros, Gilbert Trolliet.
LES LIVRES : par Pierre Missac, Jacques Crespelle, Gaston Derycke, Emile Dermenghem, Henri Urtin, Roger Bastide, Roger Secretain, Carlo Suarès, Georges Petit.
LETTRES ETRANGÈRES : par Marcel Brion.
THÉATRE : *Le coup de Trafalgar* de Roger Vitrac, par G. Ribemont-Dessaignes
LA PEINTURE : *Le Musée du Louvre*, par Germaine Selz; *A Marseille. E. Mélik*, par Léo van Droogenbroeck; *Les peintres prolétariens, Charlotte Gardelle*, par Abel Valabrègue; *Photographie: J. Nicolet*, par G. M..
MUSIQUE ENREGISTRÉE : par Gaston Mouren.
CINÉMA : *Invisibilité et Cinéma*, par André Chastel; *Chercheuses d'Or*, par Gabriel Bertin.
URBANISME : *Urgence d'un métro Nord-Sud*, par Gaston Castel et Jean Ballard
LETTRE DE MARSEILLE : par Léon Gabriel Gros.
LETTRE DU CHELLAH : par Jean Ballard.
CONFÉRENCES, ECHOS, etc...

REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le No : **5** fr. **Étranger** : **6** fr. **50**

Nº 167. 21me Année. Décembre 1934.

Cahiers du Sud

Tome XI. — 2e Semestre 1934.

Deux contes

L'INSTANT

La veuve n'était protégée que par un petit oiseau, un pauvre moineau aux yeux éteints, un invalide du vent d'ouest; sur lui reposait le dernier cri de son fils mort. La maison où elle n'était pas assise (comme la maîtresse de la maison est assise dans la maison) ne la connaissait pas, ne la savait pas. Cette maison était construite avec une pâte durcie faite d'une poudre étrangère apportée dans des sacs, et elle se tenait debout dans une contrée aride, entre deux rangées de collines. Il n'y avait ni croix ni autre signe pour la sauvegarder aux heures de péril. Dans le triangle de son espace, le vautour apparaissait durant le jour, le ver durant la nuit. Cette maison était un œil consumé sous le ciel, une oreille desséchée dans la plaine.

Les choses que la veuve n'avait pas dans la main (comme la maîtresse de la maison a la chose dans la main) lui étaient contraires. Des objets faits de l'écume des métaux, des meubles de bois malade. Des tapis, des étoffes rongées par leurs propres fleurs; des miroirs remplis du vide des jours et des nuits.

Les bêtes, un chien et un chat, qui n'étaient pas possédés d'elle, avaient aigri contre elle leur salive.

Comme elle se promenait dans les chambres — sa vie qui ne la vivait pas et ne l'avait pas vécue — la

veuve posa la main contre son cœur et dit à voix haute afin que cela fut entendu :

« Ce battement je ne suis pas, ce battement est un autre. »

Le petit oiseau, interrogé par la suite lui reprocha la vanité de ses paroles.

Mais les plantes du jardin — l'aloès, l'amandier, le rosier, l'iris — craignaient cette femme. Sous son haleine, la fleur se fanait et le contact de ses mains était une lèpre pour les feuilles. Les plantes dont la croissance est la croyance, dont la respiration est l'espoir, dont l'immobilité est la confiance et le calice la prière, les plantes qui veillent dans la nuit, la haïssaient avec la puissance des étoiles.

A l'anniversaire de la mort de son fils la veuve trouva une mauvaise herbe — tendre comme la peau de son enfant — qui s'était attachée à une giroflée. Elle l'arracha, la jeta sur une pierre pour que le soleil l'exterminât. Mais elle regretta le geste de sa main comme si, par lui, elle s'était rejetée elle-même pour l'Eternité.

Elle se pencha pour ramasser la petite plante ; quand elle se redressa, elle entendit la voix d'un rêve qui lui disait :

« J'ai pitié des rides de ton front ».

Elle porta la plante à l'intérieur de la maison, la mit dans un pot avec de la terre humide, lui donna une place, où le jour pût l'atteindre.

Et aussitôt l'herbe commença à pousser.

La veuve dont l'œil etait éveillé par le miracle vit comment les tiges, les boutons, les feuilles furent crées à l'image d'une pensée qui se pensait elle-même et restait enfermée en soi, de telle sorte qu'aucune autre ne pût la penser.

Et voyant du même œil dont elle avait vu ceci, ses propres mains et le vol de ses mains, elle dit avec reconnaissance :

« Ces mains je suis, oui, ces mains je suis ».

Autour d'elle étaient les meubles, les bêtes, les plantes, la maison, le triangle de l'espace, et ils écoutaient celle qui les possédait.

Maintenant son corps s'éveillait lui aussi. Un souffle errait autour de ses reins, de ses seins, de ses lèvres, et chacun des sens, selon la grâce de sa propre

passion, interprétait ce souffle: pour la vue, il était la flamme d'un visage aimé, pour l'ouïe la douceur d'une voix bien connue, pour le goût et l'odorat la salive et l'haleine d'une bouche toujours désirée, pour le toucher la caresse de celui que les jours et les années avaient annoncé.

Ouvrant largement la fenêtre, la veuve se mit devant la plaine aride. Un moment elle ferma les yeux comme si cette vue l'avait terrassée. Alors elle parla d'une voix exhortante, et dit :

« Terre dure et hivernale. »

D'un geste de sa main elle jeta à droite puis à gauche, une peau d'herbes fraîches, saupoudrée de marguerites, sur le dos nu des deux collines. De sa main droite se déroula, à perte de vue, une allée de platanes, de sa main gauche, un filet de routes et de sentiers, dans les mailles duquel jaillirent avec la célérité d'un regard, des parterres de fleurs, des jardins de roses, des gazons, des groupes d'eucalyptus, de magnolias, de mimosas et de cèdres. Quand sa droite et sa gauche se furent rencontrées, elles créèrent des berceaux, quand elles s'étendirent des étangs et quand elles se levèrent des fontaines. L'espace répondit dans une langue de miracles aux mains aimantes qui le caressaient.

La veuve laissait errer son œil tranquille sur la vallée ressuscitée, attirante et splendide comme elle-même, sous la profondeur d'azur du ciel et là où se posait son regard, se mouvaient des pintades, des pigeons, des merles.

Alors, s'approchant de la cage du petit oiseau aveugle, elle le prit dans sa main et lui dit :

« Vois, comme un rayon de pure lumière nous a bénis avec la richesse de nombreuses années. »

Mais après un moment, elle murmura :

« Je suis lasse »
et elle s'étendit sur le divan.

C'est à cet instant d'assoupissement, alors que ses yeux étaient fermés, que l'herbe trahit celle qui l'avait ramassée et choyée.

La veuve fut réveillée par le bruit d'une vitre qui se brise. Une tempête de vent et de pluie envahit la pièce. Les fenêtres succombèrent sous la pression d'une plante grimpante dont la masse de bras cheve-

lus et de feuillages spongieux avait soulevé le plafond. La veuve voulut se redresser mais ses reins ne lui obéirent pas, une faiblesse plus intolérable que la douleur, possédait son corps. Avec peine elle leva sa main. Un cri lui échappa. C'était la main desséchée et tannée d'une très vieille femme, qui pressait le squelette froissé d'un petit oiseau.

LE PASSAGE

Un vieillard suit la grande route; son Double marche à côté de lui, à sa main gauche. La figure du vieillard jette une ombre sur la terre; la figure du Double est étrangère au soleil, à la lune, à la terre. Le vieillard échange des propos avec ses connaissances; le Double ne salue pas et n'est pas salué. Le vieillard veut rendre visite à ses enfants; le Double le lui déconseille. Le vieillard s'assied avec sa famille; le Double reste debout, à sa main gauche. Quand le vieillard sourit le Double ferme les yeux; quand le vieillard goûte ce qu'on lui offre, le Double se détourne, quand le vieillard sourit à ses enfants, le Double verse des larmes sur eux.

Retournant chez lui, le vieillard suit un chemin qui longe la mer; son Double marche à côté de lui, à sa main droite. Le vieillard gémit: « le cœur me manque ». Le sentier est étroit; le vent se lève. Le vieillard s'arrête; le Double continue son chemin. La vue est donnée au vieillard: il voit un enfant qui porte un corbeau sur l'épaule. « Hé, hé ! » crie le vieillard. L'enfant parle, « La chaîne de la Droite, qui te liait au soleil, s'est rompue, mais la chaîne de la gauche qui te lie à la lune, est entière. La Droite dure des années courtes, mais la gauche doit durer des années longues ».

Le vieillard est tombé sur le sentier. « Aide-moi, implore-t-il, « la mort est amère ». L'enfant parle : « Prends sur ta langue ce que tu as dans la main ». Le vieillard met dans sa bouche un petit caillou qui a la forme d'un fruit humain. Le petit caillou adoucit le goût de la mort; il s'augmente des forces qui abandonnent le vieillard.

Nuit : la lune est au ciel. Un homme et une femme se promènent le long de la côte. La femme s'effraie devant un objet qui a la forme d'un fruit humain. « Qu'est-ce? » demande-t-elle. « Une pierre », répond l'homme. Ils s'assoient. La femme pose sa main gauche sur la pierre et parle : « Les étoiles sont les stations de nos êtres. La lune est le lait des hallucinés ». L'homme parle : « La nuit est notre nudité ». Le couple se lève et continue sa route. Mais un autre le remplace et après lui un troisième, un quatrième... Ils s'assoient et grâce à eux, la lune reçoit la pensée de la pierre.

Hendrik CRAMER.

(Traduit du Hollandais)

Nemrod descend sous les eaux[1]

ISHTAR

O Nemrod, où es-tu sous l'ulcère,
Corps ruisselant d'esprit?
C'est à moi qu'on t'a pris,
Nemrod corps inconnu de mon corps ! la première
Je crierai devant toi corps d'unique métal :
C'est à moi qu'on a fait ce mal !

NEMROD

Qui me regarde en l'eau
que me veut cette image
D'un lépreux sur la mer ?
les flots sont corrompus,
L'eau est malade ici
— ce n'est pas mon visage,
Ce n'est pas moi qui suis cet homme plein de pus !
Ha ! sa plaie est la mienne, ha, c'est là ma figure !

O Mer, tu m'as taché de ta grande pâleur,
Tu m'as empli le corps avec ta pourriture,
O Mer, tu m'as vêtu d'un habit de douleur
Et je suis l'orphelin que tu couvres de cendre,
Tu me manges la peau, voici qu'il faut te rendre
Cette robe de fête !
O moelle et muscle, os fier,
Quels mensonges cachés dans le fond de la chair,
Quels secrets sur lesquels le corps se tait, s'épanchent?
C'est moi qui suis ce sang gâté, cette humeur blanche !
Viscères, ouvrez-vous, monde en ma peau fermé,
Que je sache combien j'ai nourri de vermine !
Douleur, sors tout entière et montre tes racines,
Que je sois assez seul pour être assez damné !

---

(1) Après la supplication d'Ishtar (qu'on a pu lire dans notre N° de Mai 1933), Mer a lutté contre Nemrod et réussi à le tacher de son écume de lèpre. Nemrod descend sous l'abîme pour chercher l'Arbre-de-Vie, dont le fruit doit le guérir et ressusciter son ami Tséoraïm.

ISHTAR

Ah ! faut-il supporter le cri de la chair morte
Et voir finir ce qui n'est pas créé deux fois !

MER

Qui l'a voulu, sinon celle qui n'est pas forte ?

ISHTAR

Et qui donc se souvient de mon cœur mieux que moi?

NEMROD

O mon ami, voici que j'ai la face blême
A laquelle on s'attend sous les plis du linceul,
Je ne suis pas beaucoup plus vivant que toi-même,
N'en sais-tu rien là-bas, te plains-tu d'être seul ?
Je te ressemble, ami, sois sans impatience,
Grâce aux dieux mon cadavre en moi grandit, j'avance,
Par la Mer approché de notre rendez-vous,
Et je porte ce qui fait tomber les verrous.

ISHTAR

Combien Nemrod fut beau, mes yeux seuls s'en souviennent.

NEMROD

Quelqu'un m'attend sous l'eau de la mer et la mienne,
Ma route est sous la mer mais commence à ma peau.
Mer, tu m'as largement armé de tes écailles,
Sous ton signe je dois franchir la nuit de l'eau :
Devant moi marchera ma puanteur d'entrailles
Et tes bêtes et tes gardiens me connaîtront.

Pleinement, ô ma vie, enfin je te déteste,
Vie en moi !
On va loin quand on souffle la peste,
Et qu'on fait peur avec les marques de son front.

ISHTAR

A l'eau des mers se mêle une larme en sa paume.

NEMROD

Eau qui m'as fait cela, eau ma sœur, quel arome !
Tu sens la vie, eau qui bouges, ciel dans ma main :
Mais restes-y et tu pueras avant demain.

Sous l'azur, ancien corps tout entier honte blanche,
Combien tu fis sans moi de marchés clandestins !
Collée à la semence infâme entre des hanches,

Souviens-toi de l'eau sale où naquit ton destin,
Ame neuf mois couvée en un lieu d'immondices :

Comme les nouveau-nés hors des vulves bondissent,
Qu'un autre monde à travers l'eau me soit ouvert
Où l'on soit pur de la mémoire antérieure !

ISHTAR

Il fait du bruit pour qu'on n'entende pas qu'il pleure.

MER

Il tourne contre toi chaque mot comme un fer.

NEMROD

Toi goutte d'eau, toujours pareille et toujours neuve
Tu fus le ciel, tu fus le mont, tu fus le fleuve :
Je regarde couler la chose que je tiens
— On joue avec les noms des choses que l'on touche,
Dans ces laisses de vent qu'on tresse avec la bouche
Quel enfant croit tenir le monde comme un chien?
Entre vivre et mourir pas une eau ne s'arrête
Et les sables du temps croulent dans chaque tête.

Que m'as-tu fait et qu'as-tu fait à mon ami,
Pour que si lourdement il se soit endormi
O qu'as-tu fait, Ishtar? O Mer, boue et sanie
Sont en moi comme en lui :
que vos mains soient bénies !
Dans la pure douleur c'est là qu'est l'Unité,
C'est la source qui manque aux yeux secs des Sibylles,
Dans la seule douleur la vie est immobile,
Au fond des maux ne change plus la vérité...

A chaque heure immortels vous-mêmes pour une heure,
Comme la bête et l'eau vous cherchez l'Etre, dieux:
Cachés sont les instants où vous devenez vieux
Et cependant combien de peaux sur vous qui meurent!
A quel arbre faut-il que vous mangiez du fruit
Pour renaître parmi les astres délétères ?
Royauté continue et règnes fragmentaires,
Où plongez-vous les mains sans épuiser le puits ?
Vers ce trésor vital que l'Azur illumine,
Qu'à travers l'eau d'oubli je sois acheminé
Avec le vêtement de boue et de vermine,
Grâce à l'habit de sang que la mer m'a donné !

Car où sont-ils, les fils et les filles des anges
Qui, sachant la magie et les philtres étranges,
Ressuscitaient ainsi qu'une herbe après l'hiver ?
Pour cueillir malgré vous à l'Arbre toujours vert,
Moi j'ai ma lèpre au cou, cette cuirasse blanche
Qu'on n'ôte point le soir, moi j'ai ceint à mes hanches
Ce harnais de douleur qu'on ne peut déboucler,
Elle est serrée autour de moi la bonne armure
Pour descendre où, rêvant de royaumes qui furent,
La Fille de la Mer dort en tenant des clés !

Adieu terre, salut Strictement-Mesurée,
Vieux songe incohérent de lieux et de durées !

Que je sois pus et plaie et fais couler ma peau,
Mer, que je coule en toi, que je ne sois qu'une eau :
Eau que je suis, ne tâche plus d'obtenir l'Etre !

Va plus loin que les dieux qui ne pensent qu'à naître,
Il faut les dépasser pour leur voler du fruit :
Eau, souviens-toi, va vers de nouvelles descentes !

Que rien ne craigne plus en toi d'être détruit !
Aux pieds des dieux aussi l'étoile est vacillante.
Eau mon âme, eau sans âme, au monde inférieur !

Sois encor ce qui va n'importe où mais ailleurs !
Ferme-moi le monde, eau qui ronges, eau qui portes,
Comme devant un homme un vent ferme des portes !

MER

L'Arbre est bon pour le mort et bon pour le lépreux :
L'homme cueillera-t-il le fruit des Bienheureux ?

ISHTAR

O Mer, ne vois-tu pas combien de risques,
Auras-tu peur de ce plongeur léger,
Mer, vois-tu combien de dangers
Avant qu'il touche au bas de l'ombre où meurt le Disque,
Où le soleil brasille éteint sous l'océan ?

Puis un monde à l'envers, un nœud de forêts closes
Et sur les seuils jamais ne dorment des géants,
Des Hommes-Scorpions jamais ne s'y reposent.

Plus loin encore, au pied d'un versant montagneux
Un Vieux se tient, nul n'y passe, nul ne s'en cache,
Qu'à sa femme ne crie un Vieux qui tient la hache :
« Celui qui vient vers nous est de la chair des dieux !»
Plus loin encore à la descente sous le pôle,
Ta Fille y dort et tient la clef: comment passer ?

Puis vient la Mer des Morts qu'on ne peut traverser,
Sur ces eaux ne se voient ni bac ni pont ni môle.
Se fendra-t-il, leur mur couché, pour le plongeur ?
Cela n'est pas à craindre.

MER

Ah je connais ton cœur !
Ishtar de jour futurs et de métamorphoses,
Combien pour exister tu fais mourir de choses !

Un homme qui pourra triompher de sa peau,
Du monde malgré nous découdre tout l'emblème,
Il traverse et devient chacun des animaux :
Il est le Vieux des Mers et ma Fille elle-même
Et même il passera, sur l'eau dont nul ne sort,
Dans la goutte et le cri de l'Océan des Morts.

NEMROD

Aigle autrefois sans prise à mes yeux pleins de terre,
Mieux entendu près d'un frère mort, en sept nuits
Aigle à travers plaie et larmes enfin appris,
Aigle, écoute ! et qu'en toi vive aussi ma prière :

Aide à sortir celui qui n'est qu'au bord du temps
Et que l'abîme soit guéable au mécontent !
Ne danse plus, Panthère. O Serpent, romps ta règle :
J'entends les mots cachés dans la langue de l'Aigle. .

AIGLE

Je m'enfle dans les yeux de qui m'a discerné,
Près du vivant j'attends qu'il cesse d'être né.

NEMROD

Fais qu'au delà des eaux et des terres je passe.

AIGLE

Comme un vieux serviteur qui demande un congé
La Panthère du Temps se couche sur tes pieds,
Devant toi s'aplatit le Serpent de l'Espace

Et tu vois à travers l'écaille et la toison.

Mince au fond de tes yeux vidés de créatures,
Le monde est près du point de sa grande ouverture.
Le rebelle a raison, il a toujours raison :
Qu'à présent monde et lui l'un de l'autre s'en aillent !

Orbe, ouvre-toi — Grand Ver, sois dénoué — Serpent,
Dans l'eau calme comme un pécheur qui se repent,
Sur ton dos prends cet homme, aussi couvert d'écailles!

NEMROD

Plein du dégoût du monde et moi-même un dégoût,
O Serpent, je me fie à l'appui de ton cou.
D'un climat inconnu sur la mer plus tranquille
Un vent souffle vers moi l'odeur qui vient d'une île.

Raymond SCHWAB.

(*Nemrod*. Livre II, chant VI, scène 3).

Éloge de l'Éphemère

Ils ne parlent de bâtir que pour l'éternité ! Et les hommes s'enorgueillissent des constructions qui « bravent les siècles ». Il semble à les entendre que la durée confère aux œuvres et aux choses une dignité indiscutable. Dans tous les domaines, la critique place au sommet de la hiérarchie des louanges l'affirmation de la pérennité, comme si le temps avait une signification, comme s'il était authentique hiérarchie autre que qualitative.

Ne faut-il pas, au bout du compte, toujours mourir? Qu'importe donc d'*être* un jour ou dix siecles ?... La beauté des pierres que des générations contemplèrent ? La beauté de ces pierres sur le point de revenir à la confuse absorption de la nature, certes, mais qu'est cette patine sinon l'ombre portée de la mort ?

L'homme se désespère de devoir disparaître : il a trop d'orgueil — ou pas assez d'orgueil et trop de vanité — pour accepter en esprit de périr, lui et ses œuvres, et c'est en réaction consciente ou inconsciente qu'il s'applique à donner à ses travaux cette « solidité » qui n'est jamais qu'un compromis qu'il passe avec le temps ; un délai de grâce. L'homme est un condamné à mort qui épuise en vain toutes les ressources de la procédure. Son exécution est fatale.

La notion de durée et la loi du nombre — qui en est une transposition — sont deux identiques vulgarités. L'éphémère est la suprême élégance, le raffinement extrême, une acceptation qui sonne comme un défi. L'éphemère et la gratuité confèrent à l'homme une liberté dont le caractère paradoxal tient à ce qu'elle hâte par jeu l'inéluctable finalité. C'est se dégager de la formidable machinerie du temps que lui donner à broyer un mirage.

André Breton écrit au sujet de Picasso : « Les vingt années qui ont passé sur eux ont déjà fait jaunir ces bouts de journaux dont l'encre ne contribuait pas peu à l'insolence des magnifiques *papiers collés* de 1913 ». Qu'un homme mette le plus précieux de son esprit à réaliser, en toute lucidité, une œuvre vouée à une disparition presque immédiate, ce ne peut être que le fait d'un diabolique pessimiste ou d'un grand seigneur qui dilapide son trésor avec désinvolture ; c'est en tout cas, humainement et spirituellement, à sa plus haute expression, acte *révolutionnaire*. Belle victoire, celle du temps sur un subtil jeu d'équilibre dont aucune des vis n'est tournée à fond !... Une telle farce équivaut à mettre en branle une armée pour s'emparer d'un inoffensif pochard.

Je ne conçois point en vertu de quelle règle on attache plus grand prix aux œuvres qui s'appliquent à cristalliser les valeurs stables, à synthétiser les multiples éléments fugaces dans le but de donner à la construction, intellectuelle ou plastique, une apparence d'axiome généralisateur, plutôt qu'à ces « fusées » de l'esprit humain, ou à ces plongées qui, l'espace d'un instant, ouvrent et referment le lourd rideau des rêves. La valeur inégalable des choses tient à leur rareté, à leur unicité, non pas à ce qu'elles ont de commun avec les autres choses. Tout comme un être n'est intéressant que par ce qui, en lui, est irremplaçable, par ce qui le distingue, par ce qu'en nul autre on ne trouvera exactement même, ainsi d'une œuvre par quelque manière « monstrueuse ». Et par monstrueuse j'entends : imprévisible et sans conséquences.

L'art qui sacrifie au didactisme se pervertit. Tendant vers l'éternel, il flatte sans doute l'incorrigible manie de survie de l'homme, et c'est précisément en cela qu'il se confond avec une des multiples formes de la démagogie. Toute œuvre d'art doit être une révélation. Elle exige qu'on se mette, pour la recevoir, au préalable en état d'hypnose consciente. (Finie la partie, on se retrouvera d'aplomb sur ses jambes de chair, prêt à cet autre jeu qu'est la vie. Car la vie et l'art sont deux jeux qui n'ont pas les mêmes règles). C'est dans cet état somnambulesque qu'on entendra la révélation ; et tel « objet » — peinture, musique, poé-

sie — qui durant un temps plus ou moins bref aura provoqué le déclic, pourra ne plus jamais ressusciter l'atmosphère d'état de grâce, ou ne la renouveler qu'à de très rares moments, sans que cela affecte en rien sa permanente réalité incantatoire. L'œuvre d'art est toujours disponible, l'homme non. Les deux courants ne se rencontrent qu'accidentellement, leur « précipitation » n'est qu'éphémère. L'art, la poésie, leur fonction est de *faire signe*. Un signe, d'ailleurs, qu'importe s'il se renouvelle ou non. (que de signes qui n'ont jamais été perçus... Le monde est hanté de ces appels sans écho qui tissent un invisible et impondérable réseau de présences hallucinantes).

Seul l'éphémère est *émouvant*. Le « durable », le « solide », le « stable » sont rationnels ; ils *tranquillisent* donc. Ils singent l'éternel. L'Eternel... Un concept répété depuis des siècles, et qui cependant demande encore à être examiné ! Etre « ivre d'éternité », c'est se refuser.

Tout ce qui dure ennuie. L'ennui est le pire des maux. L'habitude est une lente intoxication qui annihile peu à peu les facultés de l'homme. L'habitude défigure le réel, le couvre d'un voile de poussière. A l'inverse, toute œuvre d'art est une rupture, un déplacement de forces.

Aussi l'esquisse, chaude encore des luttes de l'esprit et de la matière, sorte de phantasme, l'esquisse, où la main n'agit que par automatisme, m'*apprend*-elle davantage que le tableau ou la statue d'après la panique, alors que l'homme a déjà repris ses grands airs conquérants et son insupportable suffisance. Dans le tableau l'homme mime Dieu, lui aussi se réclame de l'éternel ; l'esquisse a la sobre éloquence d'une feuille de température.

L'esquisse est un sismographe, le tableau une « photographie de la noce » très avantageusement retouchée. Peindre c'est avouer ; si le peintre a repris son sangfroid il n'avouera plus ; ou il se donnera le beau rôle, comme dans les Mémoires ou le Journal intime. L'esquisse est un témoin de l'éphémère.

L'artiste veut donner un corps à ses monstres, espérant ainsi s'en libérer : on les entrevoit dans son esquisse. Dans son tableau ils ont une fois encore échappé ; tout est redevenu calme comme la surface

d'un lac tranquille. La beauté ment toujours. Tout au moins celle qui se dit aux mortels belle « comme un rêve de pierre ».

La véritable beauté naît de la *peur*. Du « raid » éphémère poussé dans le mystère. De l'angoisse du plongeur ébloui. Quand il reprend son esquisse, l'homme doit se dire : « Je l'ai échappé belle ! »

Puis il compose son tableau, comme un fonctionnaire. (Pas tout à fait exact ; mais la simplification oblige le grossissement).

Le *coup de dés* n'est pas pur hasard. Mais le point culminant d'une nécessité dont la rigueur logique nous échappe. Le *coup de dés* est la concrétisation des multiples courants des profondeurs. Il révèle au joueur (poète, artiste) tout ce que celui-ci ignorait de soi ; ou qu'il soupçonnait seulement. C'est un « comprimé », et une somme : l'accord jailli de la multitude des bruits incontrôlés.

Ainsi la qualité d'une vie tient aux rares éclairs spontanés. Les actes réfléchis ne sont que des masques conformes aux lois de l'espèce, une soumission, un reniement.

Toute une vie de refoulements peut s'exprimer dans un geste. Que l'homme continue de vivre ou qu'il meure, c'est sans importance : dans ce geste il aura vécu sa vérité.

(Les *Fusées* de Baudelaire « valent » ses poèmes : l'essentiel c'est l'accent).

*
* *

Deux êtres se rencontrent, ils se sont fait signe (même inconsciemment). Tout ce qu'ils avaient à dire est dit. Leurs paroles brouilleront tout. Ils devraient avoir la sagesse — ou le raffinement — de ne s'atteindre pas : rien n'égalera, en intensité, leur signe éphémère.

Deux regards qui se croisent dans une foule, une tache de lumière sur un mur, une affiche en lambeaux que secoue le vent, cette main inconnue qui saluait au passage le train, la rupture d'un équilibre par l'acheminement vers un nouvel équilibre dans le pas d'une danseuse, *l'instant* d'un film dont on ne réalise les résonnances en soi-même que lorsque déjà bien

d'autres scènes se sont déroulées, voilà de telles images qui se logeront au secret des souvenirs et qui certain jour, lors d'un choc inattendu, ou d'une méditation, prendront une valeur primordiale ; ce sont de telles images qui donneront aux jours passés leur saveur et leur poids, occupant tout le champ des rêveries, tandis que tel ou tel événement qui, à l'époque, apparaissait considérable, sera perdu dans les brumes de l'oubli. Elles pourront être le point de départ d'imprévisibles concordances et influer sur des décisions importantes sans rapport avec ces humbles évocations.

Troublante magie des éphémères mirages des glaces. Paul Valéry a su exprimer le charme mêlé de surprise — et de crainte — qui envoûte le voyageur dont l'image, se reflétant sur la vitre du wagon, s'inscrit en surimpression sur le paysage : « Que les lampes s'allument, et sur la vitre tout à coup se vient peindre un fragment de visage. Un certain masque s'interpose, portrait d'homme qui demeure lumineux et constant à la surface de cette fuite de plages sombres et neigeuses. » Cette étrange sensation — une main, la couleur d'une robe, un regard qui se reflètent — ajoute encore à la vie surréelle du monde inanimé. L'esprit en est comme hanté par quelque maléfice, par quelque diabolique perversité, par je ne sais quel délectable goût de péché raffiné.

Ce sont de terribles aveux qu'inscrivent en signes éphémères le rythme des pas, le geste de cueillir, la main qui retient une écharpe, le timbre inhabituel d'une voix.

Tant de gestes qui ne se reproduiront jamais plus...

Certains s'obstinent à vouloir recréer artificiellement un « moment » qui les surprit et les mit face à face avec la vérité d'un être qu'ils s'imaginaient comprendre. Ce sont des rustres. Ils ignorent que le miracle ne se répète point. Vous connaissez d'une femme les menus faits quotidiens et la considérez dénuée de passions et de désirs. Un soir, dans le bourdonnement des mots banaux, voilà qu'une étrange atmosphère s'est insinuée ; sans réfléchir à ce que vous dites, vous demandez à cette femme de vous raconter son dernier rêve. Elle vous regarde tout à coup comme

une bête traquée, et dans ses yeux vous lisez une détresse infinie. Elle n'a pas répondu. Une gêne ou une *complicité* s'est interposée entre vous deux ou vous a mystérieusement liés. Puis la vie reprendra son cours un instant suspendu. Ni l'un ni l'autre vous n'oublierez le vertige qui vous saisit, ce soir-là, au bord de l'abîme de la révélation.

Ne dites pas : « les hommes », « les femmes », vous diriez des sottises. Dites : « Tel homme », « telle femme ». Et peut-être ainsi accéderez-vous à une plus précise connaissance de l'humain.

J'aime l'emploi du « je ». Précisément par le caractère fragile, éphémère de ce « je ». Dès qu'un écrivain s'en défend, si son œuvre n'atteint pas au chef-d'œuvre, il fait l'effet d'un prédicant juché sur l'estrade. On a envie de le chahuter.

Le geste esquissé, le regard, un mot échappé, autant de bouffées d'inconscient qui font monter le rouge au visage, qui font craquer le vernis de la civilisation et fissurent l'édifice. La personnalité est apparue.

L'embryon de pensée qui frôle l'esprit au cours d'une conversation, pensée sans rapport avec le discours, et dont confusément on éprouve la déterminante et redoutable importance. Cet appel, cette velléité qui ne prendront point corps et dont vainement, par la suite, on recherchera de se souvenir, dont on ne gardera que l'obsédante et vague caresse d'aile...

L'homme, parce qu'il passe, parce que tous ses efforts sont sans lendemain, parce que tout de lui — vie, œuvres, raison — est d'une *fragilité* extrême, est plus « intéressant », plus « émouvant » qu'un Dieu éternel, prisonnier de son éternité.

L'homme, dieu éphémère tout empêtré dans sa divinité.

L'individu m'intéresse plus que la masse, le mot plus que la phrase, le bourgeon plus que l'arbre ; l'individu, le mot, le bourgeon sont plus nus, plus délicats et plus précieux ; ils m'apprennent davantage.

Sacrifier l'individu au profit de la nation, de la race, de l'humanité : le jeu n'en vaut pas la chandelle. Même au prix de la gloire posthume — cette vanité — ou de la promesse d'une béatitude éternelle.

On affecte de mépriser la mode, en ce qui touche

les arts, on traite cavalièrement cela « qui ne durera pas ». Or c'est dans ses modes qu'une époque exprime sa personnalité ; c'est par elles qu'elle subsistera, qu'elle redeviendra *actuelle*. Il est entendu — on nous l'a tellement répété ! — que le fond de l'homme est constant. S'il est constant et que, d'autre part, les chefs-d'œuvre du passé ont dit tout de lui, à quoi bon peindre encore, écrire, sculpter, composer ?...

Ce n'est pas le constant que je cherche, c'est *l'accident révélateur*.

L'être humain normal a deux yeux, deux mains, deux pieds ; c'est là sa « constante », ce n'est pas là l'intéressant. L'intéressant c'est cet accident révélateur, c'est-à-dire : le regard surpris, le regard qui donne, qui enveloppe, qui caresse, qui hait, le regard qui étreint, le regard qui se refuse, le regard qui ment.

L'intéressant, c'est la pression d'une main, l'arabesque que décrit dans la lumière la main qui s'élève, le doigt qui tourne un feuillet, l'abandon, la réticence de cette main. L'intéressant n'est pas les deux pieds, c'est la marche, c'est le rythme...

Constater ses propres contradictions, les accepter, et s'aventurer dans tous les chemins qu'elles proposent, au hasard des découvertes et des embûches, il n'est pour l'homme de plus enivrantes voluptés.

Roger BRIELLE.

Sol de Marseille

Encore les racines. Je l'ai dit : nous n'avions point d'attaches. A peine une dominante méditerranéenne. Où donc m'enraciner ? Où sont « les miens » ? L'une a couru le monde, les autres viennent de Genève, de Turin, de la Flandre. Il y a des orphelins descendus des Alpes vers Nice, vers Montélimar. Un autre, son cadavre est en famille, à Bucarest.

Mais j'ai choisi Marseille, et peut-être que Marseille aussi m'a choisi. Les miens, peu à peu, par le hasard ou par le dessein, subissent peut-être une attraction des morts, sont venus s'abriter dans le sol de Marseille.

Un, deux, trois, les plus proches de mon sang, voici qu'ils ont quitté le cimetière parisien de Pantin, triste et noir, pour cette colline cyprière, en plein Marseille, qui contemple de loin et de haut l'échancrure de la mer riante. Petits parents, collatéraux, l'un est à Gardanne près des oliviers, un autre à Simiane parmi les pins d'un plateau où les bœufs de Virgile ne cessent point de s'abreuver lentement à la fontaine, un autre encore sommeille sur le vallon des Tuves où passait le ruisseau qui m'a vu naître. Mon frère qui mourut à la guerre, n'était pourtant point né dans ces parages ; il n'avait fait qu'y mener des jeux d'enfants, mais les anciens des Camoins ont gravé son nom sur le monument de leurs enfants tués, parmi les Fabre et les Chabert. Dernière — je veux dire la plus récente — la sœur de mon père, c'est près de la Gavote qu'elle a fini son temps. Ainsi d'Aubagne jusqu'à la Nerthe, peu à peu tout ce territoire de Marseille, cette ceinture de villages brûlés de soleil et riants d'ombrages, secs et graves et pourtant sans tristesse, mais sages par-dessus tout ces collines de pinèdes qui vont de val en val jusqu'au doux côtoiement de la mer, deviennent en vérité ma nécropole,

déjà me parlent de mon passé, m'enseignent le chemin, m'ouvrent le reposoir où je rejoindrai quelque jour mes parents et ma tribu.

Ceux qui se flattent d'une ascendance longue, claire et précise, sentent trop facilement ce qu'ils en tirent. De cette hérédité, j'ai pu sourire, mais il en faut quand même une. On en a besoin. La mienne, ma race, ma terre des morts, comme j'ai choisi Marseille pour ma cité natale, *je me la fais*. Je comprends mieux Barrès, et surtout le Maurras de Martigues. Territoire de Marseille, c'est la leçon de ton sol mémorable et digne où tant de braves gens savent entretenir sans faux éclat la durée de ceux qui furent. Car la vie est entière derrière nous, nos morts nous prolongent vers le passé bien plus sûrement que nous ne les continuons vers l'avenir ; nous-mêmes, avant de les avoir rejoints, nous serons un jour plus âgés qu'eux. Voici déjà que j'ai quinze ans de plus que mon frère aîné : les mort c'est leur jeunesse permanente qui nous réconfortera sur notre destin.

Pourquoi chercher à nous survivre par nos œuvres, par notre nom ? Qu'ils le tentent encore, ceux qui en restent gourmands ! L'appétit, que j'eus vif, m'en est passé. Que ma vie intérieure se nourrisse de quelques pensées, cela seul m'importe désormais. Il se peut que je chante encore, mais c'est pour mon plaisir ou mon soulas, car je sais trop qu'un chant de plus n'ajoutera rien à la figure du monde. Je ne voudrais pas mourir encore, je voudrais harmonieusement parvenir au terme humain de mon âge, mais déjà je n'ai plus peur de cette mort qui n'est pas vraie, qui nous laisse mêlés à la vie éternelle, même dans le silence et le secret, surtout si ce doit être en ce parfait équilibre de cyprès et de roches qui n'a pas changé depuis les temps légendaires et qui restera tout semblable à lui-même dans les siècles des siècles.

Sur la crête des Cadeneaux, souffletée de mistral et parfumée des pins, j'ai salué celle qui fut la sœur de mon père, et sa tombe comme une vigie, la Notre-Dame de Bonne Garde à mon dernier asile.

Gabriel AUDISIO.

Les Veilleurs de Londres

Au nord de la terre il y a la mer
Au nord de la mer il y a la terre encore
Londres te cloue de ses mille feux
ô brume des douleurs aiguës comme le chlore

Patience écrit le mot Silence au front de tous les édifices

Mille bêtes très douces ont rampé dans la rue

Les hommes haussent leur col et passent indifférents
devant les autobus
fleuris de réclames et nourris du pain cramoisi des moiteurs

Le vent se souvenait d'une haleine lointaine
La Tamise égrenait lentement ses colliers
Au bout des rails trônaient les gares souveraines
chères aux déserteurs et aux désespérés

Les gens marchent et nul ne s'arrête
devant les marelles déguisées en paysages
où jouent à cloche-pied les couleurs
fard de craie pour les trottoirs lymphatiques
lavés par la pluie qui noie tout
les caniches à fraise de papier découpé
les mendiants à médailles ternies
les enfants en travesti déteint
leurs vieux chapeaux à plumes brisées et leurs visages poudrés de suie
quand la nuit montre son sein mordu où filtre le venin des pianos mécaniques

Cent habits noirs
cent jupes à traîne
L'éventail musculeux d'un dos nu
disperse le goût des peaux fines
blondes et brunes dans le chuchotement de la rue

Les cariatides des banques
n'ont rien à craindre de Samson
Pas de sitôt qu'il les fera crouler !
Filles mères des misérables
elles sourient aux averses
portant à bout de bras le faix
de leurs cheveux dénoués

Mais un homme danse
agrandi par le cadre de sa propre douleur
Le poing crispé
un chapeau mou enfoncé sur les yeux
il se profile
—défroque —
sur le ciel idyllique
insensible à sa propre douleur
Il erre Il court à travers un labyrinthe de plantes de serre de chambres de palace et de bagages luxueux
Les cigarettes irisent de leur cendre les ramages des tapis
Ses pieds brisent des feuilles sèches
nervures de sa propre douleur

Il danse

Sous l'orage grandissant des vies humaines lancées vers les icebergs à paquebot ouvert
il viole le labyrinthe des voix et devant les bleu-ciel rose mauve vert-pomme des banlieues en haillons il danse
guidé par le fil d'Ariane de sa propre tendresse
vers l'ombilic de sa propre douleur
lien qui le tient
— mannequin —
éternellement pendu
même lorsqu'il piétine
caoutchouc-corde créant son arc-en-ciel
les feuilles sèches traversées de crissements
à l'aube de sa propre angoisse
élargie par le cadre de sa propre douleur

La servante du public-house
a des bandeaux bien plats et les bras nus
Boirai-je à son aisselle mousseuse
la bière âcre de ma mort
Trouverai-je entre ses cuisses osseuses
la gemme que ses yeux m'ont promise ?

Quelqu'un s'exalte
sur le trottoir peuplé de saltimbanques sans chevaux
sans ours apprivoisés
et sans sorcière au front têtu à travers qui l'avenir
transparaît ainsi que transparaît sa chair à travers
ses guenilles
Quelqu'un s'exalte
rêvant peut-être au soleil des Tropiques plus lourd
qu'un marron d'Inde
aux fleuves gonflés de bouches et d'yeux nus

Et passent les ambassadeurs en tenue de soirée
les femmes longues comme des épées

lames soyeuses que jamais je ne dégaînerai
Mille robes de givre
mille langues et mille dents acérées
Gueule ouverte sur la chaussée
dans la grotte d'un théâtre
un monstre flamboyant s'éveille
Stalagmites de la rampe
des ongles ont miroité

Les filles étaient fraîches et jolies
Sur une plage à l'avenant
adorer leurs genoux polis
Statues de proue
Lèvres fardées par le vent

Mais l'homme veille et danse
ô brume des douleurs
ta danse aiguë comme le chlore
Londres te cloue de ses mille feux
Au nord de cette terre il y a la mer
au nord de cette mer il y a le pôle
au nord du pôle il y a la mort

Etrangers nous avons acheté de sanglantes cravates

Touristes nous nous sommes promenés

Dans un bar de Limehouse
plus d'un verre s'est vidé
Ni les remous du fleuve
ni les pierres de la Tour
ne nous ont regardés

Mais l'homme rôde et danse
Coups de browning auprès d'un réverbère
coups de grisou au fond d'une mine
coups de mer au pied d'un phare
Fendant l'air de son étrave
trouvera-t-il la fille au ventre bleu de froid
et colorée comme une aurore ?

A coups de fouet nous sommes tous menés
mal protégés par nos vestons de pauvres ou de riches
Emigrants la vie nous aguiche
avec des métiers mensongers
Et les gardiens de la chiourme
marchent au pas cadencé

Un homme s'exalte L'autre danse
L'un grille une pipe L'autre mâche un cigare
Un troisième voudrait fumer des yeux
braisillante langueur
Et tous trois veillent
perdus au labyrinthe du corps qu'ils aiment
sans autre fil d'Ariane que le dédale même de leur corps
écrasant la feuille sèche des cinq sens qui ouvre sur le monde
l'étoile aux cinq doigts de malheur

Dans la cage d'un musée
j'ai vu bouger des figures ivres
mais pas une sirène n'a chanté
Alors je me suis en allé

Les veilleurs veillent
Au-dessus d'eux les nuages

tendent des pièges aux animaux charmés
Bouchons de liège des astres vagabondent
La cloche sonne Le drame est terminé

Plus d'un navire a franchi l'Atlantique
plus d'une vague s'est enamourée
Au nord des mers il y a le pôle
au nord du pôle il y a la mort

Tous trois veillaient et sur un ton lyrique
déclamaient des paroles très simples
en même temps qu'insensées
qui s'élevaient jusqu'aux coupoles embrasées

Ils réclamaient les joies sans lendemains de la vigueur
le calme des trois-mâts aux bords des lacs gelés
le coït en plein ciel illuminé d'ardeur
quand les mains sont des nids pleins de coques brisées

Ils ne pouvaient hanter que d'étranges coulisses
où les baisers vendus par des lèvres sans tain
permettent d'entrevoir — triste feu d'artifice —
les miroirs éclatés au fond des spasmes feints

Or nous étions dimanche
Les plaisirs vrais ou faux dormaient dans les boutiques
et tous les cœurs étaient fermés

« Qu'il marche vers le pôle ou vers un sort magique
dirent-ils
l'homme danse
guidé par l'aiguille bleue de sa propre douleur
Puritains nous n'avons que faire de vos cantiques
Tous les désirs sont hérétiques ».

O pierres d'ennui
Arcades moelleuses comme un sein qui s'offre ou se dérobe
La rue serpente et mon pas s'alourdit

car moi aussi je monte au pôle
traînant un bagage de brouillard
de feuilles sèches et de nuées
couveuses d'éclairs
délicates matrices

arcades césariennes aux jambes grandes ouvertes et
déchirées par l'enfantement de ma propre douleur
parmi les flammes bleues du gaz
l'arôme pur des femmes
la face figée des bâtiments
et les épaules des hommes-sandwiches qui m'ont donné
à déchiffrer leurs graffiti
faits de boutons de nacre

Michel Leiris.

Londres-Paris, novembre 1933

Histoire du Roulier imperturbable

(Fragments)

I

Présentations

Je suis resté très longtemps dans ce pays-là, tellement que parfois je ne comprends pas que j'aie pu en revenir. C'est sans doute parce que j'y ai subi tant de mois, tous aussi vides de termes et d'attentes, que la silhouette du roulier a pu me rester si familière, entrant dans l'auberge par la porte en face de laquelle je m'installais toujours, malgré les courants d'air qui venaient de la cour; saluant en silence, de la main un peu fermée comme font les marins; puis après un temps à examiner le public, enlevant sa casquette et venant s'asseoir à une table qui, presque toujours, était la mienne.

La première fois, j'étais en train de lire à ma table dans les courants d'air; il devait être très fatigué, parce que sans regarder personne ni le moins du monde saluer, il est allé s'asseoir à l'autre bout de la salle, dans un coin si noir que je ne sais pas du tout ce qu'il y a fait. Il faut dire que ce pays-là n'est pas comme les pays riches, criards et hostiles, où l'on se retourne sur les étrangers en chuchotant leur nom et le montant de leur compte en banque. Ce n'est pas laid, mais c'est triste et pauvre, et l'on a si peur que l'étranger qui vient d'arriver soit triste et pauvre aussi qu'on ne le regarde pas, parce qu'on serait bien embarrassé si l'on devait le consoler.

Ce n'est que la seconde fois, trois jours plus tard, qu'en entrant il a arrêté son bonjour sur moi, un peu brusquement, comme s'il venait de se rappeler

quelque chose. Il revint à la fin de la semaine, et de ma table j'ai élevé la main en salut. Alors il m'a souri, et de la même voix que s'il eût été à côté de moi, ni plus forte ni plus cérémonieuse, ni moins nette et sûre, il m'a dit «Bonjour, petit gars », avec toutefois quelque chose d'un peu triste et fatigué dans la voix, qui démentait le sourire. J'ai souri aussi, et comme il faisait soir, j'ai répondu bonsoir, avec l'hésitation froide qu'on y met quand on ne sait pas s'il faut dire Monsieur, Camarade ou mon brave. J'ai seulement hésité. Il semblait prêt à venir vers moi, mais brusquement tourna à gauche, vers une table où je ne pouvais l'apercevoir sans tourner la tête. Apparemment qu'il se voulait maître de savoir s'il fallait dire « bonjour » ou « bonsoir » sans s'exposer à être corrigé par un bonhomme à bouquins comme moi. Je haussai les épaules et repris ma lecture.

Seulement il était horriblement agaçant de le savoir là, de trois quarts arrière, d'où sûrement il me regardait, et de ne pouvoir me retourner. On n'a pas besoin de regarder derrière soi quand on lit, et pourtant, s'il y a une raison pour vouloir ne pas se retourner, ce n'est pas la peine d'insister: mieux vaut s'occuper à autre chose, ou s'en aller. C'est ce que je fis, essayant en ramassant mes paperasses de lui présenter un dos suffisamment préoccupé et important. J'ai dit encore «bonsoir», pour lui qui a grogné quelque chose, et pour la patronne qui n'a pas cessé de faire grincer le verre qu'elle tenait par le pied et essuyait dans son tablier, mais a dit « Bonsoir, Monsieur André », bien poliment, d'une voix douce et lointaine comme en ont quelquefois les femmes qui connaissent toute la vie et tout des gens, et les aiment bien, quoiqu'ils soient si durs parfois. Et puis, j'ai gravi l'escalier dont même en plein jour on ne distingue pas les marches, en trébuchant sur la neuvième comme toutes les fois. Dans ma chambre, je me suis mis à penser à la vie et à moi si fort que j'en avais envie de pleurer, ou de courir, ou qu'Annie, la fille du meunier du Mont des Suisses soit là, comme trois heures plus tôt; surtout qu'il y faisait si froid, dans ma chambre.

Maintenant que j'en suis revenu, de ce pays si pauvre et triste qu'on n'imagine pas qu'il y ait des ailleurs vers lesquels on puisse fuir, je me demande pourquoi ma première impression du roulier fut d'un vieil

homme. Il n'était pourtant pas vieux, moins vieux que le mari de la patronne, par exemple, qui était employé à couper en deux les billets d'aller et retour à la petite station du tramway à vapeur. Il est vrai que Jérôme Flaiche — c'est ainsi que s'appelait le roulier — était à peu près libre du haut de sa charrette et n'était guère tenu que d'une moyenne de trois jours pour effectuer le parcours de Règnes à Maleblède avec son lourd fourgon à quatre chevaux épais et touchants; tandis que le mari de la patronne, toutes les fois que le tramway à vapeur venait cracher ses escarbilles le long du trottoir de la station et des urinoirs, faisait le même geste pour séparer les billets en deux et les conserver des heures durant au creux de sa main, jusqu'à ce qu'ils deviennent mous de chaleur et de suée. En ce sens, leurs vies étaient bien un peu identiques: le mari de la patronne attendait huit heures par jour que le tramway eût fini d'effectuer ses trois arrivées, tandis que Flaiche attendait tout le jour que son camion chargé, ses quatre chevaux et lui-même arrivassent à l'étape. Les vies de tout le monde: attendre quelque chose qui est toujours la même chose ou n'arrive jamais tout à fait. La différence était que Jérôme avait trop vécu, alors que le mari de la patronne n'avait pas encore commencé.

Aujourd'hui, dans nos campagnes, on n'en voit plus beaucoup, des rouliers comme Jérôme. Il y a de grands gaillards un peu rouge-rose, avec des yeux pas bien vivants, avec une raie dans leurs cheveux bêtement collés; ils font un bruit terrible quand ils entrent dans une auberge dans leurs manteaux de cuir, d'abord parce qu'ils n'ont pas de manières, et puis aussi parce qu'ils sont encore tout assourdis du ronflement et des chocs de ferraille de leurs gros camions à moteur. Lui, il était brun rouge, et non pas rose, un brun chaud comme celui des vieilles poteries, avec très loin au fond des orbites brunes et noires aux sourcils, des yeux d'eau, bleu-verts, qui exprimaient tout ce qu'il ne savait pas dire. Les yeux, c'est avec la musique les seules choses qui puissent ainsi varier à l'infini sans se répéter jamais ni être jamais tout-à-fait abandonnées au hasard. Jérôme me faisait un peu penser à un dieu, un très vieux dieu de cette Grèce qu'il serait si réconfortant d'apprendre qu'elle a

vraiment existé telle qu'on la décrit dans les bonnes écoles; sauf que ses cheveux étaient couleur de fumée alors que ceux des dieux grecs étaient comme la lumière, et mieux peignés que les siens, et moins longs dans le cou.

Du reste, en parlant de lui, j'ai l'air de lui donner une grande importance; pourtant, à l'époque, il ne m'occupait pas beaucoup. Moins quotidiennement, certes, qu'Annie, ou même que la patronne de l'auberge qui elle aussi venait quelquefois, avec ses chairs gloutonnes, passer un peu de temps dans ma chambre, lorsque son mari donnait cinq sous au petit de la ferme du Suif en face de la station pour dire à l'auberge que le train avait une heure de retard. La patronne était si contente, ces jours-là, qu'elle donnait elle aussi cinq sous au gosse qui passait le reste de la soirée avec le sucre mélangé de salive tout autour de ses badigouins. Jérôme m'occupait même moins que le père d'Annie dont je tenais les comptes pour soixante-quinze francs par mois, parce qu'on a appris dans le pays que j'ai fait des mathématiques spéciales ou que Monsieur Truche, qui avait la biscuiterie du bord de la Sauge, dont j'entretenais le matériel et pour qui j'avais découvert un dissolvant spécial qui laissait ses moules comme neufs quand je les en avais lavés.

Non, il n'avait pas beaucoup d'importance. Simplement, il venait tous les trois jours, à l'aller et au retour, en apportant à la montagne de grosses poutres de fer pour une usine électrique qui s'y montait, et en rapportait des blocs de pierre grands comme ma chambre dont on construisait les maisons de la plaine. Tous les trois jours, plus régulièrement tout même que la paye, depuis que les gens du pays craignaient eux aussi d'être devenus plus pauvres que jamais. Il ne prend toute sa valeur pour moi que maintenant, parce qu'il m'a apporté plus de vie que tous ceux que j'ai rencontrés à cette époque-là, plus même que la plupart de ceux que j'ai rencontrés depuis.

*
* *

Donc, quand j'ai répondu « bonsoir » à son bonjour, il avait obliqué à gauche dans la salle, et moi j'étais monté dans ma chambre. La fois suivante, trois jours

plus tard naturellement, quand il est revenu, nous ne nous sommes pas rencontrés ; je suis revenu si tard à l'auberge que je n'ai pu, le lendemain matin, que me retourner en grognant dans mon lit, parce que les bruits du gros camion roulant dans la cour de l'auberge, et des fers des chevaux, m'avait réveillé. C'est pourquoi, quand il entra la fois suivante il vint droit à moi, et me dit, de la même voix dont il m'avait salué six jours avant :

— « Alors, en promenade, l'autre soir.

— « Oui, dis-je, un samedi sur deux, je fais les comptes du meunier, vous savez, au Mont des Suisses.

— « Je sais, là où il y a la jolie petite.

Je dus avoir l'air bien étonné, parce que j'ai eu beau lui dire : « Mais asseyez-vous donc », il ne s'arrêtait pas de rigoler, tout en s'asseyant sur une chaise et en posant ses pieds et sa casquette sur une autre. Il ne me laissa pas trop longtemps faire des suppositions blessantes pour ma petite amie, et se mit à m'expliquer :

— « Tu comprends, petit gars, dans ce pays-ci, les routes suivent les vallées qui ne sont pas bien larges, et les villages n'ont qu'une file de maisons qui s'aligne le long de la route. Alors depuis trois ans et sept mois exactement qu'une fois tous les trois jours je passe devant le Mont des Suisses, tu comprends si je l'ai rencontrée, la fille du meunier, et si pour l'en avoir vu sortir ou y entrer une trentaine de fois, j'ai fini par penser qu'elle habitait là. Tu penses s'il y en a que je connais comme ça, des femmes et des gosses et des vieux, à force de passer tous les trois jours, sans me presser, devant leurs naissances, leurs morts, leurs soldes après inventaire, leurs visites de famille, et leurs jours où ce n'est pas le jour. Il y en a qui ne se sont jamais aperçu que je passais ; la plupart, même, s'ils s'en sont aperçu, ça leur est tout à fait égal ; mais moi, je connais tout le monde par la maison, la vie, la mine et tout. Il n'y a que les noms que je ne connais pas, sauf quand c'est des commerçants, qui l'ont écrit sur la vitre de la porte. »

C'est ça qui m'a fait d'abord penser à un dieu, cette science des hommes et l'ignorance de leur état-civil. Tout le contraire de ce que les nigauds attendent de leur grand Dieu finaud : qu'il ait par devant lui des registres, mais qu'il se trompe un peu dans

les comptes et attribue quelque péché mesquin à un homonyme. Je ne sais plus ce que j'ai répondu, à moins que ce soit à ce moment-là que je lui aie demandé ce qu'il voulait boire, et qu'il m'ait dit : « Un cassis à l'eau », digne comme un sous-préfet. En tous cas, il y avait bien trois phrases que je ne pensais plus à Annie, mais seulement à faire tenir sur ma figure un sourire de plus en plus niais à mesure que Jérôme m'intimidait plus.

La patronne a apporté les deux cassis sans rien dire, d'un air replié sur la mauvaise humeur et sur l'étonnement que j'invite pour un verre un homme de peu comme le roulier, moi qui avais bu des amers avec le maire lui-même et avec l'huissier du chef-lieu de canton. J'ai pensé que ce me serait une leçon de n'avoir plus de femmes dans la garniture immédiate de mon quotidien, puisqu'elles se permettent de contrôler les relations d'un homme sous prétexte qu'elles ont pris leur plaisir en même temps que lui.

Jérôme me demanda ce que je faisais dans le pays, outre les comptes du meunier, mais je n'ai rien répondu de clair, parce qu'il y a des motifs très urgents pour soi qu'on ne sait même pas formuler pour autrui, tant on éprouve que plus on possède des raisons d'agir profondes et intimes, plus absolument on est isolé des frères hommes, comme par honte de soi. Alors il n'a pas insisté, parce qu'un garçon qui offre à boire sans parler de lui-même doit avoir pour cela des raisons qu'il vaut mieux ne pas approfondir. Lui-même ne s'est pas tellement fait prier pour se raconter, parce qu'il savait bien qu'il n'était que pour peu de chose dans ce qui lui était arrivé, et que la vie avait fait ce qui pour lui était, comme est pour chacun ce qui est ; parce qu'il n'était pas un agité d'impossibles comme moi, mais simplement un spectateur intelligent et jamais trop étonné de tout ce qui naît, monte et crève autour de chaque être.

*
* *

C'est à Palourmel qu'il est né. Palourmel, à ce qu'il m'a dit, c'est un hameau poussé sur une denture de la côte en Bretagne. Il y a deux promontoires qui tendent vers la pleine mer comme des bras, entre lesquels les gens du pays pêchent le congre et posent

des caisses à langoustes. Du centre de la baie on aperçoit un clocher qui a l'air de surmonter la mairie, tant elle et l'église sont proches et tout droit l'une en face de l'autre à se regarder sans rire depuis la promulgation du Code civil. Elles forment une place d'où s'échappent comme des crins des chemins de terre qui conduisent à des maisons et à trois villas ; il en est un, plus long que les autres, qui va s'accrocher à la grand-route après avoir joué tout seul au milieu des bruyères et des chardons. Les villas, fermées tout l'hiver et ouvertes dès la fin du printemps, personne du village n'y est jamais entré ; ce n'est pas même venu à l'idée des marins qui essayent de vendre des tourtes et des moules aux gens qui viennent y passer les beaux mois, et qui, du reste, ne leur achètent presque rien. Jérôme y était bien entré une fois, quand il avait dix-sept ans, par la porte de derrière de celle qui est près de la jetée, pour chatouiller dans sa cuisine la bonne qu'il avait rencontrée se promenant dans les rochers ; mais on l'avait vu entrer, et cela avait fait un terrible scandale, parce que les gens de la terre et des villes, on ne sait jamais qui c'est, et que c'est inconvenant de les peloter.

La jetée elle-même est du même granit que les rochers ; de gros anneaux de fer sont scellés dans la pierre, et à force de retomber depuis des ans à la même place, y ont creusé des logements plus lisses que le reste. Il n'y a rien à en dire, sinon que c'est là qu'une fois l'an, en septembre, le curé de Palourmel va engueler en latin le chalutier à voiles du pays, avant qu'il ne parte pour la morue ; l'enfant de chœur a juste le temps d'enlever son surplis rouge dans la sacristie, et de s'en retourner à pleine jambes au bateau, avant qu'il se détache du môle, qui reste tout seul à se faire tapoter les flancs par la houle avec un bruit de suçons. Le maire regarde ça et fait sa prière pour que la pêche soit bonne, mais aussi, si Dieu le veut, pour que le patron du chalutier qui vote toujours contre lui se fasse une bonne fois enlever du pont par une grosse lame bien verte, bien dure, bien froide, qui l'avale et ne le rende que digéré. Les plus jeunes des femmes et des hommes restent là, stupides, à voir le bateau et sa cargaison d'aimés franchir l'horizon ; tandis que les matronnes et ceux qui possèdent quelque besogne, vaquent aux brou-

tilles harassantes dont se tissent leurs vies. Puis tout le monde s'en retourne lentement vers les maisons basses qui se ressemblent toutes, avec du bois blanc lavé au savon noir tous ls samedis, de la chaudronnerie rouge, leur sol en carreau et leurs pièces à tout faire, dans lesquelles on ne sait pas trop, parfois, où ça commence pour les veaux et où pour les hommes.

Jusqu'au moment de quitter Palourmel pour le régiment, il ne savait pas ce qui était au delà de ce cirque s'éboulant doucement en rochers vers la grève; à peine soupçonnait-il qu'il y eût quelque chose et en éprouvait-il le besoin. Le dimanche, il entendait quelquefois sur les planches clouées à des bûches qui servaient de bancs aux anciens, des discussions aussi abstraites et dénuées de sens pour lui qu'une page de Spinoza pour moi ; depuis, il avait compris qu'en buvant leur cidre et se postillonnant au visage, les anciens et le maire lui-même ne savaient guère quelles réalités il y avait derrière ces mots qu'ils mâchaient depuis si longtemps, mais qu'ils s'étaient simplement habitués à leurs diverses associations. Ils y mettaient tant d'ardeur que lorsqu'il fallait répéter les mêmes phrases au Conseil municipal, tout le monde les connaissait à l'avance, ce qui donnait aux délibérations une allure baclée qui encourageait les édiles de Palourmel à s'aller saoûler ensemble, sans distinction de parti. Mais Jérôme ne commença à peser le contenu de tant de mots que beaucoup plus tard.

Comme il n'était pas inscrit maritime, il dut un jour se rendre à pied au chef-lieu de canton, pour se mettre tout nu devant un médecin militaire. Ce jour-là, il fut ivre pour la première fois, et il en sortit des chapelets de grands mots, à un gars qu'il n'avait jamais vu avant et qui pleurait comme un veau, redoublant de larmes toutes les fois que l'autre le poussait du coude en bafouillant : « Tu me suis bien ? Bien sûr. Toi, tu piges, j' savais bien, t'es gentil, bien sûr. » C'est ce jour-là que son esprit s'est ouvert aux idées générales, d'où il résulta qu'au régiment il pensa beaucoup trop et fut nommé caporal.

Il faut dire que cette évolution avait été quelque peu amorcée à Palourmel, où il avait été l'enfant gâté du village : on se le disputait parce qu'il avait déjà des yeux gentils, et que ce n'était jamais inutile de l'avoir près de soi, tant il courait vite et était adroit de ses

mains. C'est pourquoi le maire et le curé essayaient tous deux de se l'attacher définitivement, comme chacun tentait de soustraire à l'autre toutes les choses de ce monde, chaque sou, chaque être, chaque idée. Alors le curé lui apprit à lire, ce que lui-même faisait assez bien, et le maire à écrire. L'adjoint qui était soutenu par le curé et aurait voulu supplanter le maire, lui apprit à compter. Comme cela, il suça toute la science que pouvait lui offrir Palourmel.

Elle lui fut bien utile lorsqu'il fut à Paris, dans la biffe; il y conduisit au début un fourgon, parce qu'à Palourmel il avait souvent conduit au grand trot sur la grève la charette balourde et sonore où l'on chargeait le goémon. Nommé caporal-conducteur parce qu'il pensait trop, c'est en cette qualité qu'il commença la guerre. Plus tard, il fut en ligne ; vers la fin, on le réintégra dans ses fourgons, comme sergent. Jérôme m'a raconté passablement d'histoires de la guerre, mais je ne me les rappelle pas bien, parce que c'était tellement confus ses récits de mitrailleuses, de gaz, et tout ça, que je ne savais jamis si le lieutenant était devenu tout rouge parce qu'il était en colère ou parce qu'une grenade lui avait écrasé la gueule. Tout ce que j'ai compris, c'est que la biffe est une arme triste, et que j'ai bien de la chance d'être dans les gros canons dont on ne voit jamais les effets et qui se font traîner par des autos.

Du reste, des évènements comme la guerre avaient un caractère trop cosmique pour un être comme Jérôme : n'importe quel retraité de ministère qui ne l'eût point faite en parlerait mieux. Jérôme était trop exclusivement pénétré de l'humain au détriment des idées et des sentiments généraux. C'est ainsi. Il y a ceux — même des rouliers — qui manient l'abstraction avec tant d'adresse qu'ils sont terriblement ennuyeux ; et il y a ceux qui ne comprennent rien que la vie, les choses particulières de la vie. Ceux-là, ce sont les artistes, et peu importe que ce soit avec des pigments en solution dans de l'huile qu'ils essaient de franchir les fondrières qui séparent de la représentation de soi et des choses, ou avec des mots fignolés comme des corniches de la Renaissance, ou seulement avec des phrases pataudes soutenues de mimique.

MALEBLEDE

J'ai dit que Flaiche transportait des poutres d'acier et des morceaux de canalisation en fonte pour l'usine électrique qu'on construisait au débouché du lac de Maleblède dans la montagne. Les pierres qu'il rapportait au retour constituaient un bénéfice pas déclaré pour les administrateurs de l'entreprise qui se faisaient de l'argent de poche avec les matériaux extraits. Ça a même fait un de ces procès dont les riches se tirent toujours avec cinq mois de maison de santé et une mise en liberté provisoire qui dure jusqu'à leur mort. Toutefois, ce n'est pas de cette affaire-là que je veux parler, mais de celle que m'a racontée Jérôme.

Si j'avais été curieux, j'aurais pressenti ce qui arrivait, mais outre le bulletin mensuel de mon école, je ne lisais presque pas de journaux, et je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de m'arrêter devant les affiches vertes ou jaunes avec un monogramme syndical dans le coin en haut et à gauche, et un point d'exclamation après le gros titre. Toujours est-il que ce samedi matin je ne savais rien de ce qui se passait à Malleblède, et que je ne fis aucun rapprochement entre ce que je vis du haut du Mont des Suisses en allant au moulin pour faire les comptes de la quinzaine, et ce que j'appris le soir.

On aperçoit très nettement la montagne, du moulin, avec les trois routes qui y mènent et se rejoignent à quelques kilomètres de Pont-sur-Sauge. On ne voit pas le lac de Maleblède, parce qu'il est horizontal comme tous les lacs, mais on pourrait compter les maisons du village de Maleblède et les baraques du camp des ouvriers, qui construisent l'usine. Le jour, quand il y a du soleil, les toits brillent, et de nuit, toutes les lumières de l'agglomération abstraites dans le lointain feraient presque croire à une grande ville. Or, ce samedi-là, Jérôme était parti comme toujours quelques heures avant que je m'éveille, et en faisant un tour d'horizon du haut du Mont des Suisses pour chercher à savoir le temps qu'il ferait, j'ai vu sur la route la plus proche une colonne de gens à cheval ; on distinguait assez bien de la dorure sur les manches et les casques, à quoi j'ai re-

connu de la garde mobile. Sur la seconde route, il y avait une file d'autos-mitrailleuses. Sur la dernière, j'ai aperçu une suite de points bruns qui roulaient très loin, en mettant la main au-dessus de mes yeux, les uns derrière les autres, et qui devaient être des camions. J'ai trouvé que ce n'était pas intéressant, et je suis entré au moulin pour faire mon travail.

En ces temps-là, il arrivait assez souvent que je reste plusieurs jours sans parler à personne, même pas à Annie. Ce samedi précisément, j'étais dans une de ces humeurs où l'on a si froid tout au fond de soi où l'on reste enfoui, que personne ne paraît capable de rompre cette croûte de misère glacée qu'on défend jalousement contre tous les contacts qui pourraient en souiller la noire sainteté, née de vingt siècles de masochisme chrétien.

Pourtant, le lendemain, quand bien après l'heure habituelle j'ai constaté que Flaiche n'était pas encore arrivé, j'ai été pris du désir de communiquer à autrui mon inquiétude à son sujet, et j'ai fait remarquer le retard à la patronne.

— « Sans doute, me répondit-elle fraîchement, qu'il n'a pas pu recharger son camion à cause de la grève.

— « Quelle grève ?

— « Si vous daigniez parler aux gens et écouter ce qu'on raconte autour de vous, vous sauriez qu'il y a deux jours que les gens de Maleblède sont en grève.

Je dis seulement « ah », sans même songer à être encore plus désagréable qu'elle, tant j'ai été saisi au souvenir du cortège que j'avais aperçu la veille en marche vers le lac. Alors il y allait sans doute avoir du grabuge, vu que les gens du camp étaient presque tous des Polonais, des Espagnols ou des Arabes, et que comme ils ne sont pas électeurs, la mobile et les cavaliers des auto-mitrailleuses n'hésiteraient pas. Pourvu qu'il ne soit pas pris, Jérôme, ni touché, parce que s'il y avait de la bagarre, il ne resterait sûrement pas caché.

Dehors, le soir tombait, et il pleuvait dru et froid. Je montai à ma chambre pour prendre un manteau, et je courus vers le Mont des Suisses, en me cachant pour qu'Annie ne me voie pas, parce que vraiment je n'avais pas envie de ses mignardises à ce moment-là. J'arrivai à une haie qui était un peu plus basse que moi, et je regardai vers Maleblède. La nuit avait beau

être presque venue, on ne voyait pas comme d'habitude les lumières de la ville et du camp. Mais comme j'enfonçais le cou dans mon manteau pour échapper à la pluie et lever le nez vers les gros nuages lourds pour voir si ça n'allait pas cesser, j'ai vu tout à coup plusieurs traits de lumière à la même place, à hauteur du camp ; et puis, tout de suite après j'ai entendu des détonations sur le même rythme que les lueurs, suivies de l'écho plus creux de la montagne : les mitrailleuses. J'ai attendu que ça recommence, mais au bout de quelques minutes il ne s'était rien passé. Sans doute un poste alerté, j'espérais pour rien. Les pauvres gens.

Alors, la croûte glacée s'est fondue de rage en moi, et je me suis mis à galoper en descendant du mont vers le village, et je suis entré dans l'auberge en hurlant: « Ah! les salauds, ah! les salauds ». Heureusement qu'il n'y avait personne. La patronne m'a demandé ce qu'il y avait. J'ai répondu: « Les mitrailleuses sur les grévistes. » Elle est devenue un peu pâle, et à voir son visage changer je me suis brusquement mis à sangloter comme un gosse. Elle prit ma tête contre ses seins un peu trop gros et la caressa en disant doucement : « Allons, faut pas, faut pas. » Seulement, je ne pouvais pas m'arrêter. Alors elle me conduisit à ma chambre, et sut prendre son plaisir à travers mon chagrin.

Cela ne m'empêcha pas, lorsqu'elle fut partie d'être repris par l'inquiétude et la tristesse, quoique de façon différente, et en plus avec un peu de remords de m'être laissé conduire au plaisir tandis qu'il y avait des gens qui mouraient. Maintenant, je vois bien que ça n'a aucun rapport, mais telle est l'emprise des conventions et des superstitions qu'on croit que c'est mal de prendre du plaisir pendant que d'autres souffrent, et qu'il faudrait en quelque sorte tomber en prières, et que faute de ce faire, ils ont d'autant plus mal qu'on jouit plus profondément. Mais alors il faudrait à chaque instant s'interdire toute joie, puisque à chaque instant il y a des êtres qui hurlent de douleur quelque part dans le monde, et meurent, ou se prennent la tête entre les mains pour essayer d'y écraser la peine.

La meilleure preuve que je me tourmentai cette nuit-là avec des idioties, c'est que le lendemain, Jérôme est arrivé vers onze heures, par le tramway. Il

paraissait nerveux, bien que je ne constatai son frémissement qu'après coup, à de petits détails que je n'ai certainement pas isolés sur l'instant. Probablement un peu de fixité dans le regard d'eau plus lointain encore sous les sourcils noirs; une mèche des cheveux fumée pas à sa place; la casquette tirée en avant et à droite, alors que généralement elle était posée en arrière et à gauche, comme celle de tous les bons garçons; et les mains moins précises qui s'agitaient pour rien. Il y avait du monde dans la salle quand il est entré. Comme j'étais bien content, j'ai essayé de plaisanter.

— « Alors, on se ballade en train, maintenant, comme un bourgeois ? T'as vendu ton fonds ?

— « Non, j'ai dû le laisser là-bas. Pas moyen de recharger avant bon nombre de jours, alors je suis venu me reposer ici. Il fait beau aujourd'hui. On ira à la pêche après le déjeuner ?

— « Avec plaisir.

Il parle d'une voix brève et aussi un peu sanglotante. Il ne se ressemble pas, quoi. Enfin, il s'expliquera tout à l'heure, au bord de la Sauge. Moi, il faut que je sorte.

*
* *

Après le déjeuner, il se mit sans se presser à appâter ses hameçons avec des vers blancs qui grouillaient dans une boîte de tomates vide. Nous nous taisions, comme des gens qui se comprennent. Mais comme j'étais curieux de savoir ce qu'il avait à dire, je finis par demander:

— « Alors, ce n'était pas beau à Maleblède ces deux derniers jours?

Il me répondit tout de suite:

— « Non, j'en ai tué un.

— « Un quoi, un gréviste ?

— « Non, un garde mobile.

— « Comment as-tu fait çà ?

Il laissa là ses lignes appâtées avec leurs asticots qui se retroussaient dans l'herbe autour des hameçons où ils étaient épinglés, et les cheveux à pleines mains, ses yeux d'eau fixés sur la fuite de la rivière, il m'a raconté.

*
* *

Quand on arrive à Maleblède, avant l'entrée du village, il y a sur la droite le camp des ouvriers. Le lac est aussi sur la droite, au bout du chemin qui s'amorce derrière l'église. Généralement, à l'heure où Jérôme faisait son entrée avec son camion, le camp était très calme, parce qu'un tiers seulement de son monde était en vie: l'équipe de nuit. Celle de midi était encore au travail, et celle du matin était déjà couchée, parcequ'elle montait à quatre heures. On ne voyait que les femmes qui travaillaient calmement, avec des seaux et du linge, et des gosses qui cherchaient des choses mystérieuses dans le mâchefer des chemins entre les baraques. Des conversations qu'on ne comprend pas. Des vitres brisées d'un des caboulots s'échappent des airs qui ne sont pas de chez nous, chantés dans des langues que nous ne comprenons pas, par des gars plus blonds ou plus noirs que les nôtres. C'est un peu bizarre, et n'a pas beaucoup de sens, mais pour ceux qui jouent ou écoutent, ce doit être toute l'âme de la journée qui se condense ainsi dans les crincrins qui s'échappent à soubresauts par les vitres brisées. Sur la place du camp, il n'y a jamais personne; elle n'est là que pour satisfaire le sens du décorum de ceux qui l'ont tracée; au milieu, l'eau de pluie stagne dans une vasque en ciment où flottent les mégots des types trop compliqués pour les laisser simplement tomber.

Mais ce soir-là, ce n'était pas du tout comme d'habitude. Sur la place du camp, sur la grande pelouse qui la bordait et sur laquelle il était interdit de marcher, devant la mairie, il y avait des groupes épais et houleux au-dessus de chacun desquels, grimpé sur quelque chose, il y avait un homme qui hurlait dans la langue du groupe. Jérôme vit tout de suite de quoi il retournait, et manœuvra entre les discours pour aller ranger son camion dans le hangar où l'on devait le décharger, et qui était désert; il détela ses quatre chevaux, et les emmena vers l'auberge où il descendait d'habitude, non sans mal parce qu'ils étaient tout fous de n'avoir rien à traîner et de se promener ainsi en chevaux de main.

Il n'eut pas besoin de demander beaucoup d'expli-

cations, parce qu'il connaissait bien la vie des gens du camp, et avait prévu ce qui arrivait. Il en avait eu bien souvent de la peine et de la révolte, mais en somme, ça ne le concernait pas, et il demanda une chambre, décidé à attendre de pouvoir décharger son camion.

A Maleblède on ne payait pas trop bien les ouvriers; les ingénieurs ou les chefs de chantier étaient tantôt peureux et fuyants, tantôt brutaux, et outre la rigueur du travail, il y avait des accidents si fréquents que personne ne se sentait en sécurité dans les galeries obliques vers le fond du lac par lesquelles les canalisations devaient passer et l'eau s'engouffrer; elles crevaient souvent, à cause des infiltrations et de la pression, avant que les gens aient eu le temps de se retirer. Alors, le torrent à la sortie de la galerie rendait quelque pantins désarticulés par les chocs et verts déjà de noyade. Les ingénieurs n'y étaient naturellement pour rien, car les pressions tendent toujours à croître et la résistance des roches à diminuer quand on passe du papier à la réalité.

Quant au grand chef de l'exploitation dont le cœur battait de fierté quand le travail s'effectuait à peu près normalement, qui se sentait flatté de présider à cette masse d'hommes et d'animer leur action, il n'était plus du tout a son aise lorsque la matière de ses fantaisies de puissance venait à se rebiffer. Cette fois là, jusqu'au moment où il fut pris de panique, tout se passa normalement: la délégation qui se présente à lui pour demander le relèvement des salaires et des précautions plus efficaces quant à la sécurité des ouvriers. Le grand chef qui répond avec un bon sourire pas très franc qu'on ne manquera pas d'examiner les revendications de Messieurs les délégués ouvriers, mais qu'en attendant que des solutions soient trouvées, il espère que Messieurs les délégués feront confiance à leurs chefs et s'emploieront à calmer les esprits. A quoi le haut-parleur de la délégation répond qu'en six mois, on leur a déjà répondu deux fois la même chose, qu'on veut bien convenir d'un délai raisonnable pour mettre à l'étude les mesures de sécurité, mais que pour les salaires, c'est urgent, c'est tout de suite, sinon...

— « Sinon? demande le grand chef en levant le nez d'un air noble.

— « Sinon, répond l'autre, l'équipe de midi ne prendra pas le travail.

— « Faites, réplique le grand chef toujours noble en se levant et en faisant signe à Messieurs les délégués qu'ils peuvent se retirer.

Ensuite, les meetings, les conférences, les propositions, les contre-propositions, les ruptures de pourparlers, les reprises de conversations officieuses, jusqu'à ce qu'un petit ingénieur à qui la frousse donne le sens des responsabilités rappelle au grand chef qu'il y a un dépôt de dynamite qu'il serait nécessaire de protéger. Jusque là, personne n'y a songé, mais quand les gens du camp voient des gendarmes s'installer en permanence autour de la poudrière, l'idée leur vient de tout faire sauter: l'usine, les canalisations déjà installées, la maison du grand chef et celle des ingénieurs. Une nuit, attaque qui manque: deux polonais avec une balle de mousqueton 1916 dans le gras du ventre. Le lendemain, le préfet est alerté, la garde mobile à pied et à cheval appareille, les auto-mitrailleuses suivent, et le lendemain, à l'arrivée de Jérôme, les gens que j'avais vus le matin sur les routes viennent prendre position sur des emplacements repérés à l'avance autour du camp et des chantiers.

Les Polonais et les autres îlotes qui n'ont pas grand' chose à perdre se mettent en colère pour de bon, prennent ce qu'il trouvent dans leurs baraques de pistolets et de matraques, et se font recevoir par les mitrailleuses des cavaliers qui, par miracle, marchent, probablement parce qu'il y a un maréchal-des-logis dans chaque voiture, et qu'on leur a répété avant de partir qu'il n'y avait pas de raison pour se retenir, vu qu'il n'y avait pas de Français au camp, et que du reste les Français ne se mettent jamais en grève, ou que s'ils le font c'est pour rire un peu. Toujours est-il qu'ils ne ménagèrent pas leurs cartouches. C'est de celà que j'avais vu les derniers soubresauts du haut du Mont des Suisses, le samedi soir.

Tant qu'on pouvait se rendre compte des évènements en spectateurs, sans avoir d'ennuis avec personne, Jérôme s'était promené entre les meetings, tout heureux d'extraire les mots « prolétariat » et « capitalistes » des baragouins du camp; beaucoup moins intéressé par le meeting de la mairie qui se tenait en français, et où il n'entendait que des choses qu'il avait enten-

dues avant. Mais quand les gardes et les auto-mitrailleuses sont arrivés et qu'un poste est venu s'installer droit dans l'axe de sa chambre à l'auberge, il a commencé par fermer ses volets. Puis, comme ce n'était pas suffisant parce qu'ils étaient en bois, il s'est rappelé qu'au-dessus de l'écurie, il y avait une grange avec de la paille, et que celà donnait d'un côté sur la cour de l'auberge, et de l'autre sur une ruelle le long d'un remblai, où il y avait peu de chances pour qu'on installât des mitrailleuses. Il y avait bien quelques courants d'air, mais il préférait cela aux balles dont il portait déjà deux ou trois traces datant de la grande.

Il s'installa de son mieux dans la paille où il commençait à avoir bien chaud et à s'endormir, quand il s'est aperçu qu'un homme se promenait dans la ruelle. Tout doucement, il s'en fut voir, et ne fut pas trop étonné de constater que c'était un mobile qui faisait les cent pas, le mousqueton en bandoulière. Jérôme resta là un bon moment, essayant de voir la figure de l'homme; il était un peu gros, et contrairement aux traditions, n'avait pas de moustaches. C'est tout ce qu'on pouvait voir, à cause de la nuit pluvieuse. A quoi, se demandait Jérôme, rêvent les gardes-mobiles en vedette la nuit, sous la pluie? A toutes les horreurs qu'ils ont commises dans une journée comme celle-ci. Aux foules qui fuient en avant, et puis tourbillonnent, et puis fuient en arrière laissant des tas noirs foudroyés ou râlants, femmes troussées dans la mort, gars aux doigts crispés sur les pavés proéminents? Ou à n'importe quoi, ou à leurs histoires privées ?

Le mobile en a eu assez de se promener sous l'averse, et est venu s'adosser à la maison, juste au-dessous de Jérôme, à l'endroit où il y a une surface sans mur par où l'on fait monter la paille par une poulie et une corde. Dans le noir, il a regardé sa montre phosphorescente, peut-être pour savoir s'il avait le temps de dormir un peu avant que la relève ne vienne.

La corde qui servait à soulever vers la grange les bottes de paille était enroulée sur le plancher, là même où Jérôme était étendu. Afin qu'elle ne glisse pas, un gros pavé était posé sur la dernière boucle. Mais Jérôme sentit dans le mur une pointe de fer, et sans bruit, y piqua la corde. Il prit le pavé à pleine mains.

Repris par le sentiment du devoir, le mobile se redressa, sans pourtant reprendre sa promenade. Jérôme s'avança un peu, encore un peu vers la gauche, ferma un œil pour mieux viser, et le pavé tomba droit sur le casque du garde qui rendit un son bien plein. Le garde hésita un instant, puis ses genoux fléchirent, et il tomba avec un soupir de soulagement de n'être plus garde mobile.

Après ça, Jérôme pensa que mieux valait ne pas être pris là, et il manœuvra tout doucement pour gagner à tâtons sa chambre, par la cour noire et mouillée et les escaliers qui craquaient. Le lendemain, le poste de la gare du tramway n'a pas fait trop de difficulté pour le laisser passer, parce qu'il avait l'air bien brave et que ses papiers étaient en règle.

Il n'y avait rien à répondre à son histoire, je n'aurais rien pu dire qui ne fût pas idiot, alors j'ai continué à regarder en silence couler la Sauge. Il se souvint qu'on était venu là pour pêcher, et il jeta tour à tour ses trois lignes et ramena en cinq minutes trois gros poissons qui ont fait bonne impression à la patronne qui en a mangé un et nous a servi les deux autres. Avec ça, je commandai beaucoup de choses à boire, et j'ai essayé de raconter des anecdotes drôles. Finalement, Flaiche se mit à rigoler et à m'en raconter d'autres, et je crois que lorsque nous fûmes nous coucher, il ne pensait plus trop à son garde mobile.

*
* *

Le lendemain, lorsque vers le soir les travaux de la journée furent terminés, je retrouvai Jérôme aux bords de la Sauge encore, et nous nous sommes étendus sur l'herbe à nous laisser pénétrer des restes de tiédeur que le soleil de printemps avait communiquée à la terre. Il avait maintenant l'air bien calme, Jérôme, alors j'ai trouvé que c'était le moment de lui mettre le nez en face de son acte et de ses conséquences possibles. Je dis :

— «Alors, tu as pensé à ce que tu m'as raconté hier ?

— «Non, me répondit-il, pas trop. Après tout, je ne regrette rien.

— « Possible, c'est une affaire entre toi et toi. Mais entre toi et la police ?

— « Bah...

— « Quoi, bah. Ecoute: les gens de l'auberge reconnaîtront le pavé, n'est-ce pas ? Ensuite, quand tu es sorti de ta chambre pour aller à la grange, on a pu te voir. On a pu te voir aussi quand tu en es revenu. Sans compter que la grange était pleine de paille et qu'il pleuvait, ce qui fait qu'en revenant tu as pu laisser des brindilles de paille dans l'escalier, ou des traces de pas boueux.

— « C'est possible. Mais tout de même, ça m'étonnerait. D'abord, les gens de l'auberge ne reconnaîtront pas leur pavé pour qu'on ne sache pas que le coup a été fait de chez eux; de plus, ils auront peur des gens du camp qu'on supposera l'avoir fait. Quant à la boue il n'y en a pas, vu que j'ai enlevé mes souliers en arrivant au bas de l'escalier. Pas vu de paille dans ma chambre, ni dans l'escalier en sortant. Je ne serai pas pris. Mais même si je l'étais, je ne regretterais rien.

— « Mais, en somme, dis-je, il ne t'avait rien fait, le pauvre bougre; il n'avait peut-être pas tiré un coup de mousqueton de la journée.

— « Possible. C'est comme à la guerre; en un sens, c'est la guerre. Le bonhomme qu'on descend, c'est peut-être un brave type, mais il est des gens d'en face, alors on tire. Moi, je ne peux pas me mettre du côté des gardes mobiles, n'est-ce pas? D'abord parce que je suis un combattant, et que les gendarmes, quand on a pu les tenir, tu sais ce qu'on en a fait. Ensuite, parce que je n'ai pas de dividendes à défendre. Et puis surtout parce que j'avais vu des gens tomber dans la journée, et qu'entre les massacreurs et les massacrés on n'hésite pas.

— « Mais rien ne t'obligeait à prendre position d'une façon aussi brutale. Tu as toi-même commencé par trouver que ça ne te regardait pas, ce qui se passait.

Il me répondit à peu près que l'occasion fait le larron, et après un temps de réflexion, me dit qu'il ne savait pas exactement ce qui l'avait poussé. J'eus une idée:

— « T'es communiste ?

— « Qu'est-ce que ça veut dire ?

— « Ne fais pas l'idiot. Tu n'as pas de dividendes à défendre, tu n'aimes pas les gendarmes, et quand des ouvriers se font tuer, tu éprouves le besoin de les venger.

— « Au fond, si ça te fait plaisir, je suis communiste. Toi, tu n'es tranquille que quand tu peux mettre une étiquette sur les gens, même si ça n'explique rien.

Je regardai Jérôme de travers, mais en somme il avait raison, et je l'admis:

— « Evidemment, ça n'explique pas grand'chose. Mais enfin si c'était à refaire...

— « C'est idiot ce que tu dis. On n'assomme pas un mobile tous les jours. Mais puisque je l'ai fait, encore une fois, je ne regrette rien. D'abord, quand je suis revenu dans ma chambre, je n'ai pensé à rien, je me suis tout de suite endormi. En m'éveillant le lendemain, j'avais bien l'impression qu'il m'était arrivé un gros ennui, seulement on ne m'a pas laissé beaucoup de temps pour les remords: Ecoute ça: quand je suis descendu dans la salle pour déjeuner, j'ai demandé à quelle heure il y avait un tramway. On m'a dit neuf heures. J'ai mangé tranquillement en attendant, et j'ai écouté ce qu'on racontait autour de moi. Il y avait des sous-offs des autos qui déjeunaient aussi; ils ont dit qu'on avait trouvé un mobile assommé dans une ruelle, mais ça avait l'air de leur faire plutôt plaisir, et du reste ils avaient l'air de ne pas en savoir plus. Ils ont raconté des choses dégoutantes sur ce qu'ils avaient fait dans le village pendant la nuit, même qu'ils rigolaient bien. Et puis, un adjudant est entré en disant qu'on avait permis aux ouvriers d'enterrer leurs morts, et qu'ils allaient commencer tout de suite; on avait défendu qu'il y ait plus de deux personnes par mort, et les voitures devaient se suivre à cent mètres.

« Un quart d'heure après, les premières voitures se sont mis à passer devant l'auberge, et je suis sorti sur le pas de la porte pour les voir passer. D'abord, il y avait quelques carioles à chevaux, j'ai ai compté huit en tout, avec dedans, sous des bâches, des corps allongés, je ne sais pas combien à la fois, et puis derrière, cinq ou six hommes ou femmes qui avaient l'air d'avoir peur et de guetter les coins de rue, comme s'il y avait encore des mobiles embusqués. Ensuite, il y a eu des voitures à bras, avec un seul corps. De celles-là, il y en a une que j'ai remarquée surtout, parceque sur la plupart, les pieds dépassaient de la charrette; mais celle-ci ne portait qu'un tout petit paquet: un gosse. C'étaient sûrement les parents qui traînaint

la voiture, un homme et une femme, tout jeunes; ils ne faisaient pas grand effort pour la tirer, parce qu'ils étaient tous les deux grands et forts. Et, avec ça des têtes que je n'oublierai jamais. Ils étaient beaux, tous les deux, que ça ne peut pas se raconter, avec les mêmes cheveux marron-dorés, et puis pâles mais pas vert, sans doute qu'ils devaient toujours être pâles comme ça. Ils n'avaient pas même l'air d'être tristes, mais seulement de ne pas être là. Je les ai suivis sans même y penser. De temps en temps, ils se regardaient, et moi je me demandais ce qu'ils pouvaient se dire. Probable qu'ils pensaient plus l'un à l'autre qu'au gosse; ils ne tarderont pas à en faire un autre. Même qu'en marchant, je voyais qu'ils cherchaient à se toucher; par exemple quand elle se retournait pour voir si le petit ne glissait pas, elle posait la main sur le bras de son homme. Ça me donnait envie de crier, tant ils étaient beaux et inconscients, malgré que ce soit horrible, la besogne qu'ils faisaient. Maintenant... »

Il se tut, les yeux fermés sous les restes de soleil. Je dis une platitude de commère:

— « La vie continue.

Il me répondit:

— « Bien sûr », avec une angoisse et une certitude devant lesquelles, moi qui ai fait des mathématiques spéciales, je suis resté bête d'admiration.

Pierre L. Katz.

Job

(PIÈCE EN QUATRE ACTES)

Il m'a toujours semblé que le Livre de Job s'arrêtait au plus beau moment de l'histoire. On peut ironiser sur le sort nouveau de la femme de Job, mais la question prend une autre ampleur lorsqu'elle concerne Job lui-même. J'ai essayé de résoudre ce problème dans le quatrième acte de la pièce que j'ai écrite sur cet homme éternel, si proche de notre époque. Tel celui que j'ai évoqué, l'homme moderne a connu la béatitude primaire dans l'accoutumance d'un bonheur matériel. Comme au deuxième acte des catastrophes rapides, il vit en ce moment le drame de la crise. Dans un troisième acte, aux prises avec l'Esprit du Mal et au comble de la misère, trouvera-t-il l'extase en Dieu? Et dans un quatrième acte?...

R. I.

DERNIER ACTE

Deux récitants (devant le rideau)

PREMIER RÉCITANT. — Alors l'Eternel... (*un silence*)

DEUXIÈME RÉCITANT. — Alors l'Eternel...

PREMIER RÉCITANT. — Emu de la fidélité de Job, précipita l'Esprit du Mal avec défense de tenter à nouveau ce juste.

Il rendit à Job tout ce qu'il lui avait ôté...

DEUXIÈME RÉCITANT. — Et il doubla même ses biens.

PREMIER RÉCITANT. — Et Job eût 14.000 brebis, et 6.000 chameaux, et 1.000 couples de bœufs...

DEUXIÈME RÉCITANT. — Et 1.000 ânesses.

PREMIER RÉCITANT. — Il eût aussi sept fils et trois filles.

DEUXIÈME RÉCITANT. — Seulement trois filles.

PREMIER RÉCITANT. — Il garda la même femme.

DEUXIÈME RÉCITANT. — Parce que c'est convenable.

PREMIER RÉCITANT. — Et parce que Dieu, dans un miracle, avait rendu bon le cœur de cette femme qui

était méchant. Parce que la toute puissance de Dieu est infinie...

DEUXIÈME RÉCITANT. — D'ailleurs, il eût peut-être aussi des concubines.

PREMIER RÉCITANT. — Enfin n'exista pas sur terre d'homme aussi heureux que Job, car il voyait les temps innombrables devant lui...

DEUXIÈME RÉCITANT. — Enfin n'exista pas sur terre d'homme aussi heureux que Job?...

(*Le rideau se lève*)

L'intérieur de la tente de Job, extrêmement riche en couleurs, pour matérialiser sa nouvelle fortune. Au centre, siège légèrement surélevé. De ci, de là, des sièges en X, à l'antique. Par terre, profusion de tapis orientaux multicolores et de peaux de bêtes. Le rouge et l'or dominent. (Pendant l'acte, bruits de coulisses, mouvements, agitation humaine extérieure pour contraster avec la solitude morale de Job.

Au lever du rideau, un jeune musicien qui est le bel esclave Isao, joue sur un instrument à cordes de forme étrange un air d'amour langoureux, tandis que Job assis l'écoute, las. Le costume de Job est magnifique, beaucoup plus beau qu'au premier acte. Mais Job est tête nue.

Isao s'arrête, Job reste immobile, perdu dans ses pensées et la tête inclinée. Il la relève brusquement, pose sa main sur la chevelure du musicien et la caresse, enfin d'un geste de cette main congédie Isao sans une parole. Un silence. Job est seul. Il parle doucement.

JOB. — Je l'aime... Est-ce que je l'aime ?... Il m'aime... au fond, m'aime-t-il ?... Enfin, n'approfondissons pas... Dans la vie, il ne faut rien approfondir, pas même le devoir : tout est tellement fugitif... Le seul qui m'ait aimé, si je fus jamais aimé, c'était un homme, une sorte de monstre difforme. Il avait les hanches déjetées et les jambes cagneuses gauchies. Une gibbosité grotesque courbait sa taille tourmentée et tordue. Il tendait des mains énormes, des mains velues de singe estropié. Quand il essayait de sourire, il grimaçait hideusement. Ses yeux gourds clignotaient sous l'influence de spasmes bizarres; et une lèpre inconnue balafrait ses joues repoussantes de sillons verdâtres... S'il n'était point mort, dans quelle étreinte fraternelle il me plairait d'enlacer ce misérable... O Job, de

nouveau tout puissant parmi les hommes, je te commande à ton dernier soupir de murmurer le nom d'un esclave... Vraiment Isao a fait de très grands progrès en musique... Il m'avait quitté comme les autres. Avec les autres, il est revenu, il a repris sa place, naturellement, comme si rien ne s'était passé... Au fait, il ne s'est peut-être rien passé... Elle est revenue ma richesse, au double; aussi les amis, eux, au centuple. Que je suis riche en amis, que je suis riche... Pas un seul... C'est un parti à prendre, Job : l'homme riche n'a pas d'ami. Je mettais autrefois l'amitié au-dessus des choses de la terre, et j'ai vu qu'elle est aussi une petite chose terrestre.

LA FEMME DE JOB (*entrant*). — Savez-vous ce que vient de me dire notre intendant ?

JOB. — Je ne suis nullement curieux de l'apprendre.

LA FEMME. — La chose est intéressante, mais vous mériteriez qu'elle vous fût cachée.

JOB. — Gardez-en le secret, si vous en avez le pouvoir.

LA FEMME. — Vous vous trompez étrangement sur l'indiscrétion des femmes; c'est une légende qui les sert plus que vous pensez; rien n'est plus facile à garder qu'un vrai secret; et ce sont les choses qu'on peut dire qu'on dit.

JOB. — Voyons donc cette chose intéressante qui n'est pas un vrai secret.

LA FEMME. — Notre intendant m'a assuré que cette année nos poules ont pondu deux nonillons d'œufs.

JOB. — Je ne comprends pas.

LA FEMME. — Naturellement. Deux nonillons d'œufs, un nombre si considérable qu'il confond deux fois l'imagination.

JOB. — Je ne comprends pas davantage.

LA FEMME. — Le double, toujours le double. Chaque jour, vous devriez remercier Dieu. Tenez, on a raison de dire que les hommes sont des ingrats.

JOB. — Ces détails matériels ne m'intéressent plus.

LA FEMME. — C'est regrettable. Du moins, l'abondance de la moisson vous préoccupe, je pense ?

JOB. — La moisson me laisse indifférent.

LA FEMME. — Je me demande à quoi vous vous attachez, car je n'ai plus la naïveté de croire que ce soit à moi.

JOB. — Rien ne m'intéresse.

LA FEMME. — Vous ne méritez pas les faveurs dont Dieu vous comble.

JOB. — Laissez cela, c'est un sujet auquel vous ne pouvez rien saisir.

LA FEMME. — Je comprends que vous êtes malade, et votre état, s'il faut le dire, me donne de graves motifs d'inquiétude. Pourquoi refusez-vous de consulter votre médecin ?

JOB. — Je recevrai mon médecin quand il aura appris à jouer convenablement de la guitare.

LA FEMME. — Vous vous moquez?

JOB. — Parfaitement, je me moque.

LA FEMME. — Enfin, on vous voit sombre, vous répondez à peine, vous fuyez les gens. Je suis votre femme et vous devez vous confier à moi.

JOB. — Que voulez-vous que je vous dise?

LA FEMME. — Mais... que vous donniez libre cours à votre joie... Tout le monde vous envie.

JOB. — Ce serait une raison de tristesse. Je ne suis pas assez vulgaire pour me satisfaire de la joie.

LA FEMME. — Vous parlez contre le sens des hommes. Comment!... Dieu récompense votre vertu, votre patience. Il vous rend le double de vos biens, et vous n'êtes pas satisfait? Vouliez-vous le triple?

JOB. — Je ne mets pas mon bonheur dans un problème d'arithmétique.

LA FEMME. — Qu'avez-vous donc?

JOB. — Moi, rien.

LA FEMME. — Je ne comprends pas.

JOB. — Vous l'avez dit déjà.

LA FEMME (*pleurant*). — Vous me rendez malheureuse; j'étais si fière d'être la femme d'un homme célèbre.

JOB (*ironique*). — Vous n'eûtes pas toujours cette fierté... S'il faut cela pour vous réjouir, sachez que je suis content d'apprendre que nos poules ont pondu deux nonillons d'œufs.

LA FEMME. — Vraiment?

JOB (*exténué*). — A un point que vous ne soupçonnez pas.

LA FEMME. — Vous me rassurez; j'en arrivais à me demander si vous étiez fait pour le bonheur. (*elle sort*)

JOB (*seul*). — Elle n'a pas le sens du ridicule: il est vrai que c'est un sens bien nuisible pour l'action... (*il soupire*) Le bonheur ?

L'INTENDANT (*entre avec d'énormes rouleaux*). — Maître, me permettrais-tu de te parler de ces comptes et de l'argent...

JOB (*violent*). — Va t'en. Laisse-moi tranquille avec tes inventaires. Je veux que les biens matériels soient des serviteurs lointains. (*seul*)... Heureux ceux qui sont assez riches pour pouvoir se passer d'argent... (*paraît Isao*) Approche-toi; tu me regardes tout effaré. Toi, tu peux venir quand il te plaît... Et pourtant, tu m'avais abandonné comme les autres... Tais-toi... Nul n'est forcé d'être héroïque... à moins d'être un héros. Nous ne le sommes, quoiqu'on pense, ni l'un, ni l'autre. Tu es un objet de beauté. Chacun doit remplir sa fonction... Va, je te garde...

ISAO. — Maître, votre ami Sophar désirait vous parler.

JOB. — Sophar m'importune... Dis-lui... (*accablé*) dis-lui d'entrer.

(*Isao introduit Sophar et se retire; Sophar salue en portant la main à sa poitrine, à ses lèvres, à son front*).

SOPHAR. — O très heureux Job, je vous salue.

JOB (*à part*). — A présent mes amis me disent « vous ». (*haut*) Bonjour, Sophar.

(*il reste assis, la tête dans ses mains*)

SOPHAR. — Comme il fait beau aujourd'hui... Vous ne trouvez pas?... Je vous disais qu'il fait beau aujourd'hui...

JOB. — Oui, il fait beau.

SOPHAR. — Excellent pour la rentrée des moissons.

JOB. — Oui, excellent.

SOPHAR. — O Job, qu'avez-vous?.

JOB. — Moi? Que répondre?

SOPHAR. — Je vous vois taciturne, pour ne pas dire davantage. Tout n'est-il pas pour le mieux dans votre vie ?

JOB. — On peut le penser, je n'en disconviens pas.

SOPHAR. — N'avez-vous pas à nouveau une famille magnifique?

JOB. — Oui, j'ai ma dizaine d'enfants.

SOPHAR. — N'avez-vous pas quatorze mille brebis, six mille chameaux...

JOB. — Je les ai.

SOPHAR. — Mille paires de bœufs et mille ânesses ?

JOB. — Arrête-toi, j'ai tout cela.

SOPHAR. — Manquerait-il quelque chose à votre félicité? Vous ne répondez pas? Je cherche.

JOB. — A quoi bon ?

SOPHAR. — Vous êtes malade?

JOB. — Je me sens fort comme un jeune homme.

SOPHAR. — Alors je ne saisis pas.

JOB. — Cela n'a aucune importance.

SOPHAR. — Enfin, ne seriez-vous pas heureux?

JOB. — Hélas, oui, je suis heureux.

SOPHAR. — Hélas ?

JOB. — Comment un homme possédant six mille chameaux et quatorze mille brebis ne serait-il pas heureux? Voyons, ce serait contre toutes les règles. Tu me crois très riche, Sophar?

SOPHAR. — Il faudrait être aveugle pour le nier.

JOB. — Si je te disais que je suis très pauvre, comme je ne le fus jamais.

SOPHAR. — Comment ?

JOB. — Si je te disais que ce retour inespéré de biens ne fait que me montrer leur inconstance et leur fragilité ?

SOPHAR. — Tout est fugitif; mais la richesse temporaire est précieuse pour l'avenir.

JOB. — Moins précieuse que la richesse du passé.

SOPHAR. — Quel passé regrettez-vous, Job?

JOB. — Celui où, pauvre au sens des hommes, j'étais nu sur un fumier.

SOPHAR. — Folie!... Avez-vous oublié déjà vos souffrances?

JOB. — Souffrir, passe; avoir souffert, reste. (*Il rêve*) Etrange nostalgie qui berce.

SOPHAR. — Adieu, je vous laisse; un devoir pressant que j'oubliais m'appelle. (*A part*) Tous ces évènements ont certainement troublé sa raison. (*Il sort*)

JOB. — Voilà les hommes.

L'INTENDANT (*entrant*). — Maître ?

JOB. — Que veux-tu ?

L'INTENDANT (*timide*). — Une nouvelle heureuse.

JOB. — Encore... Je t'avais défendu...

L'INTENDANT. — Maître, les moissons seront tellement abondantes qu'il nous faudra pour les rentrer de nouveaux serviteurs.

JOB. — Fais comme tu voudras.

L'INTENDANT (*désolé de l'indifférence de Job*). — Nous aurons besoin de deux cents nouveaux serviteurs.

JOB. — Oh! pour la dernière fois, ne m'importune plus de ces questions futiles (*seul*). Parce que mes richesses s'accroissent, irai-je y attacher mon cœur ? O richesses étouffantes, pour qui plante si serré dans la terre de son âme, les racines s'enchevêtrent et rendent, jour après jour, la terre prisonnière comme un talus boisé.

ELIPHAS (*entrant très vite, haletant*). — Sophar vient de me dire qu'aujourd'hui tu daignais recevoir tes amis. Alors je suis accouru.

JOB. — N'as-tu pas chaud?

ELIPHAS. — Comment ?

JOB. — D'avoir couru?

ELIPHAS. — Ah, j'aime que tu plaisantes. C'est bon signe; cela prouve que tu vas mieux.

JOB. — Toi aussi, tu me crois malade?

ELIPHAS. — Mon Dieu...

JOB. — Allons, puisque tu te prétends mon ami, dis-moi toute ta pensée.

ELIPHAS. — Je m'honore d'être ton ami. Je fus toujours ton ami.

JOB. — Toujours ?

ELIPHAS (*très plat*). — Tu ne nous pardonneras donc pas, Job de t'avoir abandonné, quand Dieu lui-même t'abandonnait? Ah! je connais un remords...

JOB. — Prends garde; le remords, c'est la préparation d'une seconde faute... Je ne demande qu'à t'obliger.

ELIPHAS. — Tu m'as obligé si souvent déjà... Je n'oserais... Sans doute un peu d'argent me permettrait de défricher cette terre dont je te parlais l'autre jour....

JOB. — Tu demanderas la somme à mon intendant.

ELIPHAS. — O Job, Job trop généreux... (*il lui baise les mains*).

JOB (*avec dégoût*). — Laisse-moi.

ELIPHAS. — Sois assuré de mon éternel dévouement. (*Il sort*).

JOB. — Quelle misère!... Au moins Sophar avait de la décence... O mes amis lorsque vous me gourmandiez et m'accabliez d'injures, vous étiez vraiment des amis. Maintenant vous n'êtes que des flatteurs. Je sens mon cœur se rétrécir dans ce grand palais. Mieux vaudrait un grand cœur dans une petite maison. J'étouffe... Sortons, la nature est meilleure que les hommes. (*Il sort*).

(*La scène reste vide un instant; entrent la femme de Job et Eliu, le plus jeune des amis de Job*).

LA FEMME. — Enfin, cela ne peut durer ainsi; je compte sur vous. Engagez-le à se soigner afin qu'il reprenne goût aux choses de la vie.

ELIU. — Laissez-moi faire et retirez-vous; c'est lui. (*Elle sort*).

JOB (*entrant*). — Dehors aussi il y a des hommes... Ici ou ailleurs... Tiens, comment vas-tu, mon ami ?

ELIU (*brusque*). — Mieux que toi.

JOB. — Je t'embrasserais pour cette réponse.

ELIU (*l'embrassant*). — C'est fait.

JOB. — Tu ne viens pas, comme les autres, me féliciter humblement pour mes richesses?

ELIU. — Pour qui me prends-tu?

JOB. — Qui sait? Peut-être pour un ami.

ELIU. — Veux-tu que je t'envoie mon poing par la figure?

JOB (*amusé*). — Naguère, tu te serais servi d'une expression plus directe.

ELIU. — Veux-tu que je dise : ta gueule ?

JOB. — J'aime ta jeunesse.

ELIU. — Vieillard respectable!

JOB. — On ne le dirait pas.

ELIU. — Pardonne-moi, Job. Malgré la différence de nos âges, en souvenir de mon père, pour le remplacer dans ton cœur, tu m'as toujours permis tant de liberté...

JOB. — Sois libre, cher Eliu, fils de Barachel de Buz, sois libre.

ELIU. — Je le serai donc.

JOB. — O subtil, comme tous ceux de la maison de Ram, je vois où tu veux en venir.

ELIU. — Ma subtilité serait-elle déjà vaincue par la tienne?

JOB. — Eliu, parmi tous les hommes que je connais, toi seul, à cause de ton âge et de ton ardeur peux me comprendre.

ELIU. — Hélas! Je voyageais, tandis que tu étais éprouvé. Mais je crois te comprendre un peu.

JOB. — Aussi te parlerai-je tout à fait. Mais que sais-tu de moi?

ELIU. — Que tu n'es pas heureux et que tu ne saurais l'être.

JOB. — Et devines-tu pourquoi?

ELIU. — Je préfère le tenir de ta bouche.

JOB. — C'est un sentiment complexe. Oui, quelque chose me manque que je ne définis pas. Et lorsque quelque chose manque à un homme, ce quelque chose lui devient tout. Le reste ne compte plus.

ELIU. — Précise.

JOB. — C'est à présent que j'ai véritablement perdu la foi, lorsque j'ai tout lieu de croire, parce que je n'attends plus rien.

ELIU. — On attend toujours quelque chose.

JOB. — Non. Plus rien des choses préférées humaines ne m'attire, ni l'amour, ni les biens matériels, ni même l'orgueil.

ELIU. — C'est à voir. Je parierais que jamais tu ne fus autant amoureux de l'amour, de la richesse, de l'orgueil.

JOB. — Tu perdrais... Tiens, la gloire de mon fumier m'apparait plus certaine que celle de bien des trônes.

ELIU. — Que disais-je? J'ai gagné. Voilà de la modestie.

JOB. — Eliu, tu te gausses de moi, et tu as raison. Je suis stupide.

ELIU. — Sincèrement, j'ai pour toi, comme tout le monde d'ailleurs, l'admiration la plus vive.

JOB. — Je vais la détruire. Vous êtes tous émerveillés et me faites un piédestal de patience. Je puis bien l'avouer à présent, à présent que ma légende est faite. Ce n'est point tellement par vertu que je supportais ces misères qui vous semblaient intolérables. C'est qu'en vérité, au milieu de mes tribulations, je surabondais de joie. Quand l'ouragan s'abattit sur moi, je m'entêtai dans ma formule de patience qui s'était dès l'abord offerte à ma pensée comme une attitude soutenable et assez digne: puis je pris l'habitude de l'exercer. Elle me manque à présent.

ELIU. — Encore l'orgueil?

JOB. — L'orgueil d'abord, oui, une sorte d'orgueil, j'en conviens. Et en acceptant la souffrance, la pensée de vaincre Dieu en générosité... Hélas ! me voici à nouveau riche et artificiel. Je vais courir chaque jour le risque d'être injuste. La richesse coûte cher à la vertu.

ELIU. — O Job, tu cherches d'une manière perverse à te calomnier et à t'amoindrir. Je ne comprends plus; je n'accepte pas que tu démolisses avec cette âpreté

ton grand caractère; il fut un temps où tu clamais : Reine la Vie...

JOB. — Cher Eliu, jadis je vivais dans une quiétude profonde, appuyant mon calme bonheur sur les jouissances de la vie. Un jour vint où j'en mesurai le néant. Que m'importent des possibilités nouvelles? J'ai savouré l'âpreté d'autres délices... Le drame est créé en moi. Un trouble incurable s'est emparé de ma conscience et je sais qu'il me poursuivra jusqu'à mon dernier jour.... Vois-tu, les petites choses quotidiennes me ferment les grandes choses éternelles. Je me diminue à mes yeux chaque jour. Pour atteindre la vie de l'âme, il faut pouvoir marcher d'un pas allègre, sans l'encombrement d'un bagage inutile.

ELIU. — Tu mélanges des choses compliquées et tu t'ingénies à décevoir. Pourquoi regarder en arrière au lieu de continuer à marcher?

JOB. — Crois-tu qu'un homme peut recommencer sa vie ?

ELIU. — On recommence à chaque instant sa vie.

JOB. — Mais le poids du passé ?

ELIU. — Seul le présent compte et l'avenir qui en découle. Il est voué à la tristesse celui qui ne sait pas se dégager du sens imprimé à sa vie par le passé.

JOB. — Mais les souvenirs, les souvenirs heureux de ma misère ?

ELIU. — Si tu me parles des souvenirs, alors je t'appelle un vieillard.

JOB. — Eliu...

ELIU. — Excuse ma brutalité, mais il ne faut pas ainsi piétiner son cœur. Il ne faut pas toujours saigner devant le même horizon (*il rêve*). J'ai senti souvent cette liberté de l'âme dans le désert. Le désert immense et magnifique (*il rêve*). Si tu savais...

JOB (*brusquement*). — Ce serait peut-être le remède. Tu as raison... Oui, tu es un ami... mon ami... Va, laisse-moi réfléchir... Tu ne regretteras pas de m'avoir si bien conseillé (*il l'embrasse. Eliu sort*) Il faut que je parte. Je sens des besoins d'évasion. Pour les riches du cœur, la solitude est innombrable... Je vais partir... Je lui laisserai la moitié de mes biens et cette bague insigne de mon autorité. Je vais partir, pour toujours... Isao!

ISAO (*entrant*). — Maître!

JOB. — Plus bas. Ecoute, c'est un secret... Je vais

partir... Pour un voyage, un grand voyage... Veux-tu venir avec moi ?

ISAO. — Je suis ton esclave.

JOB. — Tu ne l'es plus... Non, je te laisse choisir.... Isao, c'est un très grand voyage...

ISAO. — J'avais bien compris. O maître, merci de m'avoir choisi.

JOB (*le tenant contre lui*). — Isao...

ISAO. — Où allons-nous ?

JOB. — Devant nous, toujours.

ISAO. — Oui, c'est un très grand voyage...

JOB (*triste sourire*). — Tu ne t'ennuyeras pas avec moi?

ISAO. — O maître je t'aime.

JOB. — Voilà le meilleur viatique pour ce voyage... Oui, prends cela... Nos manteaux... le moins possible... Partons légers, comme à une naissance... Allons, pourquoi attendre encore... Ah! ici, que de choses inutiles et accablantes... J'hésiterais?... Non, je ne regrette rien... C'est le crépuscule, l'heure indéterminée et précieuse où les choses et les êtres ayant joué leur rôle dans le concert du jour, s'estompent, se retirent, s'en vont. (*entre Baldad*). Que veux-tu, Baldad ?

BALDAD (*distrait*). — Où vas-tu, Job?

JOB. — Que t'importe.

BALDAD (*inquiet*). — Où vas-tu, Job?

JOB. — Tu m'ennuies.

BALDAD (*pressant*). — Où vas-tu, Job?

JOB (*mystérieusement*). — O mon ami, je pars.

BALDAD. — Tu pars?

JOB. — Partir... As-tu jamais mesuré la teneur incommensurable de ce verbe ? As-tu jamais humé avec amour l'odeur sauvage du cuir de tes sandales ?... Partir, cette perte volontaire des choses devenues médiocres ou hostiles par l'épuisement de leur permanence, la délivrance joyeuse des lignes perpétuellement vues, des rites quotidiens pareils et des voix dont le son est tellement entendu qu'il vient déchirer l'oreille, comme une fêlure ? Partir... c'est l'horizon merveilleux, derrière cet horizon la plaine inconnue, le nouveau monde. C'est le renouvellement de soi, la seconde existence, celle qu'on a appris à savoir conduire par l'expérience de la première, celle par conséquent qu'il serait folie de manquer avant de mourir. Partir, c'est l'oubli, surtout l'oubli des richesses fac-

tices et de cette vraie richesse ici désormais impossible et qu'un instant j'ai goûtée. Non, non, je mentais : partir, c'est la poursuite de cette richesse.

BALDAD. — C'est de toi-même qu'il faudrait partir ! Mais tu te suivrais partout. Comme tu as souffert, Job !

JOB. — Pour quiconque a découvert cette chance dans son passé, souffrir devient maître de son cœur... Adieu, Baldad, je pars, je pars seul.

BALDAD (*montrant Isao*). — Tu ne pars pas seul.

JOB. — Dans les pays incertains vers lesquels je marche, ma prudence n'a-t-elle pas le droit de se ménager cette réserve de la beauté ?

BALDAD. — Et tes biens, Job ?

JOB. — S'ils sont à moi, n'ai-je pas le droit de les négliger ?

BALDAD. — Et ta femme, Job ?

JOB. — J'ai si longtemps dormi avec elle ; n'ai-je pas le droit de vivre à mon goût. Elle trouvera aisément, étant riche, un autre mari.

BALDAD. — Je t'admire... Un homme peut-il changer ainsi... Tu parles sans cesse de ton droit, Job, et tu n'as guère parlé de ton devoir. Autrefois ce devoir gouvernait ta vie.

JOB. — Quel devoir ? Cette notion toute faite a bien évolué depuis quelque temps dans mon esprit. Il a plu à Dieu de m'éprouver, puis de me combler de biens matériels pour m'en dévoiler, je pense, la vanité. Je veux lui montrer que je les méprise ; j'obéis à la sagesse et sans doute à son ordre en partant. J'ai supporté l'épreuve de la misère, je ne puis supporter l'épreuve de la fortune. Je suis devenu un homme libre. Je regarde l'avenir.

BALDAD. — O Job, un homme mortel n'est jamais libre sous le soleil et l'avenir ne t'appartient pas.

JOB. — Je veux rompre avec le passé.

BALDAD. — C'est la seule chose qui soit bien à toi et que nul, même Dieu, ne saurait t'arracher.

JOB. — Que veux-tu dire ?

BALDAD. — Tout ce que tu es, tout ce que tu penses, tout ce que tu vaux, c'est la résultante d'un labeur millénaire que tu dédaignes. Tes aïeux ont forgé à travers les siècles une chaîne à laquelle la vie te demande de forger à ton tour un maillon... O Job, la grandeur de l'homme ne se mesure pas à un geste révolution-

naire et désespéré d'abandon, mais bien plutôt à ce génie de continuité parmi l'éphémère des choses, et cette suite harmonieuse, hautaine et modeste. Les moissons spontanées ne sont pas du domaine sage de la nature ; et malheur à qui abandonne pour cette illusion les grains semés de la veille. Job, si tu partais, le sang de tes ancêtres crierait après toi. Que tu le veuilles ou non, tu es le prisonnier de ton héritage, et ce bien que tu dois transmettre ne t'appartient pas et ne t'est que prêté. Tu en es responsable devant ta descendance et devant cet avenir qui t'obsède comme une diabolique volupté. Job, Job, si tu partais, tu serais un déserteur.

JOB. — Tu me sers de belles phrases de moraliste, mais quelque chose de plus fort m'entraîne.

BALDAD. — O Job, aurais-tu donc perdu jusqu'à la vertu d'orgueil ?

JOB. — Je n'aime pas cette manière d'entrer en moi.

BALDAD. — Ne suis-je pas ton ami ?

JOB (*âpre, amer*). — Baldad, Baldad, après ce que j'ai connu, voudrais-tu que je puisse croire encore honnêtement à l'amitié ?

BALDAD. — Je te plains de tout mon cœur.

JOB. — Plains-moi et laisse-moi.

BALDAD, — Un être de ta valeur, ne plus croire à rien.

JOB. — Je crois en Dieu, quoiqu'il soit versatile.

BALDAD. — Pour le détester.

JOB. — Jamais.

BALDAD. — Puisque tu renies ses commandements.

JOB. — Il ne faut rien exagérer.

BALDAD. — Tu rejettes l'harmonie.

JOB. — Je pars pour retrouver l'équilibre.

BALDAD. — L'équilibre ne se retrouve que dans l'ordre.

JOB. — Tu voudrais me troubler.

BALDAD. — Je cherche à te montrer la loi de Dieu que tu oublies. Oui, c'est Lui qui m'inspire le mot qu'il te fallait dire : l'ordre. O aveugle, dans le grand concert universel, Dieu mit chaque chose à sa place. A ce magnifique ouvrage, qui veut toucher à la moindre parcelle croyant œuvrer avec plus de science, est un dément. Veux-tu détraquer la machine du monde en te désaxant, ô parcelle vivante ?

JOB. — Tais-toi ; je m'accroche à une suprême espérance.

BALDAD. — Je ne me tairai pas. Tu sais très bien que j'ai raison et que tu dois jouer jusqu'au bout le rôle que Dieu t'a donné sur cette terre. Aurais-tu peur? Serais-tu lâche tout coup ?

JOB (*mélancolique*). — Je suis seul, je suis triste et Dieu ne s'occupe guère de moi.

BALDAD. — Ingrat, lorsqu'il te comble...

JOB (*très lentement*). — Il m'a retiré jusqu'aux tentations... Lorsque dans ma misère, je criais vers Dieu et qu'il se taisait, en vérité comme s'il n'existait pas ou seulement par le jeu de mon désir, j'étais très proche de lui. A présent qu'il se manifeste visiblement pour tous par les faveurs et les biens qu'il me prodigue, j'éprouve comme le sentiment douloureux qu'il s'est effacé de mon cœur.

BALDAD. — C'est l'instant pour toi de faire montre de la plus grande patience.

JOB. — Tu me proposes une vie insupportable.

BALDAD. — Avec de l'orgueil, la vie est toujours supportable.

JOB. — C'est une cîme et l'on se lasse parfois des solitudes.

BALDAD. — Aussi je t'invite à concilier humainement ton désir et ta vertu... (*montrant Isao*). Celui-ci ne restera-t-il pas auprès de toi pour te permettre des évasions en la beauté ? Ensemble, à chaque instant, quand il vous plaira, ne partirez-vous pas vers ces pays merveilleux auxquels tu aspires, en direction de l'infini ? La beauté est le chemin permis le moins aride vers Dieu : il n'appartient qu'à des élus.

JOB. — Je crois sans orgueil qu'il m'est permis d'en être.

BALDAD. — Tu le crois avec beaucoup d'orgueil, et c'est tant mieux. (*Job sourit*). Tu vois, tu souris, c'est la première fois. Ne dis plus rien. Tais-toi... Job, je suis tranquille, tu es sauvé, tu ne partiras pas... Tu es sauvé... Je vais rendre grâce à Dieu dans son temple. (*Il sort*).

Long silence. Job hésite. Il s'élance pour partir, puis revient. Isao suit avec angoisse ses mouvements. Job s'immobilise.

ISAO. — Maître, faut-il partir ?

IOB (*doucement*). — Il faut rester, mon enfant... (*Avec émotion*). Mon bel enfant... (*Il l'embrasse*). Va poser ces choses dans ma chambre, j'irai te rejoin-

dre tout à l'heure... Allons, va, cher petit, va... (*Seul*) Je suis accablé comme au retour d'un grand voyage... Je voudrais mourir (*A l'intendant qui entre*). Que veux-tu ?

L'INTENDANT (*timide*). — O maître, je n'oserais t'entretenir de choses futiles.

JOB. — Quelles choses futiles ?

L'INTENDANT. — Pour transporter le blé abondant de la moisson prochaine, il me faudrait encore acheter vingt chameaux.

JOB. — Tu appelles cela une chose futile : c'est très important.

L'INTENDANT (*surpris*). — Maître, je croyais...

JOB. — Envoie dès demain un serviteur très compétent sur les marchés et quand il aura fait son choix, nous mettrons les vendeurs en compétition. Il faut obtenir ces chameaux aux meilleures conditions possibles.

L'INTENDANT. — Maître, j'exécuterai tes ordres avec joie... Puisque tu es disposé, pourrai-je t'apporter demai mes rouleaux pour certains comptes...

JOB. — Non, vas-y tout de suite ; je t'attends ici.
(*L'intendant sort*).

JOB (*seul*). — Et c'est ainsi... je voudrais mourir... je ressens pour les êtres un universel mépris : donc je choisis la bonté... (*il remonte*). Et comme je suis riche, je donnerai beaucoup... je ne serai avare que de moi-même... (*il est assis*). On dira plus tard que je fus prédestiné... On m'offrira en exemple... On enseignera aux hommes : Soyez patients comme Job, Dieu le récompensa... Moi, je demande : N'est-ce pas à présent que Dieu m'éprouve ? (*Il retire sa bague comme pour l'offrir à un successeur invisible*). Allons, il faut se résigner à être médiocre... (*en soupirant, il remet la bague à son doigt, prend sa tête dans ses mains*)...

RIDEAU

Renaud ICARD.

Tour-Ali, Novembre 1932 - Mars 1933.

Anniversaire

ANDRE GAILLARD OU LE DELIVRE

Il avait restitué aux mots et aux choses ces grandes auréoles enflammées sans lesquelles ils seraient vains; il avait pénétré plus avant que tout autre dans les abimes de la destinée — bonheur, amour, volupté — et il avait accepté à force de grandeur et de libération que la mort domptât sa propre révolte et lui fût ce plaisir inattendu, exactement plié à ses caprices et à es besoins. Tout cela, qui aurait pu devenir, s'il avait survécu à lui-même, les thèmes d'une poésie dont il exigeait chaque jour davantage et qui auraient été alors les sources d'un lyrisme extrême, tout cela s'est brusquement rompu, arrêté avec son dernier souffle.

S'il est des êtres pour qui la mort équivaut à un désastre définitif, il n'était point de ceux-là. Vivant, il était la vie même, et non point cette vie que nous menons et que nous nous forçons à subir sans répit. Cette vie-là, il eût préféré ne la point connaître, et, de ce regard profond et léger dont il mesurait la fragilité de toutes choses, il lui eût signifié qu'il n'était point son homme. Il y avait en lui la force de l'éclair qui fouille l'ombre et lui prête sa lumière rapide. Il ignorait ce manque de clarté qui nous fait presque aveugles. Il voyait tout.

Qu'il y ait eu, entre sa destinée authentique et la destinée elle-même, une absence de synchronisme, il faut discerner là une grande part de sa grandeur. Plus près de la vie que nous-mêmes, que nous tous, il hantait cette cîme absolue, cette zone de cataclysmes sans que rien, ni de l'air qu'il y respirait, ni de la lumière qui l'éclairait, ne troublât sa sérénité ni son bonheur. Il avait, une fois pour toutes, et peu à peu, dans une lutte dont il fut seul l'arbitre et le témoin,

acquis cette démarche et cette attitude héroïques qui lui permirent de tout explorer, sans effroi ni hésitation. Il n'était point l'homme des demi-mesures et une si pure conscience l'habitait qu'il ne pouvait rien admettre sans l'avoir, dans son propre cœur, admis et pesé.

De telles créatures ne sont point faites, à la vérité, pour durer et pour vivre. Il faut bien convenir que ce destin qui est le nôtre, fabriqué de toutes pièces et mal ajusté, est la plus effroyable duperie qui se pourra jamais concevoir. Il en faisait bon marché, certes, et je sais maintenant combien dans son amitié il y avait de charité affectueuse et qu'au fond de lui-même il avait un peu de pitié pour nous. Exemple d'autant plus probant qu'il a succombé atrocement sous le coup de cette gageure et de ce déséquilibre — et qu'il ne nous laisse plus aujourd'hui que des cris, des clameurs, — une poésie faite pour un climat tellement différent du nôtre que nous ne pourrions longtemps y subsister.

. .Poésie, littérature... Ce n'est point avec ces mots qu'on peut désigner son message. Ces mots portent en eux leur propre fin, leur propre issue. Son œuvre à lui est sans issue, ouverte à tous les vents, à toutes les nécessités, pourvu qu'elles soient supérieures aux nôtres. Elle ne peut pas se poser sur la terre parce que les hommes usent ici d'un vocabulaire qui n'est pas le sien et qu'ils ne comprendront jamais — à moins qu'ils ne tentent un suprême effort pour se rapprocher de lui.

Mais il est mort, et ni son geste, ni sa voix, ni toutes ces formes périssables qui constituent l'homme de chair, ne peuvent plus venir à notre secours. Nous avons beau mesurer cette étendue immense et immobile qui, depuis cinq ans, nous sépare de lui, nous avons beau savoir combien notre solitude terrestre est devenue du même coup plus grande, nous comprenons avec le temps qui s'accumule entre lui et nous, combien cette mort est significative et, pour une fois, positive dans son désastre. La mort pèse sur nous de tout le poids que notre vie lui prête. Mais lorsque cette vie se débarrasse d'elle-même, lorsqu'elle n'est plus un fardeau, à peine un accessoire, alors tout change et tout se résout sans peine. Il vivait si légèrement qu'en lui-même la mort ne pouvait autrement

le frapper. La logique de la mort, voilà un autre exemple qu'il nous laisse.

D'autres avant lui ont connu sur la terre cet exil et cet isolement — mais la mort (cette mort qui est à tout le monde) n'a ni symbolisé ni expliqué leur existence et, tout au plus, n'a été qu'un accident prévu et rattaché aux contingences. Il n'a pas voulu qu'il en soit ainsi et il faut regretter que, dans son agonie solitaire, personne n'ait entendu ni recueilli le dernier cri de pure et totale libération qu'il a sans doute jeté aux quatre coins de sa chambre et qui serait aujourd'hui pour nous le cri même de la délivrance, le solennel démenti qu'un homme ait jamais opposé à sa fugitive misère.

Louis Emié.

31 octobre 1934.

Chroniques

L'ASCENSION DE LA PENSEE

C'est bien un « évènement philosophique » que constitue la publication, si longtemps attendue et désirée, de « *La Pensée* » (Alcan) par Maurice Blondel, dont le premier volume, actuellement en librairie, a pour sous-titre : « La genèse de la pensée et les paliers de son ascension spontanée », et c'est, à coup sûr, avec une joie émue que les disciples, anciens ou récents, du maître d'Aix accepteront de refaire avec lui, par une voie différente mais solidaire, le cheminement de l'« Action ».

« *L'Action* » ! quel rappel de jeunesse pour tous ceux qui avaient pu se procurer ce livre rare et vite devenu introuvable, ce livre que « la Duse », en pleine carrière dramatique, indiquait à un homme de lettres français comme son livre de chevet et de consolation ! Introuvable en français, il a fait l'objet d'une traduction italienne qui a permis son succès en diverses bibliothèques, en particulier dans celle de la Faculté des Sciences de Marseille, où de nombreux italianisants continuent de se la disputer... Agir, n'est-ce pas l'élan naturel de la vie qui s'ouvre ou qui refuse de se fermer ? La jeunesse des disciples s'accordait alors à celle du maître dans l'ivresse d'une première synthèse. Mais l'on sait de reste que l'esprit humain, après un patient labeur analytique, est amené à un regroupement supérieur, et tandis que s'écoulaient plus de trente années d'une vie universitaire à peine interrompue par quelques hommages ou certaines mises au point, M. Blondel portait en lui l'élaboration lente et sûre d'une seconde synthèse, pleine et vivante, qu'il nous offre aujourd'hui sous le signe nouveau de « la Pensée ». Quoi de plus naturel ! Si la vie qui commence requiert l'action, n'est-ce pas vers la pensée que se dirigeront automatiquement les résultats de l'expérience acquise ? Car, ne nous y trompons pas, c'est un même rythme et une semblable qualité d'effort que nous allons y retrouver; seule la voie diffère. L'insuffisance

constatée des méthodes purement scientifiques, déjà admise logiquement par le philosophe, se double maintenant, à ses yeux, après l'épreuve des faits, d'une insuffisance plus profonde encore : celle de toutes solutions actuellement offertes au choix des esprits pour pénétrer l'au-delà même de la science, et l'on ne peut que rester confondu en effet devant cette mosaïque de doctrines universelles entre lequelles, bon gré, mal gré, chacun est appelé à trouver sa loi.

Toutefois, M. Blondel ne prétend critiquer personne, et il apprécie à leur valeur tous les efforts faits jusqu'à ce jour. Pour se reconnaître entre tant d'essais éparpillés et pour rester fidèle à la mission propre au philosophe, il n'hésite pas à accepter le rendez-vous cartésien : la pensée, garantie de l'existence. Mais qu'est-ce que la pensée ? Descartes s'est incomplètement expliqué sur ce point. Il y a une « pensée pensante » qui sort des entrailles mêmes de notre être pour s'entraîner à connaître ; il y a aussi une « pensée pensée » qui est l'ensemble de nos représentations, et il y a enfin les rapports permanents entre ces deux sortes de pensées. Or les philosophes ne s'entendent pas dans la mesure où ils fondent arbitrairement leurs travaux, sans prévenir personne, sur l'une ou l'autre de ces acceptations. Ils arrivent ainsi à discuter indéfiniment en ayant tous apparemment raison, sans que des résultats durables puissent demeurer acquis. Comment dégager la pensée de cet imbroglio ?

En vérité, point n'était besoin, semble-t-il, d'inaugurer une vue nouvelle de l'esprit, si compréhensive qu'elle pût paraître, et qui n'eût réalisé jamais qu'un succès provisoire et partiel dans un concours toujours renaissant. M. Blondel songe à une révolution philosophique s'apparentant à celle qui a substitué l'utilisation des ondes sélectionnées à celle des vibrations aériennes superposées, œuvre de la Radiophonie, qu'il voudrait appliquer à la pensée elle-même. Et l'on songe aussi à cette musique idéale qui, par l'utilisation directe des parasites de l'air, arrive à reproduire toutes les qualités de son à l'état pur. Qu'est-ce à dire ?

Il s'agit bien de toute une attitude dialectique à retourner en la dirigeant d'abord, en toute modestie, vers les parties basses que tant d'ambitions systématisées ont de plus en plus négligées. Qu'est-ce que la pensée ? C'est tout à la fois la pensée pensante, la pensée pensée et leurs rapports conjoints et solidaires ; mais s'aperçoit-on suffisamment que la première est un élan qui ne peut sortir *ex nihilo*, la seconde une façade derrière laquelle tout le monde accepte qu'il doive y avoir quelque chose, sujet ou objet, et que la conscience de leurs rapports ne peut que renforcer ces divers postulats ? Aussi vaut-il mieux considérer d'abord ce substratum commun, dont personne ne parle plus parce qu'il

conditionne implicitement toutes les démarches de la pensée, c'est-à-dire tout simplement le monde, le *cosmos*, fait à la fois d'une unicité totale et pleine et d'une multiplicité sans limites assignables. Or cet arrière-plan serait bien un pur néant pour la pensée si celle-ci n'y trouvait déjà incluse une « pensée réelle » qui le rende assimilable. Et cette unité multiple échappe tout de suite aux prises d'une pensée statique par le « mouvement » qui l'anime. Du moins les lois physiques qui en sont à la fois l'expression et la règle seront-elles suffisantes pour permettre une explication du monde ? Pas davantage, car il a fallu reconnaître, dès avant Einstein, que les lois physiques, telle la gravitation, ne « bouclent » pas et laissent une marge requérant un principe supérieur d'organisation. C'est alors la vie qui apparaît, c'est-à-dire les êtres individués en un système qui, tout en se rattachant à l'ensemble du monde, « concentre en lui des « forces unifiées en vue d'actions et de réactions originales et « spécifiques. » Sera-ce enfin l'unité recherchée ? L'individuation en vue de fins trop proches risque d'enclore la vie dans un ensemble de pratiques rigides excluant toute adaptation nouvelle; c'est le cas de la vie végétale. Mais il est possible encore de constater expérimentalement l'insuffisance radicale d'une telle centralisation devant un réel qui la déborde à chaque instant et de toutes parts. Pour faire face à l'imprévu, il faut des organismes plus souples en qui certaines initiatives deviennent possibles ; c'est ainsi que la pensée purement organique va, à l'occasion de la vie animale, s'enrichir d'une pensée psychique encore inconsciente, mais préparant déjà ses voies à la conscience.

Car c'est maintenant le phénomène spécifiquement humain qui va se produire. Y a-t-il vraiment, dans l'étagement de la pensée réelle, une sorte de « mutation brusque », saut décisif qui confère à l'homme une prééminence exclusive ? M. Blondel admet une « aube », un « éveil », un « lever de la lumière intérieure du penser », véritable révolution qui place l'humain le plus infirme au-dessus de la bête la mieux constituée, et il cite des exemples saisissants. Et sans doute cette affirmation du passage de la bête à l'homme par une différence de nature et non de degré pourra soulever bien des discussions d'ordre scientifique. Je signale en passant que la position blondélienne semble fortifiée par la récente « *heure avec André Demaison* » de Frédéric Lefèvre (*Nouvelles littéraires* du 28 juillet 1934). L'auteur du « Livre des bêtes qu'on appelle sauvages » y soutient en effet que « tout le règne animal qui ne se soumet pas à l'homme, qui veut rester libre, est en voie de disparition. » C'est donner à l'homme une vocation vraiment unique et dominatrice, et tendre à justifier concrètement, sur ce palier, la transcen-

dance de l'homme sur la nature purement animale. Quoi qu'il en soit, on peut se retourner maintenant et inventorier le chemin parcouru. C'est par un double mouvement alterné d'unification et de discrimination que la pensée a joué son rôle à la fois synthétique et analytique, ou plus proprement « noétique », et « pneumatique », depuis la pensée cosmique jusqu'à la pensée consciente. Mais observons avec l'auteur qu'aucun des stades ascensionnels n'aurait pu être dépassé réellement si la pensée n'avait pu constamment s'appuyer sur une réalité transcendante, d'ailleurs constatable et lui servant de levier. M. Blondel y voit une impossibilité aussi absolue que, pour un homme, de se soulever lui-même en se prenant par les mains sous ses propres épaules. Il y a donc à la fois, dépendant l'un de l'autre, un immanent et un transcendant se fortifiant l'un par l'autre et rendant possible cette ascension de la pensée qui nous a amenés jusqu'à la conscience humaine s'apercevant elle-même.

Faut-il maintenant déclarer clos l'élan ascensionnel en donnant à l'homme une royauté définitive et sans appel ?

M. Blondel analyse la pensée consciente, y souligne les rapports de la pensée pensante et de la pensée pensée, et y retrouve, sur un plan supérieur, son double et inévitable rôle. Il est bien vrai que notre pensée réfléchie est perpétuellement imprégnée d'un universalisme toujours débordé par un singularisme que rien ne peut réduire. Faut-il une fois de plus requérir, par en haut, une suprême transcendance unifiante pour satisfaire ses exigences inlassables ? Jusqu'à ce point toutes les requêtes de la pensée ascendante ont été satisfaites par une transcendance indéniable. Il s'agit maintenant d'une requête dépassant le niveau d'une transcendance directement vérifiable mais postulée seulement par un besoin effectif d'achèvement. C'est ici la requête d'un « absolu réel ». Mais alors, une dernière difficulté surgit, résultant du rythme même de la pensée, et que M. Blondel aborde, sans la résoudre, à la fin de ce premier volume. Cette requête d'un « absolu réel » demeure branchée sur une pensée restée mixte, c'est-à-dire à la fois universalisante et singularisante, qui, en fin de compte, poussant à fond son ascension, va se trouver face à face avec un absolu lui-même double : l'absolu ou Dieu des philosophes, parfaitement compréhensible mais irréel, d'une part, et en face de lui, mais toujours distinct, le Dieu caché, objet d'amour, mais lui-même inaccessible à la raison, deux étrangers l'un pour l'autre. Ce premier tome, qui ne prétend qu'à montrer ce qu'est la pensée en réservant encore toutes directives relatives à ce qu'elle doit faire pour achever sa mission, se termine sur la constatation de cette dualité non résolue.

*
* *

Si l'on voulait caractériser par un mot la portée de cet ouvrage capital, c'est peut-être celui de « totalisme » qui conviendrait le mieux. Comme l'indiquait fort justement M. Louis Lavelle dans sa chronique philosophique du « *Temps* » du 29 juillet dernier entièrement consacrée à cette œuvre, la « *Pensée* » tend à surmonter d'ores et déjà une triple opposition, celle du réalisme et de l'idéalisme, celle de l'empirisme et du rationalisme, celle aussi des habiles et des simples. Mais elle fait apparemment plus encore puisque, doctrine de l'« élan spirituel », elle vise à dépasser même la position bergsonienne d'un « élan vital » limité entre un *fiat* individuel accepté comme tel dans sa singularité initiale et un besoin de déification purement humaine se suffisant à elle-même. M. Blondel, en requérant et constatant la nécessité continue du transcendant et de l'immanent, écarte toutes limites qui ne sauraient être qu'hypothétiques et fait l'effort d'un totalisme authentique. Avec lui plus de parties hautes ou basses, plus de matière sans esprit ni d'esprit sans matière, plus de vivant opposé à l'inerte, mais un élan spirituel intégral qui, d'un seul tenant, rend possible un dynamisme universel tendu tout entier vers l'unité par l'effort dirigé de toutes les réalités singulières.

Et sans doute l'objection traditionnelle ne manquera pas d'être renouvelée en la circonstance. Votre effort, dira-t-on, si complet qu'il puisse être, reste dépendant de la raison discursive; une doctrine, même bourrée de réserves sur l'efficacité d'une vue de l'esprit, reste une vue de l'esprit, donc tributaire du même vice essentiel. Vous vouliez échapper aux systèmes clos, et vous en offrez un de plus, si réussi qu'il puisse paraître, au choix des esprits. C'est entendu. Mais n'y aurait-il pas, dans la doctrine proposée, un élément entièrement nouveau ? L'ascension de la pensée, telle qu'elle est décrite par M. Blondel, procède formellement d'une nécessité logique à tous ses degrés; il n'y a, cette fois, plus de terrain réservé, et ce n'est pas la simple « frange » bergsonienne qui pourra suffire aux réalités prélogiques ou ultralogiques. Désormais, si l'on sait y veiller, une insertion non plus seulement progressive, mais constante et moléculaire de la réflexion, donnée comme immanquable à tous les degrés du réel, doit permettre à la pensée philosophique de faire pleinement honneur à sa mission qui est, selon Leibnitz, de tout affirmer sans rien nier. Ne serait-ce pas en la mise à jour de ce plan nouveau, absorbant tous les autres, que consisterait le véritable « événement » de « *La Pensée* » ?

Henri URTIN.

SUR DEUX LIVRES DE JEAN-RICHARD BLOCH

On m'excusera, parlant d'un livre — et d'un livre qui traite de problèmes d'une actualité brûlante — de m'attacher tout d'abord à quelques pages de cet ouvrage (douze pages à peine) qui, sous le titre: *Méditation autour du secret* viennent donner en plein cœur de mes préoccupations et de mes soucis les plus vifs. Cette « Méditation » s'ordonne autour de cette pensée : « Toute vérité est-elle bonne à dire ? » et c'est le problème essentiel de notre comportement dans la vie qu'elle pose impérieusement.

Il ne s'agit pas de savoir qui du conformiste ou du non-conformiste a raison. La question, pour Jean-Richard Bloch ne se pose pas: le conformiste est, au préalable, écarté; c'est de l'attitude du non-conformiste qu'il s'agit ici. Faut-il passer, tirer son chapeau à la société et garder secrète la pensée meurtrière que l'on nourrit contre elle ou faut-il, au contraire, extérioriser sa haine pour tacher de gagner de nouveaux esprits à la pensée non-conformiste? « Au public, comme aux femmes, ne dis que les vérités qu'il peut supporter. » Conseille Gœthe; et Blake de s'opposer: « Sois toujours prêt à dire ton opinion et le lâche t'évitera. » Conflit éternel entre deux formes d'esprit qui, d'accord sur le fond se heurtent sur les questions de forme, de méthodes. La Fontaine fait parler des bêtes quand il accuse la tyrannie des princes tandis que Pascal n'a besoin d'aucun porte-parole pour vous dire, par exemple: « On ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de sept à huit laquais! Eh quoi! il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit c'est une force » etc... Gœthe, esprit le plus libre d'Europe, vit parmi les grands tandis que Beethoven enfonce ostensiblement son chapeau devant ces grands qui révèrent cependant son génie. Dialogue infini et qui se répète à tous les moments de l'histoire.

Autre forme du problème — autre, si l'on veut, mais au fond la même — La vérité doit-elle cheminer par des voies souterraines, gagner un à un des adeptes jamais nombreux, rester le lot d'une sorte de société secrète dont les membres, à un mystérieux signe, se reconnaissent? — La vérité doit-elle être proclamée au grand jour, ses adeptes vont-ils former un parti de « masse », et mettre à leur boutonnière quelque marteau et faucille pour se reconnaitre? Le premier parti a ses dangers que J.-R. Bloch découvre fort bien: « Dans tout hameau du monde, n'y a-t-il pas un Pierre, un Jacques, un Jean, un André? Attendrai-je de les avoir rencontrés pour libérer ma pensée?

Alors je suis bien assuré de ne jamais les rencontrer... » Oui, c'est un miracle quand nous rencontrons, sans le chercher, dans cette solitude de l'univers, le frère d'élection à qui tout nous unit : révolte, amitié, parité de rêves et de pensées s'étendant jusqu'à ces finesses, ces nuances que l'ennemi appelle volontiers des ratiocinations ; miracle qui ne se reproduit guère plus de deux ou trois fois au cours d'une vie, mais qui, chaque fois, nous comble au plein sens du mot.

Le second parti a ses dangers et ils apparaissent plus formidables encore : la vérité lancée par le monde s'use et se déforme au contact d'esprits vulgaires, faux ou mal intentionnés ; elle devient vérité de parti, donc mot d'ordre, donc, demain, mensonge. La vérité, comme l'œuvre du sculpteur, reproduite à un trop grand nombre d'exemplaires perd la pureté de sa ligne. C'est l'histoire de toutes les religions, de toutes les doctrines morales ou politiques.

Alors ? Que faire ? Vivre la vie de secte ou, mieux encore, la choisir la solitude totale, le silence absolu (avec, au bout des lèvres, un quelconque « Ave, Caesar ») ou se jeter dans l'action, lancer l'anathème, briser les idoles. Et ici c'est notre caractère, notre tempérament qui décide et sa décision peut être différente à diverses périodes de la vie, voire de l'année, de la journée. « Selon ton humeur, ton réveil, ton interlocuteur ou ta santé, sois du secret ou sois de la propagande, — sois de la connaissance ou bien sois de l'action. Mais sache toujours clairement ce que tu es. Et tel que tu te seras reconnu, ce matin-là, sois cet homme-là, tout le long du jour, et sois-le dangereusement, libéralement, impudiquement. » Tel est le conseil de J.R. Bloch et il est de la plus profonde, plus humaine sagesse.

Tout ce livre est formé des méditations que la vie politique impose à Jean-Richard Bloch : méditations sur la paix, méditations et réflexions très fines sur les tranformations, les curieux avatars de nos partis politiques ; « méditation enfin autour du secret » à qui j'ai consacré mon plus long commentaire.

Parlant du non-conformiste, tout à l'heure, je disais que deux voies s'ouvraient devant lui ; qu'entre deux partis il pouvait choisir : passer en saluant et garder secrète sa révolte ou se jeter à la gorge de l'ennemi et appeler aux armes ses pareils, ses frères. Il est un troisième parti, le plus rarement choisi, sans doute parce qu'il exige de celui qui l'a élu le maximum de désintéressement : le parti de l'évasion. Evasion réelle avec Rimbaud, évasion spirituelle avec les meilleurs parmi les poètes qui ont vécu de 1830 (et avant ?) à 1933.

Et voici que l'ouvrage que Jean-Richard Bloch nous offre en même temps que l' *Offrande à la politique*, la *Nuit Kurde* se place sous le signe de l'évasion. Confiné dans ce coin de l'ouest de la France où l'auteur a choisi de vivre, un jour de Juillet, son esprit ne peut plus résister aux appels de ce curieux démon du dépaysement qui sait, comme Baudelaire, chanter pour nous entrainer une magique « Invitation au voyage ». Partir... Bloch n'est pas parti ce jour-là, mais pour se délivrer pour donner un gage à son démon, il a écrit la « Nuit Kurde ». « Si, à de certaines lectures, mon esprit chasse sur ses chaines, comme fait, sans un coup de typhon, un navire ancré en rade, c'est que, par cette déchirure de la nuée, je reconnais au loin les falaises de ma terre natale, — le continent de la passion. »

Le continent de la passion, Jean-Richard Bloch y vit et y meurt dans un rêve: ce rêve c'est la *Nuit Kurde*, les aventures magnifiques de Saad, l'écrivain ne les narre que pour les vivre: comme Saad il est guerrier et amant dans un paroxysme d'héroïsme et de passion qui comble les vœux de l'âme la plus exigeante. A écrire ces pages, J. R. Bloch se leurre sans doute: il croit partir et il ne part pas, il croit vivre une vie ardente et il n'écrit qu'un livre. Peut-on dire qu'il lache ici la proie pour l'ombre? Mais l'ombre est souvent, plus que la proie, belle et tentante. Et puis voici que je me demande, refermant la dernière page de la « Nuit » et relisant ce « Prélude » si plein de nostalgie, je me demande si Bloch, sans cesse, se satisfera de cette ombre, si enivrante soit-elle de la passion absolue, de l'acte gratuit. Qui sait si quelque jour ce n'est pas sur la proie qu'il va fondre?

Partir... Mais peut-on encore partir aujourd'hui ?

Victor CRASTRE.

LA POESIE

DE DERRIÈRE LES FAGOTS par *Benjamin Péret* (Editions surréalistes).

La vie débordante, insolente, des images de Peret n'a d'équivalent que celle de ces « Silly symphonies » dont une bourgeoisie béatement amusée ne saisit pas le dynamisme révolutionnaire. Dans l'ordre de l'expression écrite rien ne leur est comparable sinon, et sur un rythme beaucoup plus lent, certaines pages d' « Alice au Pays des Merveilles ». Les autres textes surréalistes se conforment à certains canons, sont, pris d'un certain angle, acceptables et acceptés. Péret, lui, est inacceptable, tellement il est humain, inacceptable comme le Père Adam en personne et d'une nudité hirsute et fauve à effrayer

les nudistes qui n'attendent de l'Eden qu'oiseaux bleus ou tout au plus des archanges maquillés en serpents.

Fantaisie, mais sans le caractère péjoratif qu'attachent à ce mot les bien-pensants et les écrivains de confection. Ce n'est plus même la splendeur minérale de ces images isolées qu'égrènent tant d'explorateurs de la sur-réalité, c'est une splendeur vivante et éruptive. Une sorte de démence s'empare des objets les plus usuels, parapluies, ustensiles de cuisine, et dans une sarabande effrénée le plus banal, le plus quotidien des monde fond comme sucre dans la nébuleuse retrouvée.

Cette beauté même « convulsive » selon le terme d'André Breton, est qualité, non essence ou fin ; ce qui importe c'est le mouvement d'une pensée en révolte qui à grandes rafales d'humour sape tous les soutiens de l'ordre inhumain, et surtout ce fameux bon sens qui n'est que la standardisation de l'activité de l'esprit. « *Elle milite*, note Eluard, *pour un nouveau régime, celui de la logique liée à la vie non comme une ombre mais comme un astre* ».

On ne saurait faire des citations de Péret. Ces textes en leur incohérence de surface sont d'une nécessité absolue et ce serait les trahir que d'en livrer des fragments isolés tant ils valent surtout par leur dynamisme.

La poésie de Benjamin Péret a la valeur d'une pierre de touche. Elle ne saurait susciter d'indifférents mais des adhésions ou des haines également acharnées. Tous les puritains qui assignent des bornes aux possibilités de l'homme, tous ceux qui sapent son indivisible unité, n'auront pas assez de sarcasmes pour les jeter à ce visage rayonnant. C'est que précisément là, aux frontières mêmes de ce que les tenants de la pensée toute faite étiquettent incohérent ou stupide, commence le pays de la liberté.

L. G. GROS.

JOHN KEATS ET LES ODES, par *Jean Catel* (Les Cahiers du Sud).

M. Jean Catel en consacrant aux *Odes* de Keats une étude particulièrement compréhensive, riche à la fois d'érudition assimilée et d'intelligence du fait poétique, a heureusement dépassé les bornes que s'imposent habituellement les commentateurs. Dès l'abord M. Catel, élisant entre les poèmes de Keats ces odes qui datent de 1819, dernière année de la production du poète que la tuberculose emporta deux ans plus tard, fait œuvre de psychologue décidé à « ne tenir que légèrement compte des ressemblances littéraires », mais il dépasse égale-

ment les préoccupations habituelles du psychologue trop enclin à expliquer l'inexplicable. « Des éléments réels, écrit-il, le poète crée une irréalité que nous appelons poème. En fait les plus beaux vers n'ont plus rien de commun avec le moment qui les vit naître. »

Pour Jean Catel Keats est essentiellement le poète étranger au monde hostile. Son tempérament de pré-tuberculeux, sensuel, cyclothymique, voué aux enthousiasmes comme aux dépressions sans cause, lui rend impossible cette prise de contact avec le réel qui facilite au commun des hommes les étapes dégradantes de l'asservissement rationnel. Son imagerie est instinctive, et si une culture d'autodidacte, liseur passionné, lui donne une teinte d'hellénisme elle n'en est pas moins foncièrement anglaise. En marche vers la pureté absolue Keats trouvera dans la poésie sa seule réalité. « *O sommeil... à qui je dois beaucoup de ce qui est bien venu dans mes chants.* » Après l' « indolence féconde », la sensualité d' « *Endymion* », Keats, selon les termes d'une lettre à Reynolds, deviendra « *la proie de ces imaginations qui sont sa seule vie* ». La complaisance, corollaire de cet état de réceptivité, ce qu'il appelle « la volupté du crépuscule » (terme qui qualifiera les « crepuscolari » italiens) permettent à Keats d'atteindre à une poésie sans contenu intellectuel, ou plutôt sans contenu intellectuel *surajouté* à l'expérience poétique.

L' « *Ode à Psyché* » symbolise cette pensée pure que l'amour vivifie. Poésie d'essence magique. L' « *Ode au Rossignol* » qui reflète un demi-anéantissement, « mon état 1819 », illustre cette « expérience mystique sans Dieu à base d'excitation sensuelle ». Mais où Keats, et c'est le grand mérite de Catel de l'avoir souligné, dépasse le banal vague-à-l'âme des romantiques de deuxième zone, c'est dans la mesure où s'objective sa vision. L'exemple de l' « Ode à l'Indolence » ou de « L'Urne grecque » illustre singulièrement cette thèse « En cet état... ni la poésie, ni l'ambition, ni l'amour ne présentent de vivacité dans leur expression en défilant devant moi ; ils ressemblent plutôt à des personnages sur un vase grec ». Ainsi Keats, au moment même où il prend possession de son univers mental, jouit de cette vision sans en être dupe, il se refuse à toute illusion, à jouer le rôle « du gentil petit agneau dans une farce sentimentale ». En présence de la pureté de l'Etre, diamant inutilement splendide, Keats se voue à ce néant, se dépouille des fantasmagories de l'existence. Thème qu'il reprendra, avec un dernier accent de regret humain, dans l' « Ode à la Mélancolie » celle où il pressent la mort absolue :

L'âme goûtera la tristesse de sa puissance
Et parmi ses trophées sombres sera clouée.

Après ces conclusions de Catel l' « *Ode à l'Automne* », la plus universellement appréciée à cause de ses qualités littéraires, ne prend dans l'œuvre de Keats que l'importance d'un morceau d'anthologie.

M. Catel a joint à cette étude substantielle une traduction en vers français des « Odes » de Keats. Traduction fort estimable et moins fantaisiste que celle de Mme de Clermont-Tonnerre mais quel besoin avait M. Catel de s'astreindre aux disciplines de l'Alexandrin ? Ses qualités d'excellent angliciste ne parviennent pas à rendre acceptable en vers français trop d'expressions torturées et de désastreuses ou peu euphoniques alliances de mots. En garderons-nous rancune à M. Catel ? Il sait trop bien que les poètes ne peuvent se traduire et après un bref examen de conscience il n'aura rien de plus pressé que d'inviter les admirateurs de Keats à le lire dans le texte, dussent-ils pour cela apprendre l'Anglais !

L. G. Gros.

Scarabées, par *Arsène Yergath* (Attinger).

« Les poèmes en prose de *Scarabées*, écrit Lionello Fiumi dans son avant-propos à cet ouvrage, plus encore que m'émouvoir, me forcent à l'admiration par leur contour précis et voluptueux qui me rappelle les plus parfaites *Chansons de Bilitis*. Une sensualité chaude, où l'on entend le cliquetis des bracelets d'un beau corps qui danse, nous enveloppe, en lisant ces pages, comme d'un parfum de dattes mûres. Mais l'image de la volupté ne se disjoint jamais de son image complémentaire, celle de la Mort. Il serait intéressant de comparer la façon dont s'accomplit ce mariage dans la poésie de mon grand Léopardi et dans la poésie de ce jeune éclos sur les bords du Nil... » Comparaison que nous ne nous hasarderons point de tenter ici. Il faut nous borner à souscrire à la remarque de Lionello Fiumi : l'amour et la mort sont bien les notes fondamentales autour desquelles s'ordonnent les plus belles pages de *Scarabées;* au point que l'ouvrage entier semble comme *déduit* de l'entrelacement, de la fusion de ces deux thèmes essentiels. D'où l'homogénéité extrême de ce recueil, la vision « fabuleuse » qu'il nous propose, qui est toute sa résonance et son originalité.

Présence de la Fable, au sens profond du mot, qui entretient dans *Scarabées* les thèmes jumelés de l'amour et de la mort, rendus identiques, semble-t-il, par invocation du poète à l'ori-

gine insondable dont ils émanent. Parce que dans un temps fabuleusement lointain tu avais été ma sœur... » — ce passage nous rappelle la poésie admirable ou Goethe exalte la personne de Charlotte de Stein :

Ach du warst in abgelebten Zeiten
meine Schwester oder meine Frau...

C'est ainsi que le sens d'une mystérieuse « survivance » nous paraît être le mobile véritable des meilleurs d'entre ces poèmes. Non point qu'il s'exprime ici directement, à la façon d'un Supervielle ou d'un Capasso : l'artiste en Yergath ne craint ni le symbole, ni l'allégorie. Mais ceux-ci sont-ils autre chose que de hautes métaphores ? Il y a chez Yergath un certain réalisme transcendant qui s'oppose singulièrement au subjectivisme de la poétique contemporaine, laquelle ne voit en toute chose que le reflet d'expériences psychiques. Ce n'est point que les réalisations de *Scarabées* soient toutes également valables ; mais une telle orientation confère à la poésie de Yergath une ampleur « exotique » et un accent personnel déjà fort remarquables.

Gilbert TRIOLLET.

LES LIVRES

LA RÉPUBLIQUE DES COMITÉS, par *Daniel Halévy* (Grasset).
LE PLAN DU NEUF JUILLET (Grasset).
ALLEMAGNE, IIIe EMPIRE, par *Calvin B.-Hoover* (traduction de G. Blumberg. — N. R. F.).

Il peut être bon de jeter parfois un regard sur l'action, sur le choc incessant des nations et des races, sur le conflit de la jeunesse et des vieux intérêts, sur les phénomènes économiques et politiques, fruits de quelles pensées ? Trois livres précisément nous y invitent, écrits pour ces jeunes gens qui, si l'on en croit une enquête récente, dédaignent littérature ou philosophie et sont avides de pouvoir. Pour être fortuite leur rencontre n'en est que plus riche de résonances.

On avait pour M. Daniel Halévy une certaine estime. Il est donc fort pénible de devoir ajouter son nom à la liste de ceux qui ont depuis huit mois trahi leurs amitiés ou leurs sympathies anciennes. Quiconque est abattu par dix ennemis est achevé par cent. La bêtise y suffit parfois : alors tant mieux pour M. Bailby, M. Béraud, tous ceux qui devant l'enthousiasme de leurs amis et l'aveuglement de la foule se croient devenus de grands pamphlétaires. M. Halévy, lui, piétine des gens avec qui il était en coquetterie : il lui suffit pour cela d'un style alerte et de

formules bien venues. On peut ajouter à ces qualités le privilège qui s'attache à toute trahison. Nourri dans le sérail il traite d'ennuques ceux qu'il considérait naguère comme des sultats. M. André Siegfried et M. Thibaudet qui avaient la même expérience, se contentaient d'ironiser, sentant confusément qu'ils étaient eux-mêmes le fruit de cette mentalité sceptique et radicale. M. Halévy par son éreintement invite à n'avoir pour lui aucune estime morale ni intellectuelle.

Mais qui donc aujourd'hui viendrait défendre le parti radical à part M. Kayser et M. Chamson qui l'ont fait avec talent. Deux autres hommes l'auraient pu: M. Drieu la Rochelle et M. Alfred Fabre Luce. Or le premier exalte dans *la Comédie de Charleroi* une guerre civile et le second signe *le Plan du neuf juillet*. Sans doute les signataires de ce manifeste se proclament-ils au-dessus des partis. Négativement toutefois leur programme pourrait se définir comme une réaction contre le parti radical. Pour construire ils empruntent un peu à chacun. Cet empirisme patent est leur force principale. Aussi bien est-ce sans doute la première fois que des hommes touchant d'aussi près à la fonction publique déclarent ouvertement leur mécontentement à l'égard des hiérarchies existant. Il est aisé de les critiquer au nom des principes, voire de la cohérence. Leur seule réponse sera qu'ils poursuivent sur le réel un travail de dissociation qui s'impose à l'heure actuelle et veulent opposer des actes à ceux de l'étranger.

Sur les autres pays d'ailleurs les documents commencent à affluer. M. Hoover qui était l'auteur d'un livre fondamental sur l'économie soviétique nous donne aujourd'hui *Allemagne III*[e] *Empire*: Un jour prochain sans doute il écrira sur l'Italie, l'Espagne ou la Turquie de Mustapha Kemal, et nous aurons plaisir à suivre avec l'enrichissement de sa documentation la mise au point progressive de ses idées.

Après dix années d'édification socialiste, M. Hoover pouvait décrire. Il ne peut guère aujourd'hui que raconter et le fait à merveille. La situation des diverses classes sociales en Allemagne à la suite de la guerre, les erreurs de la social démocratie, le jeu singulièrement subtil de Schleicher et Papen il y a deux ans apparaissent à la fois avec clarté et dans toute leur complexité. M. Hoover en revanche n'est pas tout à fait aussi ingénieux lorsqu'il s'agit d'exposer, après tant d'autres, les fondements idéologiques du racisme. Il ne se dégage guère des habituels commentaires sur l'insuffisance des idées de Gobineau et des non moins traditionnelles récriminations contre un antisémitisme destructeur. Il connaît mal Nietzsche et se débarrasse avec une hâte visible d'H. S. Chamberlain. Mais cette insuffisance même peut servir de leçon et montrer que c'est sur

le plan de la réalité immédiate qu'il importe de dégager les réflexions que ces trois ouvrages peuvent suggérer sur la situation de la France et du monde.

*

* *

Le contraste en effet apparaît saisissant entre une France qui, en dépit des gens les plus agités, ne tient pas à avoir du nouveau et des pays étrangers en pleine ébullition.

Peut-être ne reste-t-il plus en France de radicaux socialistes en dehors des loges maçonniques et des comités électoraux, c'est-à-dire des endroits qui fournissent aux chansonniers le plus clair de leur inspiration. C'est pourtant bien dans ce parti que réside la sauvegarde du régime actuel. Il faut le reconnaître si l'on veut bien s'affranchir de l'influence des réunions publiques et cesser de spéculer sur l'aveuglement de partisans moins soucieux de justice que pressés d'accabler les vaincus. Le grand défaut du parti radical c'est peut-être d'avoir inscrit dans son programme un idéal plus qu'une méthode, d'avoir proposé comme des buts accessibles des mots qui doivent rester de mystérieux intercesseurs et être murmurés dans les cathédrales. Humanité, Jutice, Liberté, les ambitions ont écrasé les hommes, soit que ceux-ci eussent poussé à l'absurde leur désir d'affranchissement soit que toutes leurs défaillances fussent devenues monstrueuses par rapport à cet idéal.

La France est d'ailleurs aujourd'hui le pays où les prétextes de l'action révolutionnaire se confondent le plus complètement avec les préceptes radicaux. Insuffisants pour gouverner, ces derniers emplissent en quelque manière les œuvres de M. Valéry qui apparaît ainsi comme le produit le plus achevé de la civilisation nationale. Ils lui permettent de condamner la guerre par des formules admirables en recevant à l'Académie le maréchal Pétain. Ils inspirent aussi les revendications en faveur de Thaelmann. Mais croit-on sérieusement que les révolutions naissent pour la défense d'un idéal de justice et de liberté ? Ils doivent être déjà convaincus de la sainteté de leur cause ceux qui se battent pour l'image de la vertu non parce qu'ils ont faim, pour leurs frères étrangers pas encore pour eux-mêmes.

La France n'est pas aujourd'hui un pays révolutionnaire. Les émeutes suffisent à l'épuiser. On constate des rages de gens excités, jamais cette colère froide et implacable qui détruit pour édifier et qui fait les révolutions. Bien mieux une certaine imprécision dans le programme ne déplaît pas. Une stricte rigueur idéologique permet à certains de ne rien céder en doctrine pour en arriver à l'action. Et M. de la Rocque, l'homme le plus

fort de Paris, maître possible de la rue, a l'ahurissante sagesse de n'avoir aucune idée économique.

Car le Français, toujours conservateur, n'a pas encore éprouvé assez de difficultés pour penser qu'il vaut la peine d'en arriver à des bouleversements importants. Il souscrit volontiers à la conception d'une crise morale parce qu'elle dispense relativement d'action, que la notion d'épuration remplace celle de réforme. On l'a dit bien des fois : ç'aura été le singulier privilège de la nation française de réaliser un équilibre original entre l'individu et le corps social. Le pays a été jusqu'ici trop conscient de son unité, de son existence, pour se sentir menacé et affirmer son droit à la vie par une réaction violente que nous appellerons fasciste. Il reste seulement à savoir ce qu'il adviendra de cette attitude, si la France pourra résister aux phénomènes de contraction dont elle est le théâtre. Contraction économique caractérisée par la permanence d'une crise lente, par la hausse du taux de l'intérêt, par l'existence d'une structure sociale basée sur le petit artisan et le paysan économe. Contraction politique marquée par le goût de la vie publique de canton, par un désir persistant d'affirmer son indépendance à l'égard du prêtre et du député, fût-ce en lui serrant familièrement la main. Il reste autrement dit à savoir si la France pourra rester en arrière des autres pays ou consentira à en avoir l'air.

Car dans les autres pays mêmes on peut se demander s'il se prépare réellement l'avènement de temps nouveaux ou seulement un retour en arrière.

Cette question il n'est aucun des évènements récents qui ne permette de la poser. Certes jamais les symptômes de déclin d'une civilisation ne sont apparus plus nombreux à des observateurs plus froids et, dirait-on presque, plus avides d'assister à leur propre mort. Cette curiosité d'esprit qui ne se manifeste qu'aux époques où toutes les croyances ont été rejetées, l'alternance rapide des modes les plus diverses, les crises de foi succédant au scepticisme le plus total, tout cela constitue des signes carectéristiques de déclin. Par ailleurs des phénomènes sont survenus trop nouveaux pour ne pas produire de profonds changements. Jamais au cours de l'histoire aucun évènement n'a été plus important que le développement du machinisme.

Mais à peine veut on croire à la puissance irrésistible du prolétariat international que les Etats réussissent à détourner à leur profit l'évolution du monde en invoquant une nouvelle forme de progrès. A l'intérieur des pays se développent les mystiques totalitaires. Mais l'U.R.S.S. se voit contrainte d'opposer au Japon la politique de l'ancienne Russie. L'œuvre théorique d'en-

ginisme du national socialisme est détournée de son objet par le souvenir des rivalités d'autrefois non moins que par les difficultés d'ordre économique. Une loi historique affirme qu'il n'y a pas de guerre en période de chômage. La lutte contre le chômage par la création de formations plus ou moins militaires n'en est que plus inquiétante. Le nationalisme permet-il le socialisme, et à quoi bon, dirait un Ernst Erich Noth, supprimer les classes sociales si l'on doit laisser subsister entre les hommes des motifs de haine?

En présence du succès de semblables réactions, il convient donc sans doute de répéter un mot de M. Blumberg qui s'applique aussi bien à l'idéologie radicale « Il n'est pas l'heure que l'on croyait ». Jamais l'action n'est apparue plus nécessairement quotidienne. Jamais l'attitude du clerc ne s'est révélée plus opportune. Une pareille passivité apparait ainsi le prix très lourd de la hâte excessive d'autrefois. On a trop vite déclaré périmés la lutte des classes, la psychanalyse, l'internationalisme et les patries, l'économie dirigée et le libéralisme, le capitalisme lui-même. En parcourant depuis quelques dizaines d'années l'histoire du monde, on a l'impression de se trouver devant ce très court chapitre où l'auteur d'un ouvrage annonce le plan qu'il va suivre. Ensuite les idées s'enchaînent dans le même ordre, mais se développent plus lentement.

Et le lecteur découvre des perspectives nouvelles.

Pierre MISSAC.

ROMAIN ROLLAND, par *Christian Sénéchal* (Editions de la Caravelle, Paris).

J'imagine mal ce que peut être la réaction d'un homme de la jeune génération, de ceux dont la formation date de quelques années, en présence de l'œuvre de Romain Rolland.

Pour moi, elle me laisse dans un sentiment à la fois admiratif et irrité. Comment ne pas être séduit par tant de belles pensées, de nobles sentiments, dépouillés de tout esprit conventionnel ? Mais comment, dans le même temps, ne pas être gêné par ce lyrisme perpétuel et un peu fatigant, où la prodigalité des images finit souvent par étouffer l'idée ? Trop de nuages, de fleuves, de ruisseaux et d'océans... En fait, le plus grand reproche que l'on puisse faire à cette œuvre, c'est d'être « inactuelle ».

Aux hommes de notre époque, il faut des nourritures plus substantielles, disons plus précises. Nous sommes saturés d'idées générales, si belles soient-elles, de prophéties toutes valables. Ce qu'il nous faut, ce sont des maîtres-ouvriers, des guides

qui satisferont au mieux notre soif d'action et notre angoisse précise de l'avenir. Car, s'il s'agit de créer en nous une éthique, nous sommes pourvus.

Des problèmes violents nous assaillent ; la vie chaque jour nous saute à la gorge. Une telle condition impose non plus une technique, mais une tactique.

Certes, l'œuvre de Romain Rolland fourmille de belles périodes : Hymnes à la joie, à la Vie, à la Liberté, à l'Amour... Idées saines, nobles, pures... Je lis : « Et à plein corps, — la joie est force — prenons la joie ! » (L'Ame enchantée). Qui protesterait ?

Du Romain Rolland social, on connaît l'attitude courageuse pendant la guerre, et, plus récemment, la position qu'il a prise en face du problème communiste en U. R. S. S., tout aux côtés des bâtisseurs nouveaux. Quel profit auront tiré d'un bel encouragement, d'un tel appui, ceux qu'un sentiment de justice et de générosité inclinait vers une révolution socialiste ? On sait où nous en sommes aujourd'hui...

Hélas ! ce sera toujours la grande faiblesse des intellectuels, cette limitation de leur action à un verbalisme sincère et fort, mais le plus souvent inopérant. Leur action n'est vraiment positive que lorsqu'elle devient militante, et ajoute à l'autorité de la pensée, la puissance du geste.

Quant au livre de Christian Sénéchal, il est celui d'un disciple fervent et modeste, qui sait s'effacer pour laisser parler son maître : son ouvrage est fait en grande partie de citations empruntées à l'œuvre importante de Rolland. Mais l'ensemble est clair et logique, et la culture philosophique de l'auteur sait donner à l'ouvrage un ton supérieur.

Il est seulement regrettable que l'admiration de Christian Sénéchal l'emporte parfois vers quelque exagération, quelque injustice : ainsi pour Gide, dont il conteste l'apport psychologique, comparé à celui de Romain Rolland. La condition humaine est faite de faiblesses et de contradictions. Et si l'âme saine du groupe inspire la sympathie et l'admiration, les souffrances intérieures de l'être à la recherche de son équilibre passionneront toujours davantage. La santé, comme le bonheur, n'a pas d'histoire.

Jacques CRESPELLE.

VUS PAR UN ÉCRIVAIN D'U. R. S. S., par *Ilya Ehrenbourg* (N. R. F., édit.).

Il est difficile, en lisant cette série de courts pamphlets d'ordre littéraire, de ne pas penser au Berl de *Mort de la pensée bour-*

geoise. C'est le même ton plaisamment sarcastique, le même bon sens révolutionnaire, mais aussi la même étroitesse de vues, le même manque de lucidité critique.

Ehrenbourg qui, dans ses attaques contre la nécrophilie de Mauriac, ou l'arrivisme de Morand, fait œuvre d'honnête défenseur d'une certaine propreté intellectuelle, n'y est plus du tout lorsqu'il s'en prend, avec quelle naïve mauvaise foi, aux surréalistes. Et si « la pensée à la retraite » est un réquisitoire incisif contre le dilettantisme d'une certaine « élite » spirituelle, les considérations sur *la Condition humaine* sont primaires et décevantes lorsqu'Ehrenbourg accuse Malraux de ne pas résister à la « séduction du compliqué », lorsqu'il parle de la vie « insolitement spirituelle » (1) de ses personnages, lorsqu'il qualifie Gisors d' « inoffensif original (1) », lorsque dans ses accusations contre les surréalistes, il fait appel à des arguments aussi pauvres que ceux de leur « obscénité », lorsqu'il parle, à propos d'eux, de « vrais vers », par opposition aux « vers les plus convenables » d'un auteur particulièrement « grossier », — il ne laisse pas de nous rendre songeur quant à la signification toute relative du terme « révolutionnaire », car n'est-il pas singulier de voir un critique révolutionnaire reprocher *au nom de la Révolution* sa lucidité terrible à un homme (Malraux) qui entend précisément la mettre au service de cette Révolution (il l'a, je crois, prouvé), et, par ailleurs, blâmer d'être « scandaleux » des écrivains (les surréalistes) qui ont donné au mot scandale tout son sens, tout son sens *révolutionnaire* ?

J'ai bien peur (c'est une façon de parler) que le « camarade » Ehrenbourg ne se soit laissé après d'autres (dont Aragon) définitivement envoûter par le mirage de la culture prolétarienne, et le mythisme quiquennal. Après le snobisme spiritualiste, le snobisme constructiviste, — après le culte de l'art pour l'art, celui aussi absurde, du travail pour le travail, et d'un certain retour à l'ignorantisme (qui aura le non sens de tous ces retours, à l'humain, à la nature, etc. ?).

« On ne comprend pas toujours que la voie de l'avenir signifie simplicité — écrit Ehrenbourg — et, si l'on veut, un certain primitivisme (primitivisme particulier), ni que la culture de la jeune classe se signale infailliblement par un monoli-

(1) Il semble que Gisors, — dont Malraux lui-même me disait qu'il était le personnage le plus important de son livre —, gêne particulièrement les communistes, qui, visiblement, aimeraient voir l'auteur de *la Condition humaine* le renier, au nom de la Nécessité révolutionnaire.

thisme (2) dont l'aspect rebutant peut passer pour de la grossièreté. »

C'est peut-être faire là assez bon marché d'une somme de valeurs de connaissance et d'expérience dont la qualité *réellement* révolutionnaire me paraît beaucoup moins discutable que celle des décrets-lois ratifiés par Ilya Ehrenbourg, écrivain d'U. R. S. S.

Gaston DERYCKE.

HENRY FORD, par *J. N. Léonard*. Traduit de l'anglais par Paul Genty. (Nouvelle Revue Française).

Cette biographie tragi-comique du célèbre industriel de Détroit, écrite et traduite avec beaucoup de verve, pourrait être considérée comme la tragi-comédie du mercantilisme moderne et du capitalisme américain en particulier. La vie et les idées, si l'on peut dire, du grand constructeur d'automobiles, les prodigieuses réussites qui mènent les peuples aux abîmes de l'ennui ou aux catastrophes économiques, le mélange d'esprit « progressiste » et de mentalité rétrograde, le paternalisme tyrannique et policier, le travail à la chaîne, tout cela est assez représentatif de la puérile hypocrisie, du primarisme et de la candide férocité des dirigeants de l'humanité contemporaine.

Ford lui-même, dégoûté du bruit des autos, se fait construire un château en plein champ, loin de toute route, pour ne plus entendre les moteurs et les trompes.

Emile DERMENGHEM.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, par *le Lt Colonel Henri Carré* (Paris, Hachette).

Voici un livre d' « histoire » et même d'historiettes, écrit par un historien de race. Serait-il paradoxal d'en conseiller la lecture à des esprits avides d'avenir, pour la raison que l'expérience proposée se place trop en arrière de nous? Mais l'éternelle psychologie ne reconnaît-elle pas toujours et d'elle-même ses voies? et s'il est vrai que le singulier doive conserver ses droits en dépit de nos visions collectives, ne faut-il pas savoir gré à un érudit de s'effacer derrière une matière non dirigée dont les expressions individuelles présentent à tout le moins l'incontestable avantage de se montrer dans leur intégrale durée?

---

(2) *Primitivisme monolithisme*... Il est à remarquer que l'utilisation de la terminologie marxiste implique un emploi étrangement continu des « ismes », dont l'on pouvait croire qu'avait le monopole le pédantisme bourgeois.

Tel paraît-être le cas de « La Duchesse de Bourgogne, une princesse de Savoie à la Cour de Louis XIV (1685-1712) », par le colonel Carré, écrivain déjà recommandé à l'attention du grand public par un retentissant « *Sully* ». La période dont il s'occupe, qui s'étend de 1697 à 1712, n'est pas la plus éclatante du règne de Louis XIV ; c'est le déclin de l'astre, mais celui-ci s'offre encore aux regards avertis en un crépuscule tout imprégné d'un passé proche et des leçons qu'il portait en lui. La funeste Révocation de l'Edit de Nantes, inspirée par l'étroit conformisme de l'épouse morganatique, a rompu le pacte à peine conclu ; des dépenses somptuaires, en dépit des efforts d'un Colbert, ont provoqué les premières difficultés financières ; l'encerclement diplomatique d'une France trop glorieuse a valu au Roi-Soleil une série de revers militaires qui grèvent lourdement sa vieillesse réfléchie. Le colonel Carré n'atténue aucune des ombres qui envahissent ce grand soir. Et c'est alors qu'apparaît, venu de Savoie, un rayon inattendu qui va tout à la fois dissiper pour un temps la tristesse du souverain et faire germer l'espoir au cœur de tous. Adélaïde de Savoie n'est ni plus ni moins intelligente que tant d'autres, ni plus ni moins cultivée non plus, mais Louis XIV, entouré et gâté, n'a cure de ces qualités pour lui courantes. Sa vertu n'est pas agressive, ni sa piété exclusive d'une bonne grâce qui la rend aimable aux moins dévots. Mais elle a le « charme », devant lequel tout cède, le charme, qui met en même temps à ses pieds un monarque en quête de consolations et un peuple voulant bien oublier passagèrement, pour son sourire, l'obsession de sa misère.

Mais il n'y a aucune partialité qui puisse être mise au passif d'un enthousiasme propre à l'historien ; Louis XIV n'y soutient-il pas le grand Villars en dépit d'une parole imprudente prononcée par ce dernier, dans une conversation de camp, sur le compte des amies de la petite princesse, tandis que l'insouciance de celle-ci est mise souvent en pleine lumière ? c'est de l'histoire, avec toute sa sérénité.

Faut-il donc écarter de tels agréments comme inutiles, ou s'y livrer comme à des plaisirs sans portée ? Ce serait faire fi de la valeur même de l'expérience, en la subordonnant par trop à la notion de temps. Le monde qui s'agite dans cet ouvrage est-il, au fond, si différent du nôtre ? L'absolutisme est-il donc tellement mort, et le sourire des grands a-t-il vraiment épuisé sa vertu sur la naïveté des foules ? Et si de récentes victoires sur l'espace ont permis d'envisager une plus large union des groupements humains, peut-on oublier que des conditions plus difficiles rendaient, en somme, assez méritoire le passage de l'émiettement féodal aux unifications plus organiques de la nation ?

L'histoire se répète; seulement l'histoire d'autrefois marque, sur celle que nous vivons, un avantage pour tous les secrets qu'elle a eu le temps de livrer. C'est pour cela qu'il faut la lire et remercier les historiens.

Henri URTIN.

LE PAPE DU GHETTO, par *Gertrude von Le Fort*. Traduit de l'Allemand par Jean Chuzeville. Collection « Les Iles ». (Desclée de Browner).

Gertrude von Le Fort, née dans une famille de hobereaux prussiens d'origine française, se convertit au catholicisme. Comme dans son précédent ouvrage, *Le Voile de Véronique*, c'est la ville Eternelle qui est le principal personnage du *Pape du Ghetto*, la Rome du moyen-âge cette fois, la Rome des papes et des antipapes, des féodaux pré-fascistes, des juifs enrichis, déchirée entre ses partis ou envahie par les Césars teutons. Le livre est fort adéquatement traduit par Jean Chuzeville. Il donne un exemple intéressant d'une forme nouvelle de roman historique, s'efforçant de donner la vision des faits que pouvaient en avoir les différents groupes de spectateurs ou d'acteurs et d'en faire toucher le sens mystique. On y voit un juif s'asseoir sur le trône de saint Pierre. La psychologie des personnages n'est pas faite par exposition mais par insinuation. On ne voit pas toujours assez bien les mobiles et l'évolution des personnages, mais de temps en temps, telle phrase dans un dialogue bref jette une lueur étrange sur les profondeurs de leur âme. De même l'auteur ne décrit jamais Rome, mais y fait vivre..

Emile DERMENGHEM.

LE FILS DE MA CHAIR, par *Raoul Stéphan* (A. Michel 1934).

Nos âmes taciturnes sont violentes et impérieuses. Il ne leur suffit pas d'être et de se réjouir de leur existence. Elles veulent encore modeler le réel selon leurs désirs ou leurs rêves. Cet impérialisme du moi — dont le baron E. Seillères a élaboré la fougueuse philosophie — il éclate en chacun de nous ; il se révèle même chez le plus humble ou le plus disgracié. Le père de famille ne se contente pas d'avoir un fils ; il ne trouve pas sa joie dans la contemplation d'un esprit inconnu qui s'éveille, d'une sensibilité mystérieuse qui naît dans le secret d'un jeune corps ; il veut être le dur sculpteur de son fils ; il veut « modeler à sa guise cette vivante statue ». Mais l'enfant de chair n'est pas le bloc de marbre que le ciseau attaque et anime : il réagit, il se dresse, il défend son originalité, son être propre.

L'éducateur ne se satisfait point du spectacle vivant et varié de ses élèves. Il veut aussi leur imposer une âme nouvelle,

insuffler dans ces fronts têtus, obstinément penchés sur des cahiers ou des livres, les passions qu'il préfère ou les idées qui lui sont chères. Mais les disciples les plus aimés rejetteront un jour leurs âmes d'écoliers pour tenter à leur tour, seuls et sans guides, l'exaltante aventure de la vie.

C'est tout le tragique du dernier roman de R. Stéphan : *Le Fils de ma chair*, que de peindre le drame d'un père, qui est en même temps un éducateur, orgueilleux de son âme lyrique et amoureuse, et qui voudrait la retrouver, dans son impérialisme natif, chez un fils qui ne lui ressemble point, chez des élèves qui ont l'air de lui ressembler trop.

Volonté de puissance, nietzschéisme familial et professoral. Sur tous les points, échec. Le héros du roman, Dorte, se verra douloureusement rejeté à sa songerie intérieure. Mais c'est ici que le miracle — vers lequel nous aspirions à travers les lignes cruelles du livre — se réalise. Si l'homme ne peut sculpter autrui, du moins peut-il se sculpter lui-même ; les images jaillies de son inconscient, les rêves surgis de sa méditation, les visions que lui donnent ses organes des sens, du moins, de tout cela est-il maître ; son impérialisme brisé se renoue ici, se renouvelle plutôt et pétrit ce monde splendide du rêve selon les normes qu'il lui plaît. C'est bien là le miracle annoncé : la métamorphose de l'action impossible en douloureuse poésie.

La petite ville de Tournon adossée à son rocher visité du soleil et du vent, la fureur du Rhône traînant avec ses eaux bourbeuses les brouillards de Lyon ou les nuages des Alpes, le jardin sur la colline plein de parfums et d'ombre chaude, les regrets de l'enfance, les vers des poètes aimés, tout cela forme les matériaux que l'âme autoritaire accepte pour leur imposer sa musique et sa vie et créer ainsi, au-dessus de la dureté du réel — le plus personnel et le plus éphémère des lyrismes. Ce que l'on aimera chez Stéphan, c'est surtout cette alchimie, cette transmutation d'un drame en poésie.

R. Bastide.

La nuit de Zeebrugge, par *Pierre Mac Orlan* (Editions Le Masque).

D'un séjour à Zeebrugge et d'un hivernage dans sa mémoire Pierre Mac Orlan a rapporté ce livre. « Chaque bouquin achevé, l'entendais-je dire récemment, me pacifie pour deux ou trois ans. » Les obsessions vagues, mais profondes, peuvent ainsi s'en aller dès que les mots — les mots justes — apparaissaient sur le papier. Et d'être éparpillés parmi le monde et comme pris à charge, en commun, par tous les lecteurs inconnus, les souvenirs tracassants s'apaisent.

A « l'Hôtel de la Mer », à Zeebrugge, dans le paysage marin « couleur de poissons plats », Thomas Gibson fait un hôtelier pittoresque. C'est un ancien matelot du *Vindictive*, miraculeux rescapé de la bataille nocturne d'avril 18, dont après seize années est encore ému le rivage. Dans les environs vit aussi Jan de Houcke, antiquaire discret, héros équivoque de l'espionnage pendant la guerre. Et aussi Seppen, enfant du pays plat, dont l'adolescence coïncida avec l'occupation, et qui ne retrouve que trop facilement dans sa mémoire, pour peu qu'on l'y incite, « ces nuits surpeuplées d'apparences qui furent les nuits de guerre ».

Ces trois personnages appartiennent à un passé exigeant. Autour d'eux est prompte à se recomposer l'atmosphère du fantastique social que Pierre Mac Orlan a subi davantage et mieux exprimé que tout autre. Mais si les vivants sont obsédés par le souvenir de ce qu'ils furent, et encore surpris d'être là, et à cause de cela comme en hallucination permanente, il y a aussi les morts. Car « on mourait beaucoup pendant la guerre ». Dans son sillage mental, chacun des rescapés entraîne une théorie de fantômes. Entre Gibson, Seppen et Jan de Houcke se promènent ainsi, conduites par un fil à peine visible que tire Pierre Mac Orlan, les silhouettes inconsistantes, mais tragiques et romanesques de Dona Zweifel, de Joséphine Barclay et de Gertrude Devryter, blanches incarnations d'un même ange noir. Car les vérités particulières que chacun de ces hommes porte avec soi, et auxquelles il est étroitement attaché, sous peine de risquer le désespoir ou la folie, contredisent la vérité commune, la vérité tout court, qu'on frôle ici sans la saisir. Et Mac Orlan, virtuose de l'aventure psychologique, nous offre au passage, avec une pointe de dilettantisme, les recettes du fantastique, comme si l'alchimie littéraire ne se gardait pas secrète.

Fortuits et mystérieux en eux-mêmes, les événements répondent à l'inquiétude des hommes. Plus l'inquiétude est grande, plus les événements sont tragiques et c'est l'inquiétude qui les force à s'accomplir. Mais ils ne la guérissent pas. Pour un Pierre Marc Orlan, elle ressurgit toujours. Sans doute parce que la littérature et la vie sont étroitement mêlées. Reste alors à trouver la formule du mélange, introuvable pour la plupart, et qui est précisément le style. Non pas ce qui désigne un agréable balancement de phrases; mais cette densité spirituelle dont les mots se laissent parfois charger.

Avec ce récit, s'affirme l'évolution de Mac Orlan vers les zônes de la simplicité et du calme, débordant celle de l'humour, d'un humour qui jaillissait, il est vrai, des régions sombres. Pas moins de force imaginative, pas moins de passion littéraire, en-

core que parfois et volontairement contenue. Mais plus de gravité, cette gravité qui résulte semble-t-il non pas tant des expériences de la vie aventureuse, que du simple écoulement des années.

Roger SECRÉTAIN.

CLOTILDE ET ALEXANDRE SAKHAROFF, par *Emile Vuillermoz*, Editions Centrales, Lausanne, 1933.

« Tous les créateurs laissent derrière eux, en mourant, une œuvre en laquelle ils se survivent... Mais, idéalistes jusqu'au bout, les Sakharoff, qui auront été, tout à la fois musiciens, poètes, sculpteurs et peintres, ne nous laisseront aucun témoignage matériel de leur génie... Par bonheur ceux qui les aiment ne cessent de cinématographier dans leur mémoire leurs étonnantes créations. C'est dans la fidèle tendresse de leurs admirateurs qu'ils trouveront la plus touchante des garanties de leur pérennité. Et c'est dans cet esprit, qu'à l'intention de leurs amis lointains qui souffrent de leurs trop longues absences, je me suis livré à ce modeste essai de « télévision »...

Et nous en sommes bien reconnaissants à Emile Vuillermoz. Ce « modeste essai de télévision » se lit comme un conte de fées, et les quelque trente magnifiques photos qui accompagnent ce texte, et les dessins de Nathalie Gontcharova, et même le format et l'impression de ce livre, tout contribue à évoquer pour nous, et à fixer en notre esprit *cet extraordinaire « moment » de l'histoire de la danse qui s'appelle « les Sakharoff »*.

On ne peut être que d'accord avec Vuillermoz. Cet art n'a pas encore de nom. C'est une synthèse de musique, de poésie, de sculpture, de peinture, qui, en de prestigieux raccourcis, en quelques minutes dansantes, évoque des périodes entières d'histoire, exprime des continents, des peuples, des tranches entières du patrimoine culturel des hommes. Cet art a une signification profonde. Il est à la fois le plus complexe des arts, puisqu'il est tous les arts à la fois, *en mouvement*, et le plus direct, puisque son instrument est le corps humain. Vuillermoz nous l'explique d'une façon très simple et très agréable. Je suis heureux de signaler ce livre.

Carlo SUARÈS.

LE RETOUR ÉTERNEL, par *Edouard Dujardin* (Editions Moly-Sabata, dépôt à la librairie Messein).

Il est des pièces d'idées qui font périr d'ennui et des pièces d'action qui rebutent à force d'être vides. *Le Retour Eternel* est passionnant au point de vue pensée comme au point de vue dramatique. L'équilibre est parfait, et, loin de se suivre, les deux

éléments se renforcent l'un l'autre. A juste titre, Dujardin estime que le dialogue ne doit pas faire dire aux personnages ce qu'ils diraient dans la réalité quotidienne, mais leur faire exprimer synthétiquement et poétiquement leur subconscient. Il ne s'agit pas d'irréalisme mais au contraire d'un réalisme au second degré, pour ainsi dire.

A trois âges différents une famille se réincarne et incarne les mêmes oppositions. Le clan patriarcal et totémique est ébranlé par l'introduction d'un dieu nouveau, le Soleil. Les hommes ne peuvent vivre sans dieux, mais ces dieux naissent, grandissent, vieillissent et meurent comme les formes sociales. Un rythme inéluctable entraîne l'humanité. L'harmonieux édifice de l'Empire romain, la sagesse et la modération naïvement égoïstes des vainqueurs du monde ne pourront pas le perpétuer. Des dieux nouveaux menacent l'archéologique panthéon gréco-romain, et l'un d'eux apporte un nouveau monde. La roue tourne. Les deux forces s'affrontent encore et le troisième acte finit par l'Internationale. Le quatrième se passe sur les ruines de Paris. Une femme verse de la poussière sur les morts pour leur procurer le repos; mais ces morts revivront pour se combattre encore.

Dujardin ne croit pas que la Révolution engendre finalement une société parfaite, mais il estime, en sociologue et en historien que les révolutions sont nécessaires et que la société a besoin d'elles pour se revitaliser. Elles n'amènent pas un progrès absolu, mais elles rendent à une société en voie de cristallisation la souplesse et le potentiel indispensables. Durkheimien intransigeant, Dujardin identifie le social et le sacré. Il n'oublie pas l'Esprit, mais cet Esprit, souvent invoqué, ne semble que l'incarnation de la société. Sa conception tragique et pessimiste est grandiose, sans illusions faciles et fort suggestive. On peut seulement regretter qu'elle ferme la porte à toute transcendance, à tout ce qui pourrait échapper au *samsare* sociologique, à ce que Bergson appelle morale « ouverte » et religion « dynamique ».

Emile DERMENGHEM.

LUCIFER VIEILLISSANT, par *Ivan Goll* (Corréa).

Dans tout ce qu'écrit Ivan Goll il y a toujours beaucoup de pessimisme et d'amertume. L'ironie de cet écrivain est à la fois grimaçante et corrosive et son désespoir est à peu près sans limites: ce dont, après tant d'autres livres, *Lucifer vieillissant* nous offre un témoignage où il y a d'ailleurs beaucoup de grâce, un charme de cauchemar dont la force s'impose à vous comme une réalité. *Lucifer vieillissant:* on entend bien par là qu'il s'agit de

la fin du monde, — ou à peu près. Le monde va mal, c'est un fait, l'humanité est moribonde, et il n'y a qu'à jeter les yeux autour de soi pour se convaincre de cette vérité première que M. Ivan Goll a bien raison de proclamer, comme il le fait: c'est-à-dire lyriquement, avec des mots de feu, d'airain et d'or.

On a pu dire très justement, il y a quelques années, que tous les poètes écrivaient en prose. Mais à l'heure actuelle les poètes ont rendu la prose aux prosateurs, le roman aux romanciers. M. Goll est toutefois une exception et le dernier survivant: son *Lucifer vieillissant* n'est qu'un long poème somptueux et désolant, traversé de gémissements et surtout d'imprécations, amer et sans fausse pitié, le poème de la fin de l'humanité. Lucifer, — l'homme divinisé, — n'est plus qu'une risible épave qui se heurte aux murs d'une prison sans issue où la lumière et l'air ne pénètrent plus. Ce n'est pas un cri d'alarme que jette l'auteur : le pessimisme de M. Ivan Goll est trop absolu pour lui permettre d'entrevoir la possibilité d'une réhabilitation.

Ce livre vient, sans s'en douter, tout à fait à son heure. Il n'y a de vrai que l'actuel, pourrait-on dire en déformant un peu telle phrase célèbre du sage de Weimar. *Lucifer vieillissant* est un ouvrage terriblement lucide et véridique, le dernier coup d'œil plein de désolation et d'épouvante que consent à jeter, comme un suprême regret, un poète sur un monde dont il entend ensuite se détourner à tout jamais.

Georges PETIT.

LETTRES ETRANGERES

LA RÉVOLTE DU FILS, par *Guglielmo Ferrero* (Rieder)

Les lecteurs qui avaient admiré déjà dans « Les deux vérités », l'immense talent avec lequel Gugielmo Ferrero abandonnant l'histoire du passé, se tournait vers les événements d'hier pour y chercher les éléments constitutifs de la nouvelle Italie, attendaient impatiemment la suite de ce volume avec lequel s'ouvrait le cycle de la « Troisième Rome ». Voici aujourd'hui « La Révolte du Fils », qui dans la traduction de M. Paul Henri Michel, permet de poursuivre les aventures d'Oliviero Alemanni, dans cette société contre laquelle se révolte son sens individualiste de la morale ; et surtout de voir se préciser cet admirable tableau de la politique romaine dans les dernières années du XIX^{e} siècle.

Tableau que M. Ferrero a composé en historien, c'est-à-dire avec sa connaissance profonde des ressorts qui meuvent les individus et les masses. Il n'y a pas, distinctes, l'histoire du passé et l'histoire du présent : il y a le *sens de l'histoire*, tout simplement, et celui qui le possède tient la clef de toutes les inter-

prétations. Historien du passé, qui a ressuscité la Rome antique en dénouant les fils les plus embrouillés de sa vie politique, Guglielmo Ferrero apporte la même lucidité, la même perspicacité profonde à nous guider parmi les événements où la Rome de Crispi cherche et trouve sa forme.

Il y a ici un roman d'histoire, comme j'en connais peu dans la littérature européenne et un roman qui reste avant tout un roman. Je crois que M. Ferrero n'avait pas abordé la littérature de fiction avant d'entreprendre ce cycle. Son début était magistral dans « Les deux vérités », et cette maîtrise se confirme à chaque page de la « Révolte du Fils ». Nous n'en sommes pas surpris, car, bien souvent, l'historien de la Rome antique nous avait éblouis par le talent avec lequel il analysait en psychologue ses personnages, et sa vigueur à tracer des portraits si actuels, si vivants. Il avait su apporter dans l'écriture de l'histoire cette technique du romancier qui y est presque nécessaire si l'on veut enlever au document sa sécheresse, son inhumanité.

M. Ferrero aurait pu écrire un très beau livre d'histoire sur la Rome de Crispi ; il a préféré écrire un roman, et nous ne pouvons que nous en réjouir, car cela nous offre l'occasion d'admirer un aspect nouveau de son génie historique. En replongeant dans la vie ces événements qui sont d'hier, il démontre plus éloquemment leur actualité, leur contenu de chair et de sang.

SARA ALELIA, par *Hildur Dixelius* (Editions Je sers)

Le roman suédois que nous révèle aujourd'hui la traduction de Mme Anne-Marie des Courtis, est d'une intense et sévère beauté. Il y a dans ce livre, l'analyse la plus délicate et la plus nuancée d'une de ces âmes tourmentées telles que les écrivains scandinaves excellent à les décrire, et toute cette galerie de types pittoresques, qui rappelle parfois « La Saga de Gosta Berling ». C'est une œuvre forte, où les plus graves problèmes de l'homme sont exposés avec un sens presque mystique de la faute et du rachat.

LA JEUNE FILLE EN SOIE ARTIFICIELLE, par *Irmgard Keun* (N. R. F.).

Voici le roman qui a fait le succès d'Imrgard Keun, sans doute parce que des millions de petites Allemandes « en soie artificielle » s'y sont reconnues. Bien traduit par Mme Claire Malraux, ce livre complète, avec « Gilgi », l'amusante fresque où passe en tourbillons rapides la jeunesse allemande qui

n'est plus tout à fait d'aujourd'hui, mais qui offre encore un intérêt documentaire, abstraction faite de la verve fort divertissante avec laquelle Mme Irmgard Keun nous fait connaître ses héroïnes.

JO ET LE MONSIEUR A CHEVAL, par *Alexander Lernet Holenia* (Stock).

Le talent preste, léger, prompt à la mélancolie, désinvolte, tendre et cynique, à la fois de Alexander Lernet-Holenia, est fort bien représenté par ce roman de « Jo et le monsieur à cheval » que vient de traduire M. Eugène Bestaux. C'est une mousse légère, très *crème fouettée* à la viennoise, mais pénétrée d'une saveur infiniment agréable. Parfois on songe à Schnitzler, mais la manière très personnelle de Lernet-Holenia ne permet pas de pousser trop loin cette comparaison. L'originalité de l'écrivain autrichien réside, en effet, dans cette vision des hommes et des choses, plus ironique, moins profonde. Les personnages, entre les mains de cet adroit romancier tendent vite à devenir des marionettes, comme s'il repoussait leurs efforts vers l'humanité. Mais tout cela est charmant, enlevé avec une verve habile et forte qui ne permet pas au lecteur de se déprendre d'un livre dont le charme paradoxal réside en contrastes et en nuances adroitement contrepointés.

UN JOUR TRÈS CALME, par *Antonio Aniante*, (Stock).

Tout différent est le roman de M. Antonio Aniante, traduit par M. Paul Henri-Michel. Très simplement, sans grandiloquence, l'auteur raconte une aventure profondément émouvante; rarement la pauvreté a été décrite d'une manière aussi intense, aussi vigoureuse. La sobriété même du roman de M. Aniante, qui a, par instants, l'accent de la vérité vécue, ajoute à ce livre une atmosphère de pathétique inoubliable. Apologie de la pauvreté ? Peut-être, mais au sens noble du mot, et en tant que l'effort conduit vers un approfondissement de l'être et une élévation.

DEUX VIVANTS ET UN MORT, par *Sigurd Christiansen*, trad. G. Sautreau (Editions Rieder).

Le fait divers qui constitue l'anecdote du beau roman de M. Sigurd Christiansen est d'une implacable vérité. Dans une banque attaquée par des bandits, se trouvent trois employés l'un est tué en résistant, le second est blessé, le troisième, indemne, livre la caisse. La réprobation de toute la petite ville

tombe sur ce dernier alors que ses deux compagnons font figure de héros. Mais ce qui importe, ici, ce n'est pas l'anecdote, simple point de départ : le drame est tout intérieur. Et ce n'est pas le drame même de la lacheté, mais le drame de l'homme qui réfléchit que son geste de résistance serait absolument inutile. Cette réflexion, cette hésitation, suffisent à le disqualifier et à créer en lui le *climat* de la lacheté qui empoisonne désormais sa vie plus encore que les tracasseries dont il sera la victime. Le vrai sujet du livre est donc, moins dans l'efficacité de l'acte que dans la signification éthique qu'on lui attache. Le « lâche » ne sera délivré que le jour où il aura acquis la preuve que dans «l'héroïsme » de son camarade blessé en résistant, il y avait en réalité beaucoup moins de courage, en somme, que d'absence de réflexion. Car lorsque lui-même obligera le « héros » sous la menace du revolver à livrer la caisse, en lui laissant le temps de la réflexion, celui-ci aussi cèdera à l'instinct de conservation.

La manière dont M. Sigurd Christiansen raconte cette histoire, les prolongements qu'il découvre dans la vie morale et psychologique de ses personnages, toutes ces conséquences tragiques entraînées par les bouleversement intérieurs, les refoulements, les remords, les scrupules, les méditations sur le concept de culpabilité et la notion de faute, tout cela est très nouveau. L'admirable sobriété du récit, que la fidèle version de M. Georges Sautreau restitue dans toute son intensité brève et dépouillée, justifient le succès que le roman du grand écrivain norvégien a remporté dans son pays d'origine.

LE DOCTEUR SEROCOLD, par *Helen Ashton*, trad. Denyse Clairouin (Plon).

L'idée qu'a eue Mme Helen Ashton de décrire la vie d'un village anglais, par ses reflets dans la journée d'un médecin, constitue une trouvaille remarquable au point de vue technique. Le roman prend ainsi son centre, son foyer, dans la personnalité même du docteur Serocold, et cet artifice romanesque permet à l'auteur de multiplier et de varier indéfiniment ses perspectives. La personnalité du village et la personnalité de Serocold, échangeant leurs reflets favorisent ce défilé de « petites misères de la vie » dans lequel nous retrouvons pas instants un accent à la Hardy .

Mme Helen Ashton nuance ses anecdotes avec beaucoup d'art, parfois même avec un souci de virtuosité fort sympathique qui nous montre que pour elle, le roman est avant tout un art. Mais cette virtuosité qui aurait paru artificielle et froide si elle n'avait été animée d'un chaud sentiment d'humanité,

devient par le don que possède l'auteur de participer à l'existence de ses personnages l'expression très simple de tous les éléments dramatiques qui débutent avec la mort de l'associé de Serocold, pour se terminer par une naissance.

La courbe qui se boucle ainsi, dans une atmophère de résignation courageuse et d'aptimisme, après tant de douloureuses rencontres, a parcouru tout le domaine des souffrances secrètes, des déceptions, des renoncements. Sous la paix apparente de ce village, combien de passions refoulées, combien de destinées manquées, combien d'êtres qui ont passé à côté du bonheur, par leur faute ou par la faute des événements ! Ces poignants mystères du cœur et du corps, le docteur, professionnellement, en est le témoin, mais lui-même, avec son amour muet, sa médiocre carrière, ses inquiétudes pour sa propre santé, quel personnage vivant, humain, et pathétique, il représente !

LES CONTEURS HISPANO-AMÉRICAINS, par *Georges Pillement*. (Delagrave).

Je souhaite que l'excellente anthologie des Conteurs Hispano-américains, que vient de publier M. Georges Pillement, dirige les curiosités des lecteurs français vers ces littératures, si abondantes et si variées qui fleurissent en Amérique. C'est à dessein que je dis *littératures*, car la diversité de ces productions est stupéfiante, si nous pensons qu'elles dérivent d'un même idiome. Comment le castillane et la littérature espagnole qui ont servi d'exemple à toutes les créations littéraires de ces Etats devenus indépendants, ont-ils pu se transformer selon tant de métamorphoses? L'élément le plus saisissant, en effet, de cette anthologie, est la multiplicité de ses couleurs, de ses accents. M. Pillement a fort justement indiqué dans sa préface que la littérature argentine ne ressemble pas du tout à celle du Mexique, que la Bolivie a son autonomie littéraire aussi fortement marquée que le Chili, que l'Uruguay ou le Pérou... Cela est très évident, et le choix des textes que M. Pillement a voulus révélateurs de la personnalité profonde de chaque pays nous affirme qu'il ne s'agit pas ici seulement d'originalités individuelles, — celles de chaque auteur — mais surtout d'originalités collectives.

Je ne peux pas indiquer ici de quelle manière les littératures hispano-américaines se distinguent de leur littérature-mère, la castillane, ni par quels caractères elles se différencient l'une de l'autre: cela exigerait une vaste étude de linguistique et de littérature comparée. Mais chaque lecteur peut déjà, en lisant l'anthologie de M. Pillement constater cette richesse, cette variété et s'en enchanter. D'autant plus que l'auteur, fort judicieuse-

ment, a choisi des textes qui forment un tout, des contes, des nouvelles ou de brefs essais, non des chapitres de romans. Lire ce livre, c'est faire un voyage intellectuel à travers l'Amérique que certains disent latine et qu'il vaut mieux appeler hispanique, puisque c'est avec la semence de la vieille Espagne qu'a poussé cette magnifique moisson.

EKKEHARD, par *V. Scheffel*, traduit par R. Scherdlin. (Editions Montaigne).

Parmi les chefs d'œuvre du roman historique, qui a connu au cours de l'histoire littéraire européenne bien des vicissitudes, je crois qu'il en existe peu d'aussi parfaits que les célèbres livres de J. V. von Scheffel, « Ekkehard » et « Le trompette de Saeckingen ». Le temps a passé sur ces livres, les murissant, les polissant, mais en relisant aujourd'hui « Ekkehard » dans la belle traduction qu'en a faite M. René Scherdlin, je constate avec plaisir qu'il n'a pas vieilli; à part quelques épisodes, quelques détails de style, la romanesque aventure du moine de Saint Gall ne *date* pas. Aujourd'hui encore on peut admirer la minutieuse reconstitution qu'a faite Scheffel de ces temps médiévaux, sans que jamais nous éprouvions une lassitude ou une impression d'artificiel. Cela dit suffisamment le mérite d'un tel livre, où la restauration archéologique n'a pas éteint la flamme proprement humaine. « Dans le personnage de Ekkehard, moine de St Gall, a très bien dit M. Scherdlin, Scheffel nous a montré un homme nullement idéalisé, qui entre en conflit ouvert avec la tradition et la règle religieuse. Peu à peu il se dégage de la lettre écrite, des textes anciens qui lui cachaient la vie, aussi bien que des entraves de la passion, et s'élève dans la sphère de la beauté et de l'art, dans une communion intime et étroite avec la nature; la nature est la grande consolatrice et la grande éducatrice. De Scheffel, Ekkehard a le goût inné de la solitude, de la rêverie et de la méditation... Le conflit moral et sentimental se complique ici d'un conflit social qui reflète les luttes intérieures de l'auteur. Sans être une confession de Scheffel au sens étroit du mot, le roman d'Ekkehard a jailli spontanément du plus profond de son être, et il y a mis le meilleur de lui-même. »

A peu près contemporain de « L'Abbaye de Tiphaines », le chef d'œuvre de Victor Scheffel mérite d'être comparé au grand roman historique de Gobineau. Et cela, de notre part du moins, n'est pas un médiocre éloge.

Marcel BRION.

Musique Hot

Un des disques les plus remarquables qui aient été enregistrés tous ces derniers temps est certainement celui des Chicago Rhythm Kings, comprenant sur une de ses faces *Home cooking* et sur l'autre *The Eel* (Brunswick 500.328). Ce disque serait presque aussi beau que ceux signés Red Mc Kenzie, s'il ne comportait pas deux points faibles: le trompette Max Kaminoky, qui n'est certes pas mauvais (il s'en faut de beaucoup) mais qu'on ne peut tout de même comparer ni à Muggsy ni à Mac Partland, et surtout le trombone Floyd O'Brien, dont le style est assez personnel mais qui se trouve souvent à court d'inspiration. Le reste de l'orchestre comprend de merveilleux musiciens : Bud Freeman au saxophone ténor, Pee Wee Russel à la clarinette (le nom de ce joueur ne figure pas, on ne sait trop pourquoi, sur l'étiquette), Alex Hill au piano, Eddie Condon au banjo, Arthur Bernstein à la contrebasse à cordes, enfin le fameux « drummer » noir Sidney Catlett. Ces deux morceaux sont, bien entendu, entièrement improvisés d'un bout à l'autre, à part deux ou trois brefs passages dans *The Eel*.

La plus belle face est sans contestation possible *Home cooking* qui comporte une succession de solos, puis une improvisation collective finale que Max Kaminsky, sans avoir la sûreté et l'intelligence de Muggsy, conduit néanmoins avec à-propos, cependant que Bud Freeman et Pee Wee Russel, bien secondés par O' Brien, fournissent de leur côté un travail remarquable: certainement la meilleure improvisation qui ait jamais été faite à quatre parties mélodiques. Quant aux solos, le premier, sur lequel s'ouvre l'exécution, échoit à Max Kaminsky, dont le jeu n'est pas indifférent s'il manque un peu d'ampleur et d'originalité. Vient ensuite Pee Wee Russel, qui est tout simplement magnifique: le plus pur style « dirty » (sale) de Chicago avec ses phrases descendantes et cette sonorité grinçante que Pee Wee, comme Bennie Goodman, affectionne, mais dont il use plus intelligemment. Bud Freeman apparaît à son tour en prenant deux chorus dans son style si sobre et si expressif et qui est un modèle du genre. Alex Hill qui suit n'est pas moins bien inspiré, jouant lui aussi d'une manière simple et très rythmée qui s'accorde bien avec celle des autres musiciens. Le solo de O' Brien constitue par contre le point faible; son improvisation n'est pas mauvaise, elle a surtout le tort de venir après une série de solos tous plus réussis les une que les autres. Le soutien fourni par la section rythmique est splendide, cela va sans dire : écoutez notamment le travail d'Eddie Condon et de Sidney Catlett.

The Eel semble avoir été fait pour mettre presque uniquement en valeur Bud Freeman, que l'on entend pour ainsi dire d'un bout à l'autre du disque: ce dont nous ne nous plaindrons pas ! Pee Wee Russel fait à nouveau preuve de la plus haute inspiration : je pense décidément que, depuis la mort de Teschmaker, Pee Wee est le meilleur spécialiste blanc sur la clarinette, du moins pour les solos. Max Kaminsky, à la trompette bouchée, est bon et Floyd O' Brien est ici franchement médiocre. La section rythmique est prodigieuse. Prêtez attention au travail d'Eddie Condon pendant le solo de Kaminsky et celui de Sidney Catlett au cours du curieux passage où Bud Freeman se met à jouer des phrases à toute

allure. En résumé, un disque qu'il est vraiment indispensable de posséder, car il n'est pas loin d'égaler ceux de la grande époque des Chicagoans.

C'est exactement avec cette formation que Milton Mesirow avait enregistré une série d'exécutions qui ne verront jamais le jour, je le crains. Il est en effet arrivé au pauvre Mezzrow, comme l'appelle Louis Armstrong, une triste aventure, résultat d'opérations commerciales dont il a fait les frais. Mesirow n'en a pas moins constitué à son tour un orchestre avec lequel il a donné quelques enregistrements qui, sans être d'une qualité aussi élevée que celui dont je viens de parler, n'en sont pas moins des plus intéressants. Nous retrouvons d'ailleurs ici Max Kaminsky et Floyd O' Brien entourés de quelques grands musiciens noirs, tels que Théodore Wilson (piano), Johnny Russel (saxophone ténor), le fameux contrebassiste « Pop » Foster, enfin Bennie Carter le grand saxo alto-clarinettiste, Mesirow étant lui aussi à l'alto et conduisant les ensembles de saxophones. J'ajoute que la formule est un peu différente ici, du fait d'une place assez importante réservée aux arrangements.

Free Love et *Dissonance* (Brunswick 500.569) sont les deux morceaux livrés aujourd'hui à notre curiosité. Les deux titres sont bons, le second étant encore meilleur. Mesirow est l'auteur de *Dissonance*, qui est d'une structure très hot. Dans ce morceau, deux solos de toute beauté : celui de Mesirow au saxo alto, avec ses belles phrases conçues elles aussi dans un impeccable « Chicago-Style » et celui de Ted Wilson au piano. Voilà encore un grand musicien : l'influence de Earl Hines est ici très sensible, mais avec un sens du rythme véritablement extraordinaire. Ted Wilson mérite pleinement son qualificatif de « swing ». Johnny Russel au ténor est, lui aussi, en grande forme et Floyd O' Brien fait de son mieux pour jouer « dirty ». L'exécution s'ouvre et se ferme sur des arrangements bien conçus pour les cuivres et les saxos et au cours desquels Freddie Goodman (frère de Bennie) ne se comporte pas mal du tout à la trompette.

Free Love est une mélodie d'un accent mélancolique, composée par Bennie Carter. L'introduction en est fort réussie, avec les cuivres jouant bouché et les notes basses des saxos, ce qui crée tout de suite l'atmosphère voulue. Puis nous avons deux chorus, le premier pour les cuivres, le second pour les saxos. Ce dernier ensemble est particulièrement remarquable ; c'est Milton Mesirow qui le conduit, d'une façon en tous points satisfaisante. Comme solos, nous avons d'abord celui de Freddie Goodman, qui est loin d'être sans qualité. Freddie joue de façon simple et émouvante et avec une belle sonorité. Puis Johnny Russel se fait

GEBELIN

acquéreur de la Maison **MESSERER**

PIANOS

PHONOS

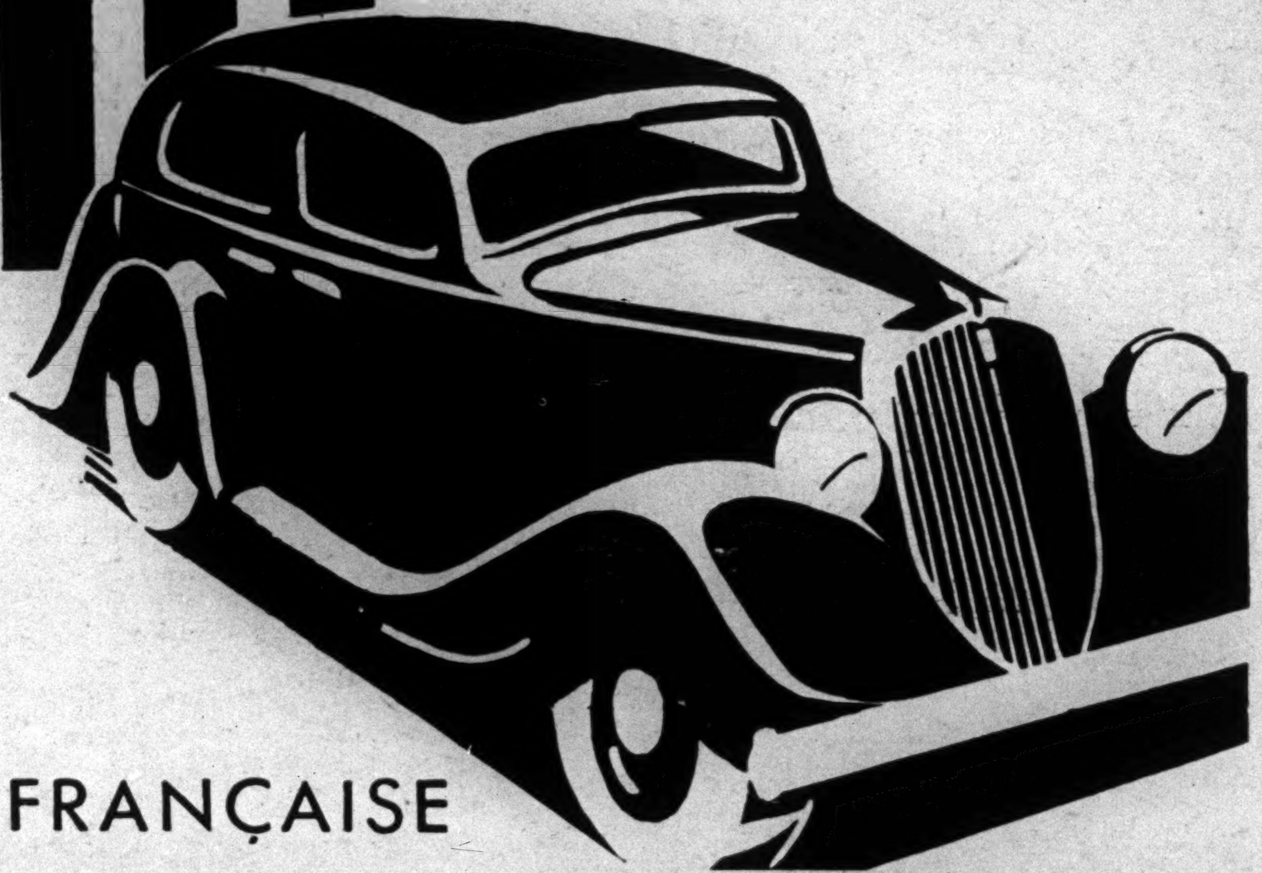
T. S. F.

Une seule adresse : **77, rue Saint-Ferréol, 77, au Ier.**

LES NOUVELLES 6 CV.

FIAT

ÉLÉGANTES
CONFORTABLES
ÉCONOMIQUES
signées... FIAT



100 % FRANÇAISE

Voitures plus vastes, lignes aérodynamiques, une mécanique parfaite, et toujours, cette élégance qui est la signature Fiat. Voilà pourquoi la 6 CV Fiat Française obtient tant de succès.

Deux raisons encore : une performance récente et admirée (105 km. 243 avec 5 litres de carburant, au dernier concours du bidon de 5 litres), et des prix qui font sensation : on trouve une Fiat tout équipée (avec pare-chocs, pare-pierres, etc...) à partir de **15.950 FR.**

SOCIETE ANONYME FRANÇAISE
POUR LA FABRICATION EN FRANCE
DES **AUTOMOBILES FIAT**
34 — Quai Galliéni — 34
SURESNES (Seine)

HOTEL LUTÉTIA

43, Boulevard Raspail, 43

PARIS

Le Confort parfait.

Une bonne Cuisine.

Une excellente Cave

et des Prix raisonnables.

Tél. Dragon 84.14

CINTRA, 6, Square de l'Opéra, PARIS
CINTRA, 167, Rue Montmartre. PARIS
CINTRA, 43-45, Rue de la Bourse, LYON
CINTRA, 4, Rue Beauvau, MARSEILLE
CINTRA,, 3, Place Masséna, NICE
CINTRA, 11, Pl. Victor-Hugo, GRENOBLE

CINTRA

DÉGUSTATION

PORTO - SHERRY

CINTRA, Pl. du Revard, AIX-LES-BAINS
CINTRA, CHALON-SUR-SAONE
CINTRA, Casino Municipal, ALGER
CINTRA, Avenue Jules Ferry, TUNIS
CINTRA, 7, Bd des Etats-Unis, VICHY
CINTRA, 14 & 16, Rue de Paris, LILLE

4, Rue Beauvau
5, Quai des Belges
MARSEILLE

entendre dans une improvisation des mieux venues et où se fait sentir l'influence de Coleman Hawkins. Le dernier chorus est constitué par un nouvel arrangement dans le style propre à Bennie Carter. Car je dois signaler que celui-ci est l'auteur des arrangements de ce morceau, alors que ceux de *Dissonance* sont dus à Mesirow.

On voudrait bien n'avoir que des éloges à adresser aux deux disques de Coleman Hawkins, *Ain't cha got music* et *Rivers takin' care of me* (Brunswick 500.371), d'une part et *Stringing along on a shoe string* et *Shadows on the Swanee* (Brunswick 500.372) d'autre part. Malheureusement ces quatre morceaux ne sont pas fameux. L'orchestre Coleman Hawkins n'est du reste qu'une variante de l'orchestre de Fletcher Henderson dont il groupe les principaux solistes: Henry Allen, Horace Henderson, Dickie Wells, Hilton Pefferson, plus Hawkins, bien entendu. La meilleure de ces quatre exécutions est *Ain't cha got music:* bon vocal d'Henry Allen et excellent travail du même à la trompette, remarquable solo d'alto de Hilton Jefferson, très brillante perfomance de Hawkins sur son ténor.

Sans valoir l'excellent *Harlem Bound, Tiger Rag et I've got rhythm* (Brunswick 500.341), par l'orchestre du sympathique Freddy Johnson, sont encore deux exécutions de valeur. Dans *Tiger Rag*, nous avons deux chorus d'ensemble, le premier et le dernier, — mais dans celui-ci les arrangements ressemblent un peu trop à ce qui a été toujours fait. (Seuls les arrangements du *Tiger Rag* de Louis Armstrong échappent à cette banalité). Les trois solos ont été successivement confiés à : Al. Pratt (saxophone ténor), Arthur Briggs (trompette) et Booker Pittman (saxophone alto). Je saisis cette occasion pour avouer m'être montré trop sévère vis à vis de ce dernier dans ma critique de *Harlem Bound*. De toutes façons, son improvisation dans *Tiger Rag* le réhabilite pleinement et c'est ici le meilleur des trois: Booker Pittman joue dans ce morceau exactement comme il a joué lors du concert à la Salle Pleyel, aussi n'a-t-on que des éloges à lui adresser. De *I' ve got rhythm* il convient surtout de détacher, le premier solo exécuté au trombone par Herbert Flemming dans un style remarquable et avec de parfaites intonations; voilà encore un musicien de grande classe. Il n'y a pas grand chose à dire des autres solos.

Un nouveau Duke Ellington: *Rude Interlude* et *Dallas Doings* (Gramophone K 7.181), mérite bien entendu une mention particulière. Cependant, on peut reprocher à ces deux exécutions la place trop peu importante réservée à l'improvisation. Dans le premier titre nous avons seulement un bref passage de Cootie à la trompette (dans le style de Bubber Miley) et dans le second d'abord un solo de Duke de plus en plus influencé par Fats Waller, et un autre de Lawrence Brown au trombone, qui est joué non sans une certaine puissance mais qui manque un peu d'unité. *Rude Interlude* est une de ces compositions d'atmosphère où excelle Duke, comme l'on sait. L'introduction avec ses cuivres bouchés et son rythme fortement marqué, notamment par Duke lui-même au piano, est très caractéristique de la manière d'Ellington. Quant à la conclusion, avec son mouvement crescendo, elle atteint à une grandeur impressionnante. Dans *Dallas Doings*, joué sur tempo rapide, on relève de beaux ensembles de saxos et un passage de cuivres joué avec feu. Cependant, en dépit de toutes leurs qualités, ces deux morceaux ne sauraient être mis au rang des grandes créations de cet orchestre.

Est-ce ou non l'orchestre de Luis Russel qui entoure Henry Allen dans *Patrol Wagon Blues* et *I fell in love you* (Gramophone K 7.171) ? On peut répondre par l'affirmative puisqu'on retrouve le trombone Higginbotham et le saxophoniste ténor G. Walton (et non Coleman Hawkins, comme il est marqué par erreur sur l'étiquette). Cependant, on peut soutenir aussi que, tout au moins en ce qui concerne le premier de ces morceaux, H. Allen était accompagné par un autre orchestre auquel il avait pris une ou deux individualités: notamment la contrebasse de Foster manque à l'appel, étant remplacée par un sousaphone. Dans *Patrol Wagon Blues* Henry Allen se livre à une imitation éperdue (et d'ailleurs très réussie) de Louis Armstrong: ce qui permet justement, — ceci n'est pas un paradoxe, — de saisir en quelque sorte sur le vif les différences entre les deux grandes trompettes noirs, et, bien entendu, la supériorité de Louis. *Patrol Wagon Blues* nous fait entendre un solo de Higginbotham qui, du reste, a fait mieux que cela. Le verso, *I fell in love with you*, est encore une exécution *ad majorem gloriam*... d'Henry Allen, que l'on entend d'un bout à l'autre du morceau, soit au refrain vocal presque entièrement chanté « scat », soit à la trompette où un chorus tout entier est joué par lui, tandis que tout l'orchestre s'arrête, sauf la seule batterie (Paul Barbarin). Henry Allen exécute là de belles phrases d'où toutefois le désir de briller, de montrer sa technique, n'est peut-être pas entièrement exclu. Pour le reste, H. Allen joue d'une façon sobre et émouvante au possible, avec cet accent enfiévré qui le caractérise. Le chorus de Greely Walton est impeccable, sec et puissant, en force et plein de pondération. De plus en plus j'ai une prédilection particulière pour le style de ce musicien.

Et voici encore une exécution remarquable, quoique d'un tout autre genre : le solo de piano de Mary-Lou Williams, *Night Life* (Brunswick 500.327). M.-L. Williams joue ordinairement dans le mauvais orchestre d'Andy Kirk où, bien entendu, elle ne peut guère avoir l'occasion de se faire apprécier. Cette femme possède, elle aussi un prodigieux sens du rythme et il y a dans son jeu je ne sais quelle jeunesse, — oui, c'est bien le mot — qui le rend d'autant plus plaisant. Mary Lou Williams joue de façon toute naturelle et toute spontanée, comme d'instinct, et elle arrive ainsi à animer ses créations d'une vie prodigieuse. Au verso, un autre solo de piano, *Love me to night*, par Earl Hines, inférieur aux disques de jadis, mais plus réussi que celui édité dans la première série hot.

PROVENCE RADIO
TÉLÉPH. NATIONAL 04-95
52. boul. dugommier
Agence Régionale
DUCRETET
MACHINES PARLANTES
THOMSON

La Couture chez JEAN

Ses Chapeaux
Ses Robes
Ses Créations

51, Rue Saint-Ferréol, MARSEILLE D. 05.18

L'Égypte.
Les Indes.
L'Australasie.
L'Extrême-Orient.
par la

P & O

PENINSULAR & ORIENTAL STEAM NAVIGATION Cy
Paquebots Postes Anglais — Passagers — Marchandises

ESTRINE & Cie, Agents
18, Rue Colbert, MARSEILLE.

Compagnie d'Assurances

"LE SECOURS"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

Agence. - Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE,
42, Rue Paradis. Téléphone : 76.72

S. G. T. M. **Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur**

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. - Adr. Tél. : TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Ad. Téléph. : TRANSPORTS 68-82. Inter : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES
sur l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation.

PARIS, Siège Social : 2, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

ÉCONOMIE de COMBUSTIBLE
par la
ÉTHODE de VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Amélioration de la **Vaporisation** et de la **Circulation.**

Augmentation de la **Puissance** et du **Rendement.**

Empêchement de la **Cristallisation** des **Sels Calcaires** maintenus à l'état amorphe, très ténus, dans les courants de la circulation et évacués chaque jour.

Ni **Tartres**, ni **Boues**, ni **Graisses**.
Arrêt des **Corrosions.**

Casimir BEZ
ET SES FILS

7 bis, Quai de la Tourette, **MARSEILLE**
Tél. C. 28-17 - Télég. Lewilliams-Marseille

19, Avenue Parmentier, **PARIS**
Télég. Lewilliams-Paris

Société à responsabilité limitée
Capital : 1.000.000 de Fr.
Brevets S.G.D.G. en France et à l'Étranger.

VOILES - GRÉEMENTS DE YACHTS
CORDES ET TENTES DE CAMPING
OUTILLAGE

servaux

FOURNITURES MARITIMES ET INDUSTRIELLES

11, Boulevard de Paris Tél. : C. 88.26

Si le déclin du fameux pianiste noir est réel, comme on le prétend, cette exécution nous montre qu'il n'est peut-être pas irrémédiable.

Le séduisant, trop séduisant (?) Garland Wilson nous a également donné un solo de piano d'une incontestable qualité. *The Way I feel* (Brunswick 500.359). C'est un morceau plein de mélancolie et que Garland Wilson interprête avec beaucoup d'aisance et de sentiment. Ah, si ce musicien ne nous donnait que des choses de cet ordre! Au verso une version de *You rascal you*, au cours de laquelle Garland Wilson semble vouloir battre des records de vitesse. Pas grand'chose de fameux là-dedans: le mauvais côté de G. Wilson.

Le xylophone ne semblait guère se prêter jusqu'ici à des interprétations hot. Cependant Red Norvo, dans *In a mist* et *Dance of the octopus* (Brunswick 500.368), parvient à nous rendre acceptable cet instrument. *In a mist*, on le sait, est le thème sur lequel Bix a donné un des plus beaux solos hot de piano qui soient. La version de Red Norvo est loin d'être médiocre. Signalons que Red Norvo est ici accompagné par trois musiciens blancs de tout premier plan : Bennie Goodman (clarinette), Arthur Bernstein (contrebasse à cordes), Dick Mc Donough (guitare).

Quelques disques de chant présentent aussi un réel intérêt. L'excellente Mildred Bailey, dont je vous ai déjà parlé, sera goûtée dans *Harlem Lullaby* et *Is that Religion?* (Brunswick 500.269) où son style simple et charmant fait merveille. Dans le premier morceau, elle est splendidement accompagnée, presque d'un bout à l'autre, par Tommy Dorsey, au trombone, cependant que

MAITRE DES ONDES

La plus importante nouveauté de la saison « **LE CADRAN PSYCHE** » se trouve dans la « **Gamme Gody** » qui comprend des appareils superhétérodyne depuis

1.375 Frs

Vente à crédit

Notice et Renseignements franco sur demande aux

Éts GODY

USINE ET BUREAUX à

AMBOISE (Indre-et-Loire)

AVEC UN « GODY » JAMAIS D'ENNUIS !!!

Récepteur 8 lampes muni du cadran lumineux à lecture directe, modèle PSYCHE à miroir d'une visibilité et clarté incomparables, interchangeable instantanément (Breveté S.G. D. G.)

Jimmy à la clarinette est également en bonne forme. Bunny Beregan à la trompette se distingue dans le second titre.

Peut-on espérer avoir retrouvé le Bing Crosby de jadis? *Sweet Georgia Brown* et *Some of these days* (Brunswick 500.307) pourraient le laisser espérer. Je dis bien pourraient, car avec ce chanteur on ne sait jamais. En tout cas, dans ces deux morceaux, il n'y a que des louanges à lui adresser, sauf, peut-être, pour les passages scat qui ne sont pas impeccables. L'orchestre qui accompagne Bing Crosby et excellent, aussi bien pour *Some of these days* où Eddie Lang à la guitare et Frankie Trumbauer au saxophone alto donnent d'excellents solos (Eddie Lang surtout) que pour *Sweet Georgia Brown* où nous avons la révélation d'un excellent orchestre blanc hot, — ce qui est plutôt rare — celui d'Isbam Jones.

Jack Teagarden n'est pas seulement le plus grand trombone hot qui soit, c'est aussi un des rares blancs sachant chanter avec swing. Bien que sa partie vocale de *A hundred years from to day* et *I just could'nt take it* (Brunswick 500.392) soit exécutée dans un style entièrement straight, sa belle voix grave et prenante reste toujours aussi agréable à entendre. La première face me parait supérieure à la seconde, d'autant plus que Teagarden prend un petit solo de trompette qui pourrait bien avoir Charlie Teagarden pour auteur.

Georges PETIT.

Les meilleurs enregistrements :

Chicago Rhythm Kings: *Home cooking* et *The Eel* (Brunswick 500.328)

Henry Allen and his Orchestra : *In fell in love with you* et *Patrol Wagon Blues* (Gramo K 7.171.)

Mezz Mezzrow and his Orchestra : *Dissonance* et *Free Love* (Bruns. 500.369)

Mary-Lou Williams: *Night Life* (Brunswick 500.327).

Mildred Bailey: *Harlem Lullaby* et *Is that religion ?* (Brunswick 500.269).

Les Globes Lumineux
FOREST

●

Une lumière agréable

Une documentation toujours utile

●

Globe 25 cm. 1/2 Méridien
sur pied acajou massif. **300** fr.

● ●

GRANDS MAGASINS - LIBRAIRIES

Maison FOREST, 17, Rue de Buci, PARIS-VI^{e}

X^{E} FOIRE DE MARSEILLE

15-30 SEPTEMBRE 1934

MARCHÉ MÉDITERRANEEN ET COLONIAL

Comité-Marseille : **7, Quai des Belges.**
Bureaux à Paris : **1, Boul. Haussmann.**

BÉTON ARMÉ

TRAVAUX PUBLICS
OUVRAGES D'ART

ÉTABLISSEMENTS

BOUSSIRON

10, Boulevàrd des Batignolles, 10 — PARIS

Demandez
les Chaussures

Le

Taureau

Une grande marque
à la portée de tous,
donnant le maximum
de garantie pour un
prix minimum.

CONSTRUCTIONS
MÉTALLIQUES

Cie de
Fives-Lille

Chaudières
Appareils de levage
Chaudronnerie

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis
MARSEILLE

HYDROTHÉRAPIE

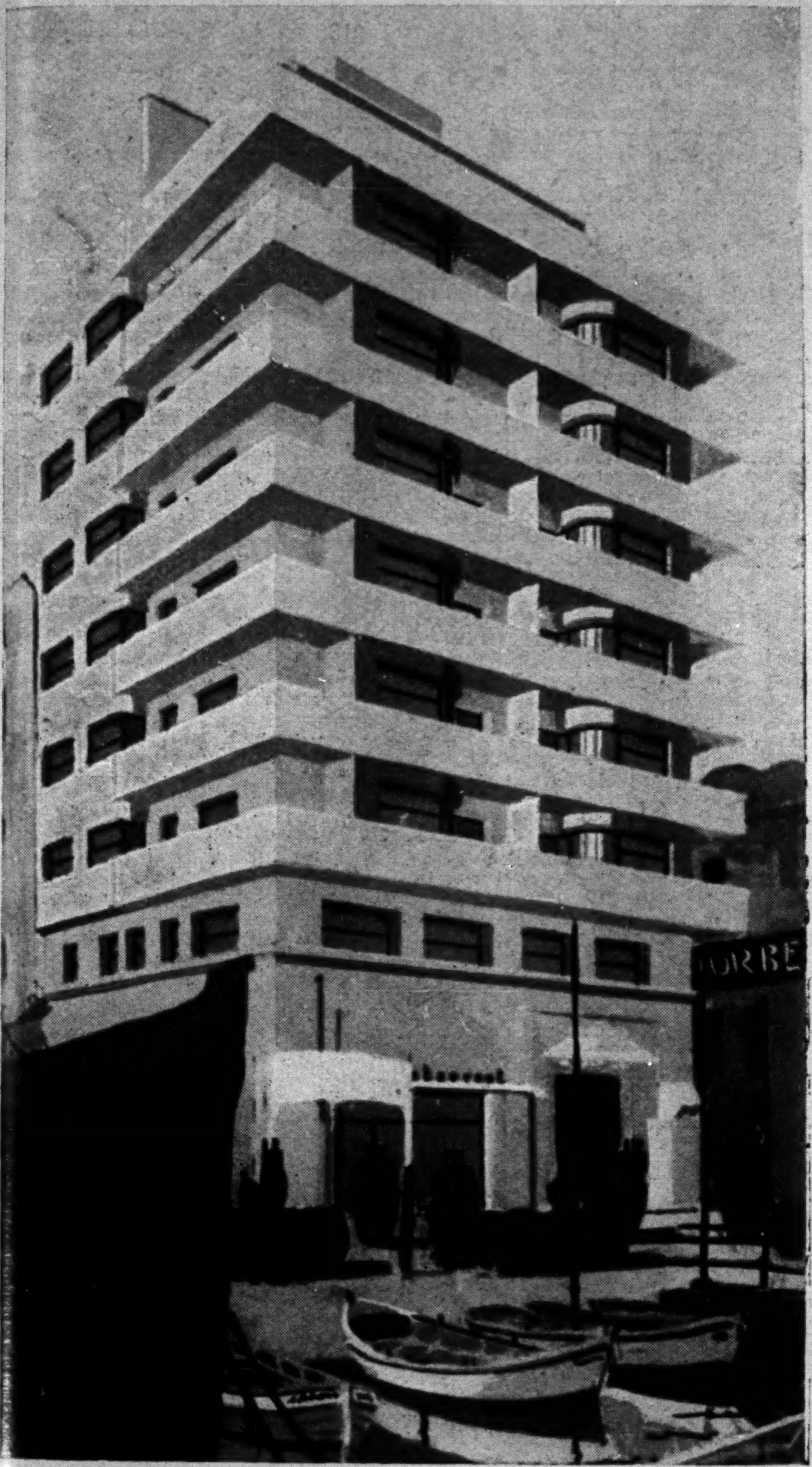
INSTALLATIONS D'HOTELS
EAU CHAUDE ET FROIDE
SALLE DE BAINS EN COULEURS

Maison L. FAGE

20, Rue Saint-Saëns (ex-Rue Thiars) — MARSEILLE
TÉLÉPHONE DRAGON 30.42 -- Adr. Tél. : FAGIRO-MARSEILLE

CHAUFFAGE CENTRAL
AU CHARBON, GAZ MAZOUT

Le Vieux-Port s'embellit



Notre Vieux Lacydon s'embellit chaque jour. Ce site incomparable dont Ziem a rappelé sur plus d'une toile les coloris changeants, dont Monticelli a célébré les jeunes filles troublantes, va-t-il enfin être appelé à devenir le lieu d'élection des gens de goût ?

Après la foule des restaurants bigarrés qui ont ouvert leurs portes sur ces quais enchanteurs dont les rives accueillent les plus beaux navires du monde, voilà que par suite d'une inspiration heureuse d'urbanisme, nous verrons bientôt s'élever de terre la silhouette d'un bel Immeuble moderne, aux larges baies, aux formes élégantes, le premier en son genre sur nos anciens quais.

A 150 mètres de notre Canebière, sur le quai de Rive Neuve, à l'emplacement même dénommé Place aux Huiles, devenu célèbre dans les annales du théâtre et du cinéma depuis que Marcel Pagnol l'a choisi comme berceau de son film de « Fanny » nous verrons se réaliser d'ici quelques mois le projet dont le cliché ci-dessus est la reproduction — maison de verre qui ménagera à ses occupants l'un des plus éblouissants panoramas sous un ciel d'azur, dans une atmosphère reposante, en plein centre de la ville.

Échos.

ENQUETE SUR LA TURQUIE ET LES BALKANS :

Notre confrère et ami, Léon Bancal, poursuit dans le *Petit Marseillais* une série d'articles sur la Turquie nouvelle et la situation dans les Balkans, qui témoigne des qualités les plus hautes d'équilibre et d'un art achevé de l'exposition. Nous reviendrons sur ces pages qui seront vraisemblablement réunies en volume, mais d'ores et déjà signalons un talent qui s'affirme de plus en plus solidement et met la presse marseillaise de niveau avec celui de Paris.

PRIX TRIENNAL DE BELGIQUE :

Une erreur de mise en page a malencontreusement retardé l'écho où nous relations l'attribution à Franz Hellens, notre collaborateur et ami, du prix triennal de littérature de Belgique. Cette distinction consacre le grand écrivain belge à l'égal des plus grands et le classe le premier d'entre les talents belges. Pour nous, elle n'est qu'une preuve nouvelle de ce que les *Cahiers* savent depuis longtemps déjà. D'ailleurs Franz Hellens n'avait pas besoin à nos yeux de recevoir ce témoignage public d'admiration pour s'attribuer une place éminente dans la littérature française de notre temps.

LOTERIE NATIONALE :

TIRAGE DU 26 JUIN 1934 — PREMIÈRE TRANCHE

Le numéro 51.175 de la série 35 gagne : CINQ MILLIONS;

Dans les 39 autres séries les billets portant le N° ci-dessus gagnent 100.000 fr. En outre, le N° qui précède et celui qui suit, dans la même série, le gagnant du gros lot, gagnent chacun 50.000 fr. — Ce sont les N° 51.174 et 51.176 de la série 35.

Dans chacune des vingt séries suivantes :

28	35	10	20	08	40	30	15	27	17
18	23	29	39	16	24	04	01	33	21

Le numéro 49.959 gagne UN MILLION

Dans chacune des vingt séries suivantes :

02	03	05	06	07	09	11	12	13	14
19	22	25	26	31	32	34	36	37	38

Le numéro 49.959 gagne 50.000 Frs.

Dans toutes les séries le numéro 59.324, gagne 300.000 Frs.

Les numéros 90.639 et 16.986, gagnent 100.000 Frs.

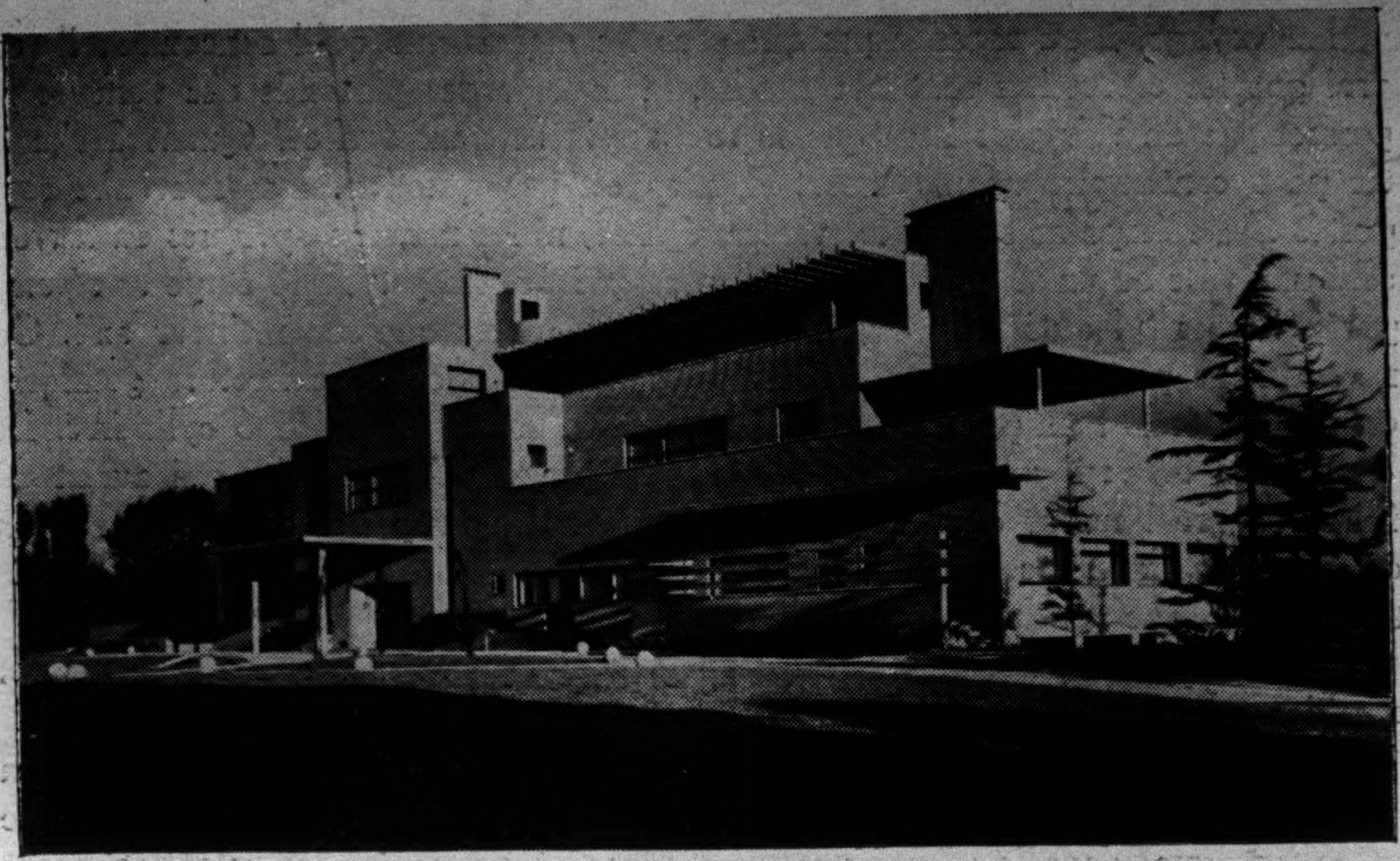
Les numéros se terminant par 2.406, gagnent 50.000 Frs.

Les numéros se terminant par 0.258, gagnent 25.000 Frs.

Les numéros se terminant par 865, gagnent 10.000 Frs.

Les numéros se terminant par 82, gagnent 1.000 Frs.

Les numéros finissant par 0, gagnent 200 Frs.



UNE MAISON EN 1934. (*Rob. Mallet - Stevens Architecte*)

L'Architecture Moderne et le Public

De nombreux critiques d'art se sont amusés à analyser les réactions du public en présence de l'architecture moderne. Leurs conclusions ne nous apprennent pas grand' chose, car, en général, elles sont plus le reflet de leur propre sentiment que l'opinion du public. Ceux qui aiment et comprennent l'architecture moderne, affirment l'enthousiasme des foules, ceux qui, au contraire la dénigrent systématiquement, sont d'un avis diamétralement opposé.

En vérité, le public, et par là, entendons la majorité de nos concitoyens, se soucie peu d'architecture; c'est certainement l'art le moins estimé, et partant le plus méconnu. Les œuvres des architectes sont « vues » par le public, elles ne sont pas « regardées ». Quant aux noms des auteurs, ils sont totalement ignorés. Les parisiens passent quelquefois devant l'arc de triomphe de l'Etoile, qui l'a conçu ? Anonymat absolu. Rares sont ceux qui n'ont entendu parler du Parthénon, tout le monde connait, aime et admire le Parthénon. Quel en fut l'architecte ? Silence. On comprend tout de suite que pour l'architecture moderne l'ignorance du public soit plus vaste encore. Et cependant, le public vit dans l'architecture, il habite les maisons, circule dans les rues, c'est l'art populaire, humain par excellence. Son indifférence vient de son manque d'éducation artistique; rien n'est fait pour instruire le public. Il doit acquérir son bagage d'art lui-même.

En voyage, il ne regarde presque plus les monuments qu'il rencontre; il est vrai que les carrossiers sont très fautifs, la hauteur des plafonds des voitures ne permet pas de voir plus haut que le soubassement d'un édifice. Quant à s'arrêter pour contempler un monument, il n'en est pas question. Les souvenirs rapportés d'une étape ne sont ni les vieilles églises, ni les maisons aperçues en traversant une ville ou un village, ce ne sont plus que des temps. Telle étape se résume par 2 heures 54 ou 3 heures 12, 8 minutes de moins que son meilleur ami. On ne s'attache plus à comparer l'architecture romane avec l'architecture gothique, on préfère établir un parallèle entre les temps d'une 8 ou d'une 6 cylindres. Le « moyen » de voyager compte plus que la « fin ». L'automobile qui aurait dû faire renaitre l'amour de l'architecture, lui fait beaucoup de tort. Avec l'avion ce sera plus grave encore; la plus belle cathédrale du monde, vue de 3.000 mètres, perd beaucoup de sa grandeur, quant à ses détails...

Parmi les rares personnes s'intéressant encore, quand même, à l'architecture, combien admettent l'architecture moderne ?

Cette pauvre architecture moderne a été bien malmenée ces temps derniers, on lui a adressé bien des reproches. Pour certains, elle est plus qu'originale, elle est excentrique, dans le mauvais sens du mot. Et cependant, en y réfléchissant une seconde, c'est elle qui est normale, c'est l'architecture genre « passé » qui devrait se faire remarquer par son extravagance. Supposons que deux messieurs se promènent ensemble avenue des Champs Elysées. Un d'eux est habillé comme tout le monde, veston, chapeau melon; l'autre est vêtu en seigneur du XVIII^{e} siècle, portant perruque, talons rouges, l'épée au côté. Lequel des deux serait le plus excentrique et ferait retourner les passants ? On est injuste, l'architecture moderne est normale, elle est de son temps.

Notre époque, au point de vue du goût, est la digne sœur du XIX^{e} siècle : amour exagéré de l'antiquaille jusqu'au mépris des exigences de la vie actuelle. On confond trop aisément: antiquité et bric à brac, tradition et routine, fantaisie et pagaye, bénéfice du travail et gain des affaires. Cet amour pour le passé ou le faux passé, les styles morts en toc, est un phénomène unique dans l'histoire de l'art et dans l'histoire tout court. S'imagine-t-on Napoléon prenant ses repas dans une salle à manger Henri II ou Louis XIV construisant Versailles en style gothique? De nos jours, Monsieur Lebrun est moins difficile et ne s'étonnerait pas de dicter son courrier assis devant un bureau Régence ou Empire. Le décalage des styles, la confusion des arts, ont libre cours dans notre pays. Le public est paresseux, il lui est agréable de savoir, sans effort, où il se trouve, et les architectes ont eu le tort d'encourager ce défaut. « Pour le public », l'église est ogivale, le palais de justice est classique, l'hôtel de ville est Renaissance, le bureau est Empire, le salon est Louis XVI et il est admis que le dancing soit moderne. Le « moderne », pour nombre de gens ne « fait pas sérieux », c'est un amusement. Quelques personnes ont dans leur appartement, « une » pièce moderne, de même que certains malades condamnés à un régime alimentaire sévère se permettent parfois un excès; on s'en défend, on se le reproche, mais on y tient! La chambre moderne est à l'appartement ce que le homard à l'américaine est au dyspeptique.

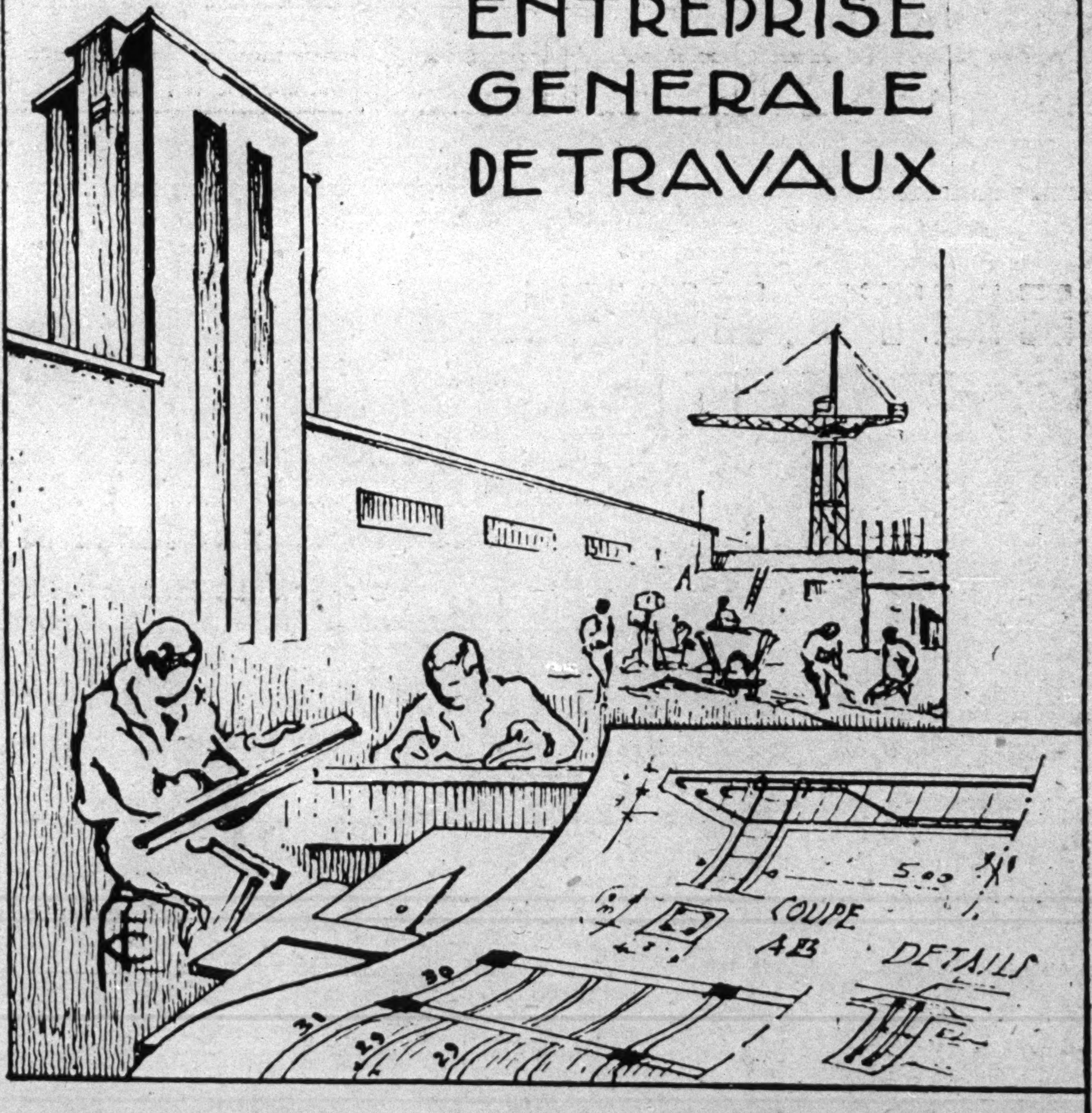
De tous temps, et dans tous les pays, ce sont les gouvernants, les Etats qui ont décidé de l'opportunité d'un style nouveau. Comme le disait il y a quelques an-

LUGAGNE ET DE BOUILLANNE

MARCEL de BOUILLANNE & Cie Successeurs
42 Rue Montgrand 42 MARSEILLE

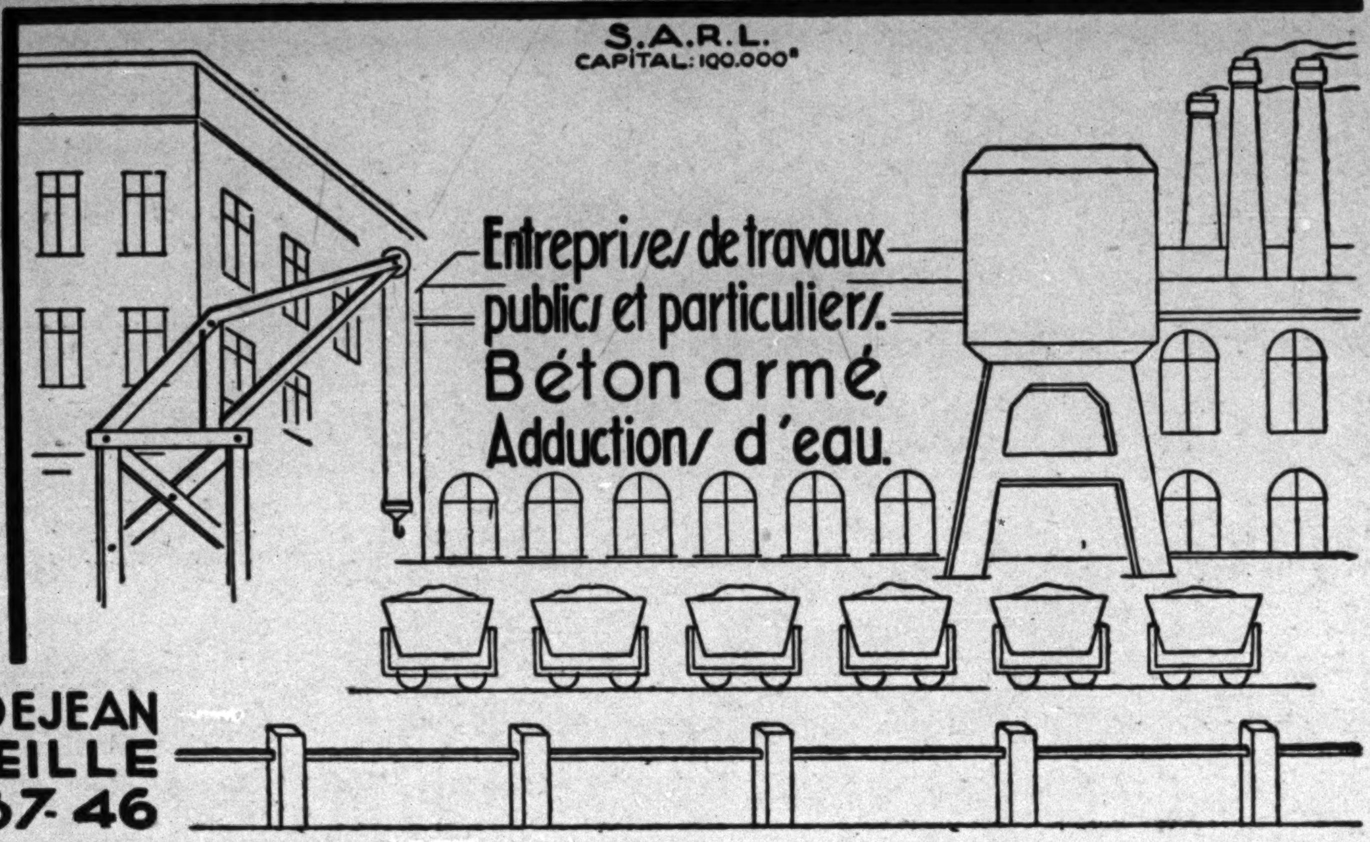
Telephones D.50.00 & 52.34

ENTREPRISE GENERALE DE TRAVAUX



BUREAUX A PARIS : 27 RUE BLANCHE (9eme)
Tel. TRINITE 63.20

LES TRAVAUX DU MIDI



2. Rue DEJEAN
MARSEILLE
Tel: D-87-46

ENTREPRISE

FRANÇOIS FERRÈRE

MENUISERIE
D'ART ET DE BATIMENT

11.15. RUE DE VERDUN MARSEILLE. TÉLÉPH. 36.76

nées Georges Huysman, notre nouveau et très sympathique directeur des Beaux-Arts : Faute d'une éducation artistique première, les hommes sont prisonniers des enseignements de l'Etat; l'architecture ne progresse pas. En vérité, (il faut le dire tout bas, car c'est un peu navrant), nous avons à l'heure présente les maisons que nous méritons.

Présentement, il semble que les Etats regardent plutôt en arrière, comme s'ils étaient effrayés de regarder en face; ce sont les styles défunts qui ont toutes leurs faveurs pour symboliser la patrie. La chose s'explique assez aisément: il faut compléter la fermeture des frontières économiques en unifiant l'aspect des demeures; le confort est contingenté; l'indigène doit reconnaitre tout de suite qu'il est chez lui, étant entouré de constructions qui lui sont familières.

Pour être un vrai allemand, aujourd'hui, il est indispensable d'être blond, pour qu'une maison soit vraiment allemande on conçoit qu'il lui faille des caractéristiques bien définies. En Allemagne, grâce au chancelier Hitler, la mode imposée revient au faux gothique troubadour mis à la mode par Walter Scott, grands toits, fers forgés, culs de bouteilles aux fenêtres, décor pour vieil Heidelberg. La France, fière à juste titre de ses palais des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles encourage la copie et le plagiat de Mansart et de Gabriel; une maison de rapport ou un cinéma, grimés en château du grand siècle ne doivent soulever aucune protestation de la part du public, l'Etat considérant qu'il a sous les yeux l'image d'une demeure bien française. Il faut du « déjà vu », du « connu », du réellement « classé » à défaut de réel « classique ».

Les pouvoirs publics, en bons pasteurs, devraient diriger le goût de la population entière, et, si les directives principales étaient fondées sur l'ordre, l'hygiène, la gaieté, une ville comme Paris aurait un tout autre aspect. Les barreaux gros comme le poing aux fenêtres étroites des collèges, les grilles des squares où les enfants paraissent en cage, les rues obscures (ô ironie! dans Paris qu'on appelle la Ville Lumière) ; les taxes paradoxales sur la publicité lumineuse (le monsieur qui, gracieusement, éclaire la voie publique doit payer) ; le règlement du 13 août 1902, sur les hauteurs des bâtiments dans la ville de Paris, qui autorise des cours à cuisines de trois mètres trente-trois de large pour des immeubles de huit étages; des bureaux de poste rébarbatifs, des cahutes d'octroi lépreuses et sordides, les affiches qui pendent en loques délavées sur de nombreux murs, autant d'éléments peu faits pour donner à Paris un petit air de gaieté.

Souhaitons une ville propre, avec des maisons claires, et celles-ci pour toutes les classes de la société.

On comprend, hélas! l'abandon du logis familial au profit du marchand de vin, quand le travailleur ne possède qu'une pièce où vivent lamentablement plusieurs personnes; quand cette pièce honteuse, non chauffée, éclairée au gaz ou au pétrole, sert de chambre à coucher, de salle à manger et de cuisine à toute une famille, le marchand de vin, avec son faux luxe, ses glaces, ses lumières, avec tout son clinquant, sa gaieté artificielle, attire le malheureux sans foyer. Il est excusable: le taudis crée le bistro.

Il faut des maisons claires, des logements sains, de l'air, de l'eau, de la lumière, de la chaleur, de la gaieté, et bien des intérieurs bourgeois sont encore des taudis. Escaliers qui sentent la cave, le chou et le beurre douteux, cuisine prenant jour (si l'on peut dire) sur une courette, salon aux fenêtres en meurtrières, salle à

manger marron, aux « pâtisseries » écrasantes, vestibule sans lumière, appartement sans salle de bains. Et cela se loue très cher. Démolissons ces habitations indignes. Toute cette poussière, toute cette crasse, toute cette obscurité malsaine doivent disparaître.

On construit des sanatoria, mais on laisse debout des îlots insalubres, on pense à la maladie, alors qu'on devrait songer à la santé.

*
* *

Si l'Etat ne fait pas son devoir, le goût du public évolue quand même dans le bon sens. Prenons en pour preuve, une salle de bains par exemple. Décrivons une salle de bains en 1934.

Cette pièce moderne est blanche, claire ; les murs sont en faïence blanche ; la baignoire, encastrée ; le lavabo, en grès blanc ; le plafond, ripoliné. Les appareils d'éclairage en verre opalin distribuent une lumière puissante, mais non aveuglante. L'eau chaude, l'eau froide, l'eau adoucie (eau dont le calcaire est éliminé), peuvent couler à flots par des robinets chromés. Les porte-savon, les porte-éponges, sont en faïence blanche encastrée dans les murs. Le sol, en carrelage clair, est recouvert devant la baignoire d'un tapis lavable en tissu éponge.

Les glaces, les faïences, le métal chromé, luisent sous les ampoules blanches. Tout est net, lumineux : salle de bains faite pour un sportif, pour un homme actif, pour une femme raffinée, pour des enfants sains ; la pièce respire la propreté, la santé. Il est amusant de relire dans Zola, la description d'un cabinet de toilette sous le second Empire :

« Mais la merveille de l'appartement, la pièce dont parlait tout Paris, c'était le cabinet de toilette. On songeait, en y entrant, à une large rotonde, une tente de féérie, dressée en plein rêve par quelque guerrière amoureuse. Au centre du plafond une couronne d'argent ciselé retenait les pans de la tente, qui venaient, en s'arrondissant, s'attacher aux murs, d'où ils tombaient droit jusqu'au plancher. Ces pans, cette tenture riche, étaient faits d'un dessous de soie rose recouvert d'une mousseline très claire, plissée à grands plis de distance en distance ; une applique de guipure séparait les plis, et des baguettes d'argent guillochées descendaient de la couronne, filaient le long de la tenture, aux deux bords de chaque applique...

« Et sous ce berceau de dentelles, sous ces rideaux qui ne laissaient voir du plafond, par le vide étroit de la couronne, qu'un trou bleuâtre, où Chaplin avait peint un Amour rieur, regardant et apprêtant sa flèche, on se serait cru au fond d'un drageoir... Une armoire à glace, dont les deux panneaux étaient incrustés d'argent, une chaise longue, deux poufs, des tabourets de satin blanc, une grande table de toilette, à plaque de marbre rose, et dont les pieds disparaissaient sous des volants de mousseline et de guipure, meublaient la pièce. »

Il y a quand même une différence ! Et le public comprend. Avouons qu'en matière d'architecture, le public n'est pas consulté. Il ne sait pas, il est donc injuste de proclamer que c'est lui qui décide. Il accepte ce qu'on lui donne, mais n'est pour rien dans le choix.

Il est certain qu'il préfère l'architecture moderne à toute autre architecture,

Les Appartements en co-propriété
construits par
LA SOCIÉTÉ DES
Établissements BONNET
Société Anonyme au Capital de 1.000.000 de francs
50, Rue Breteuil, MARSEILLE
répondent à toutes les exigences
du Goût,
de la Technique,
du Confort.

Lorenzy-Palanca

PARFUMS
TOILETTE
OBJETS D'ART

crée l'atmosphère de la femme

Marseille **Alger**

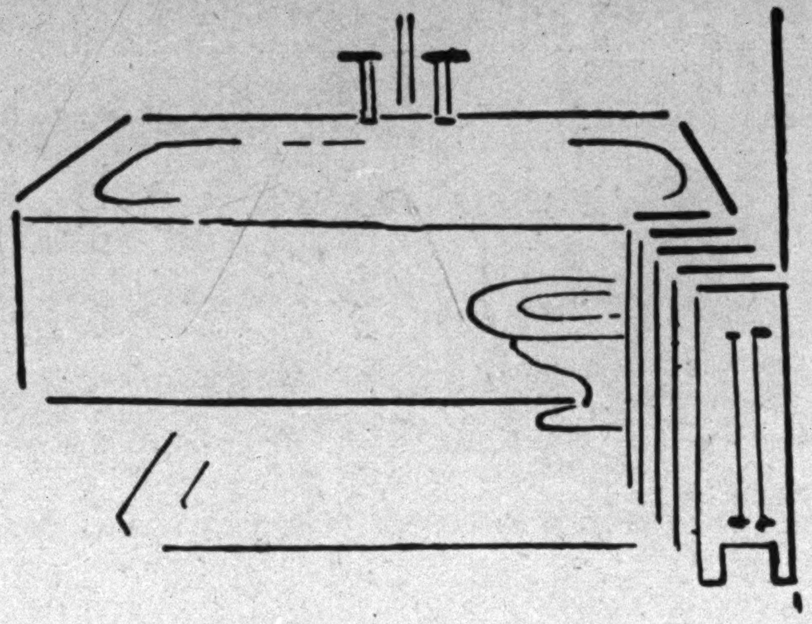
Honoré LAURENT

ENTREPRENEUR

Adductions d'Eau

Installations Sanitaires

Chauffage Central



Téléphone C. 64.93

MARSEILLE, 129, Avenue de la Capelette

François BOSSY et Maurice GENOUD

Entreprise Générale

Travaux Publics

Béton Armé

Rue de la Boétie PARIS

« à la manière de », mais tout a été mis en œuvre pour le faire hésiter. N'a-t-on pas déclaré que l'architecture moderne engendrait le chômage. Avouez que l'argument devait porter ; malheureusement, à la réflexion, on s'aperçoit vite que c'est le contraire, un bâtiment moderne employant infiniment plus d'ouvriers qu'on n'en utilisait autrefois. N'a-t-on pas dit aussi et écrit que l'architecture moderne n'était pas française. Pourquoi ? Les architectes français sont-ils incapables de créer autant et aussi bien que leurs illustres prédécesseurs ? Pourquoi aujourd'hui leur rôle serait-il de copier, de démarquer ? Les architectes étrangers seuls, auraient de bonnes idées? C'est se montrer bien sévère pour la corporation et faire preuve de peu d'équité envers les artistes français.

A vrai dire, ce n'est pas tant la « nouveauté » qui effraye le public que « l'actualité ». On prône « demain », on respecte « hier », on dénigre « aujourd'hui ».

L'époque à laquelle on vit n'est-elle pas toujours la plus ingrate, la plus critiquable. N'a-t-on pas toujours vanté les charmes du bon vieux temps. (On l'appelle invariablement « bon », on ne dit jamais le « bon temps présent ».) L'homme vit d'espoir en l'avenir et de regrets du passé; « l'espérance et le souvenir ont le même prisme: l'éloignement ». Le présent est comme les absents, il a toujours tort! Nous nous attendrissons en songeant au postillon d'hier qui mettait plusieurs jours pour remettre une lettre, nous rêvons avec admiration à la télévision sans fil de demain, pendant qu'aujourd'hui nous pestons au téléphone. Il en est de même pour la maison; nous la jugeons sévèrement, pour la seule raison qu'elle est contemporaine. Soyons plus indulgents pour nos œuvres, pour nous, nous du temps présent, qui vivons à une époque que, bien vite, nos petits-enfants appelleront le bon vieux temps !

Le public encouragé, instruit, serait un excellent auxiliaire pour les artistes. Il est trop facile de le traiter avec mépris.

Le public a trop bon dos. C'est pour satisfaire son manque de goût, dira-t-on, qu'on lui présente des films imbéciles, c'est pour donner satisfaction à son amour douteux de la beauté qu'on imprime des timbres, qu'on frappe des pièces de monnaie, qu'on décore des boites de cigarettes, d'une laideur certaine. Et bien non, le public docile, complaisant c'est entendu, trouve plus d'agrément à un bon film qu'à un mauvais, et préfère un beau dessin à l'imagerie souvent honteuse qu'on lui propose. Il en est de même pour l'architecture. Le public somnole. Il se réveillera un jour et comprendra qu'on exagère en prenant son indifférence ou sa patience pour de la sottise. Et tout fait prévoir que ce jour n'est peut-être pas tellement éloigné.

Rob. MALLET-STEVENS.

ACHAT
VENTE
ARISTIDE BEL
S. Anonyme
TRANSFORMATION
DE BIJOUX
JOAILLIERS
1, rue St-Ferréol - La Canebière, MARSEILLE Tél. D 6506

Échos.

CONGRES LITTERAIRE D'ORLEANS

Notre collaborateur, M. Roger Secrétain, rédacteur en chef du *Républicain Orléanais*, a pris l'initiative, en qualité de secrétaire général, de réunir à Orléans les 22, 23, 24 juin un Congrès Littéraire qui bénéficie du plus haut patronage et de la collaboration des membres les plus réputés du monde des Lettres.

L'objet principal de ce Congrès est une évocation de l'activité littéraire dans les différentes régions de France. Un ensemble de rapports fera connaitre aux délégués les mouvements insuffisamment connus des provinces. Il en résultera une cohésion meilleure et une connaissance réciproque plus profonde, ce qu'on ne saurait trop souhaiter.

LE PRIX RABELAIS

Un Comité s'est constitué en vue de l'attribution d'un prix littéraire par les représentants du public.

Le prix, d'une valeur de 15.000 Frs., portera le nom de Prix Rabelais et sera décerné, avant les vacances, à une date qui sera ultérieurement précisée.

Comme son nom l'indique, le Prix Rabelais sera décerné à une œuvre jeune et vivante, saine et joyeuse, dans les bonnes traditions de la langue et non à une de ces pénibles études de malades ou d'anormaux dont la littérature contemporaine a empoisonné l'opinion.

Le Prix Rabelais, prix du public, attribué par les représentants du public, doit constituer la *trève* des marchandages littéraires. Il *apaisera* la *juste* méfiance des lecteurs trop souvent trompés par des votes complaisants ou des publicités audacieuses et aguichantes. Il doit, au-dessus des basses combinaisons et des intrigues, ne se fondant que sur la juste valeur, ramener, avec une épuration des mœurs, la confiance publique dans ce domaine comme dans les autres.

Le Comité, constitué par les représentants de diverses corporations, comprend notamment :

Le peintre Fernand Léger; le compositeur Arthur Honegger; le Docteur Brille; le chansonnier Charles Fallot; les duettistes Gille et Julien; le cinéaste Albert Préjean; la photographe Germaine Krull; le libraire José Corti; le metteur en scène Claude Autant Lara; le sportif Charles Pélissier; le journaliste Robert Bré, de l'*Intransigeant*, etc...

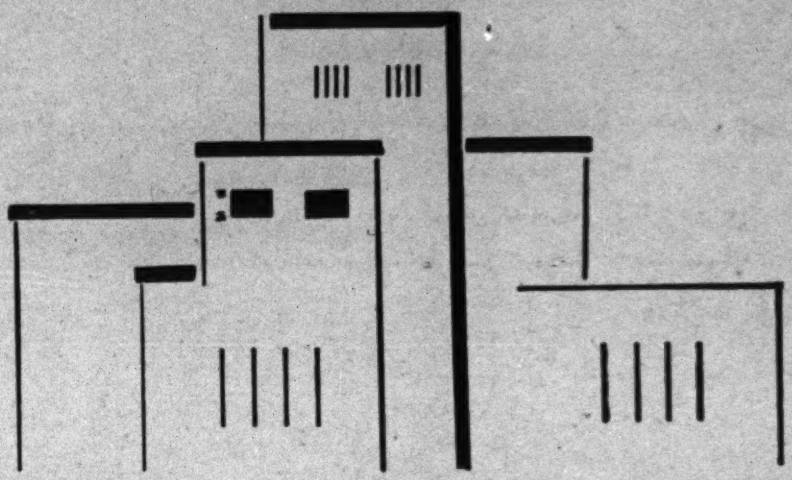
Le prix sera indifféremment attribué à *un livre* ou à un *manuscrit* que l'on peut dès à présent, adresser, en plusieurs exemplaires, à M. Jean Delcros, Secrétaire Général du Prix Rabelais, 153, Boulevard Ney à Paris.

Le Prix Rabelais est le prix du public,
décerné par le public,
pour le public.

MIDI... 7 HEURES
L'heure du BERGER

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX
ET. JALLUT ET Jh. RICORD

A. JALLUT ET **M. CLAVÉ** Succrs
S.A.R.L. - CAP. 250000 FRS. - 15, RUE DU JARDIN DES PLANTES
MARSEILLE
TÉL. C. 27.43



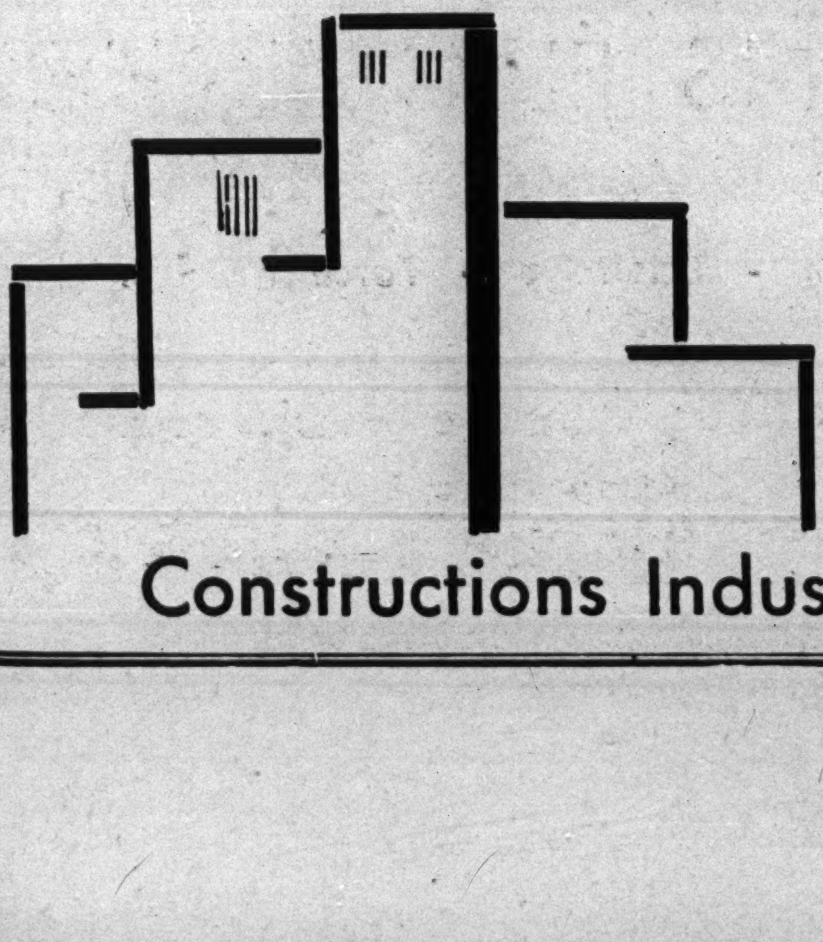
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
BÉTON ARMÉ - IMMEUBLES - VILLAS

Entreprise Générale de Travaux Publics

MAÇONNERIE - CIMENT ARMÉ

LEON FEAUTRIER

Ingénieur T. P. E.
Successeur de LEHOUX Frères



BUREAUX ET ENTREPOTS :
MARSEILLE
12, Rue Julia, 12
Téléphone : C. 66.59
R. C. Marseille 90.142

Constructions Industrielles et Privées

Pour vos travaux délicats et urgents nécessitant mise en service rapide, employez le

Super-Flambeau

artificiel à hautes résistances et à durcissement rapide, fabriqué depuis 7 ans avec succès par les usines de la

Société Coloniale des Chaux et Ciments Portland de Marseille

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs

Siège Social et Bureaux : L'ESTAQUE (Bouches-du-Rhône)
Télégr. : **Colocimen-Marseille** — Téléphone : Marseille Colbert 94-53
Usine à l'Estaque (B.-du-Rh.) - Usine à Lottinghen (P.-de-C)

« Le Flambeau »
Portland Artificiel supérieur recommandé par ses résistances constantes.

« Le Spécial Route »
Artificiel spécial pour bétonnages de chaussées, dallages et enduits.

NOEL & Cie

Ingénieurs-Constructeurs

Anc. Établts NOEL aîné PELLEGRINI & Cie

56 à 78, Rue de Lyon MARSEILLE

INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES

(Théâtres, Casinos, Cinémas, Villas, Hôtels)

Haute et Basse Tension - Éclairage - Force Motrice.

Réparations tous Appareils Électriques

Téléphone : National 38-41
3 lignes

Télég. : ATE Marseille

A Paris : les Expositions

GEORGES GROSZ — DAUMIER
LE VERRE, LA MOSAIQUE ET L'EMAIL
Guillaume APOLLINAIRE

Les dessins et les peintures envoyés par Georges Grosz, d'Amérique, où il réside depuis quelques années, sont actuellement exposés à Paris, à la *Galerie Billiet*. Ensemble attachant composé de dessins cinglants et de peintures paisibles.

Il n'y a pas de vice, de ridicule, de tristesse qui n'échappe à Grosz. C'est le « *Dancing* » avec la femme sur le retour qui guette le jeune adolescent qu'elle payera pour son plaisir ; la « *Fille* » dans la rue qui peut à peine se tenir sur ses talons pareils à des échasses, et comble de sourires le vieux monsieur ventru qui l'accompagne.

Certaines toiles atteignent à un réalisme trop cru. Je préfère la scène où Grosz représente, thème qui lui est cher, l'éternel gros bourgeois déplaisant caressant ici une femme au son d'un accordéon que joue un malheureux nabot — joies éphémères de la chair.

Grosz est allemand, purement allemand, peut-être est-ce pour cela qu'il a si bien saisi certains travers de sa race. Il les a si bien stigmatisés que, si Grosz n'avait déjà quitté l'Allemagne à l'arrivée d'Hitler, il eut été certainement obligé de le faire à l'avènement de ce dernier.

Voici la disgracieuse Gretchen aux deux longues nattes bêtes, aux pieds plats, tenant ostensiblement un bouquet à la main, pour prouver à tous qu'elle est sensible aux beautés de la vie. Cette Gretchen est accompagnée d'un jeune homme à lunettes jouant de la mandoline. Ils forment un couple de « *Vanderfögel* » des plus comiques et des plus propres à vous gâter les joies de la marche. Pour eux, une promenade doit être comparable à un problème d'algèbre et les différentes étapes réglées grâce à un nombre d'équations équivalentes.

La satire s'enfle quand Grosz montre la femme apeurée et l'enfant chétif de l'ouvrier congédié, qui au premier plan du dessin implorent l'entrepreneur narquois, décoré et ricanant, tandis qu'à l'arrière-plan du dessin l'ouvrier reçoit un coup de pied au derrière. Le ton monte encore et émeut davantage dans *1919 :* un soldat couvert d'autant de sang que de décorations. Le dessin atteint au tragique dans *1920* ce sanatorium pour prolétaires où les malades tournent en rond dans la cour d'une caserne comme dans *De Profundis*.

" AU CHEVREAU ROYAL "
31, Rue St-Ferréol (angle Rue Pisançon) -- MARSEILLE
Les **réputés spécialistes gantiers** vous offrent :
du Choix, de la Qualité, des Prix.

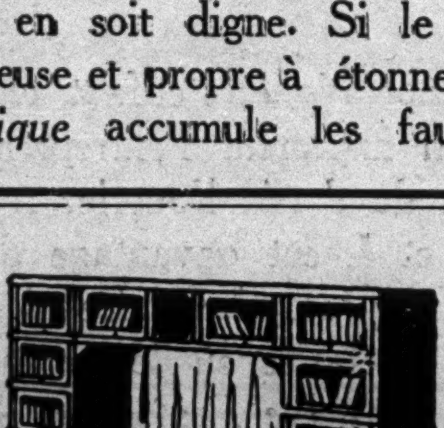
A côté de ces dessins, quelques peintures. Si Grosz exprime et extériorise dans les premiers toute sa révolte et son besoin de satire sociale, il a l'intelligence de ne faire rendre au pinceau aucun de ces sentiments. Ces tableaux sont calmes, ce sont tantôt des portraits ou des natures mortes. Cette dissociation dans son œuvre vient confirmer une idée que j'exprimais dans mon dernier article: le dessin ou l'affiche peuvent plus facilement que la peinture exprimer les protestations sociales.

*
* *

Au Musée de l'Orangerie Daumier *peintre*, à la Bibliothèque Nationale, Daumier *graveur* et lithographe. Daumier peintre assez longtemps méconnu au profit de Daumier graveur, connaît actuellement une nouvelle gloire. Certaines de ces peintures sont d'une très grande beauté, je préfère néanmoins les lithographies. Il me semble que là se trouve véritablement tout le génie de l'artiste. « *Les Morts pour la Liberté* » sortent de leur tombe; « *comme Sisyphe* » où le « budget » est représenté par un gros sac roulant sur une pente qu'un gros homme essaye de retenir; « *Les Amis de la Paix* » où le congrès de la paix une fois terminé, un membre se décide à commencer le désarmement général. C'est encore le général comte de Lobau qui disperse les manifestants avec une pompe à incendie, place Vendôme Mai 1831, sur la pompe sont inscrits ces mots: « ordre public ». Toutes ces lithographies sont curieuses et combien actuelles, mœurs de l'époque et de toujours.

*
* *

Au Musée Galliéra, *Le Verre, la Mosaïque et l'Email*. Beau thème d'exposition, heureuse occasion de confronter les différents efforts faits dans ces voies diverses, de découvrir des jeunes, des talents, de saisir la véritable orientation de ces matières ou leurs utilisations nouvelles. Entrée au Musée Galliéra pleine d'espoir, j'en suis ressortie toute navrée. Après avoir vu l'affiche de l'exposition qui montre le gros effort du souffleur, je m'attendais à un résultat qui en soit digne. Si le verre, la céramique sont utilisés de façon nouvelle, curieuse et propre à étonner le petit bourgeois, le mauvais goût ici est maître. *Lalique* accumule les fautes avec ses grilles où se croisent des épis de



Bibliothèque M. D.

9, Rue de Villersexel, PARIS (7e)
Téléphone : Littré 11-28

Bibliothèques extensibles et transformables - Encadrements de Divans - Cosys - Studios - Divans-Lits - Chambre M. D. transformable, extensible pour Étudiants - Célibataires - Meubles classeurs et de bureaux - Meubles pour T. S. F., Phonos, Disques - Mobilier Scolaire.

DEMANDER LE CATALOGUE GRATUIT N° 17. — FACILITÉS DE PAIEMENT

blé, de seigle, et dont je ne conçois l'emplacement qu'au fronton d'un terrain de pelote basque où je serai sûre de leur durée éphémère. Les vases, sauf de rares exceptions, sont de style 1900 et du 1900 sans aucun intérêt. Je me souviens d'un surtout de table officiel exposé il y a quelques années, qui battait les records de laideur. Lalique a été un précurseur, il a au début du siècle innové heureusement. Que n'a-t-il la sagesse de vivre sur son passé ? Mais Lalique, hélas, n'est pas seul en cause. *Daum* n'est pas plus heureux et n'a jamais eu l'originalité d'un Lalique.

Je pensais que depuis que les Américains venaient moins souvent sur le continent, le goût des salles de bain en marbre rose, au sol noir, aux murs ors, avaient disparu, je dois reconnaître mon erreur si j'en juge par la baignoire en mosaïque de *Massacry*. Porcelaines multicolores mal dessinées voisinent avec la glace aurée aux formes des plus malheureuses. Tout espoir, par contre, n'est pas perdu, quand je vois les ravissantes réussites de *Luce* dont le goût est d'une étonnante sûreté, ou les œuvres de *Senac*. *Baccarat* est exceptionnellement moins heureux ici avec les œuvres de *Gotthelf*. En général, les artistes qui travaillent pour Baccarat savent choisir des formes simples. Ils connaissent la valeur du cristal pour en tirer un très beau parti en faisant jouer sur une grosse épaisseur le reflet d'arêtes vives.

Je ne doute pas que les organisateurs de l'exposition aient fait de leur mieux. La réussite était peut-être difficile et cette exposition n'a son utilité que pour montrer ce qu'il ne faut pas faire.

*
* *

A la Galerie de Paris sont réunis les Peintures et Objets provenant de la collection de Guillaume Apollinaire. Picasso de l'époque bleue, Marie Laurencin pas encore industrialisée, Max Jacob, Serge Férat avec les illustrations des Mamelles de Tirésias, Marcoussis, Derain, Matisse, Georges de Chirico sont tous là. Toiles de jeunesse qui font parfois regretter l'orientation actuelle ou les gaspillages de dons de certains artistes. Quelle divination et splendide intuition avait Wilhelm Apollinaris de Kostrowitski mort le 9 novembre 1918 des suites d'une blessure de guerre.

Germaine SELZ.

REY

Joaillier-Orfèvre

39, La Canebière

Téléphone : C 11.56

MARSEILLE

Lettre de Paris

M. BOURDET ET M. COCTEAU

La saison qui s'achève a été particulièrement riche en pièces... sans doute parce que celles-ci étaient assez médiocres. Aussi convient-il d'opérer parmi elles une sélection rigoureuse au début de cette seconde chronique, d'éliminer les ouvrages honnêtes mais sans éclat qui ont été donnés au théâtre des *Arts* et de signaler seulement les dernières douzaines de production de M. Verneuil ou la dernière élucubration de M. J. de Zogheb. De même M. Guitry prodigue toujours ce qu'il croit être une merveilleuse fantaisie. M. Passeur a eu avec *La Bête Noire* un échec presque sans précédent et, il faut le dire à regret, pas tout à fait injustifié. Pendant ce temps *L'Atelier* montait une pièce moderne assez faible et une nouvelle œuvre Elisabéthaine qui n'a pas suffi à lui procurer le succès nécessaire. L'*Œuvre* a donné un drame de M. Bruckner sur l'Allemagne Hitlérienne, *Les Races*, au cours duquel les banalités se mêlent à des émotions d'une réelle grandeur. Il faut signaler surtout la qualité du spectacle de M. Reinhardt au théâtre Pigalle. Au premier acte de la *Chauve Souris* le rideau se lève sur un décor très simple, ce qui ne manque pas d'étonner la salle. Peu à peu se dégage un sentiment de complète perfection. Rien ne pourrait être modifié dans le décor ou les couleurs. Puis, cette leçon de bon goût une fois donnée, une suite d'inventions éblouissantes. Si complète cependant que soit cette réussite, l'opérette ne vaut pas les commentaires que méritent les deux pièces éminentes de l'année: les *Temps difficiles* dans le genre réaliste, la *Machine Infernale* dans l'ordre poétique.

*

* *

Jamais, depuis *La Prisonnière*, M. Bourdet ne nous a donné de mauvaise pièce. *Vient de paraître*, le *Sexe faible*, la *fleur des pois* étaient de très bonnes comédies. Lui-même est de ces auteurs qui montrent des spectateurs une connaissance presque gênante si l'on ne partage pas sans arrière pensée toutes les réactions du public. Cette fois encore, davantage peut être parce qu'il craignait que son sujet ne rebutât plus de gens, M. Bourdet a multiplié les effets, les répétitions, les oppositions. Le 1er et le 2e acte forment de toute évidence un parallèle que vient couronner le contraste trop apparent des deux dernières répliques. Les mots sur le petit chien, l'anecdote du départ pour Royan sont des effets un peu faciles. Mais à côté de ces détails fâcheux, que de raisons d'être satisfait, que de répliques assez fortes pour que rien ne les souligne, celle en particulier de Bob le dégénéré au moment où on lui conseille d'embrasser sa fiancée, « Pas devant tout le monde ». Le premier acte tout entier crée une atmosphère que chacun doit connaître. Enfin une interprétation dont on ne saurait ne pas parler, car dans un spectacle de ce genre, elle constitue un facteur important de réussite. M. Boucher et M. Baumer d'abord. Il suffit au premier de paraître, d'esquisser un geste pour mettre la salle en joie. Ses mouvements semblent dûs au hasard. Leur sobriété fait qu'on lui accorde du génie. Au contraire M.

WATSON, BROWNE & Cº
5a, Rue Beauvau, MARSEILLE
Agents des Compagnies de Navigation
BIBBY LINE
(MARCHANDISES & PASSAGERS)
ELLERMAN'S CITY, HALL L & BUCKNALL
LINES

Huilerie Nouvelle S. A.
10, Rue des Héros, MARSEILLE
Huiles fines
Huiles industrielles
Savons

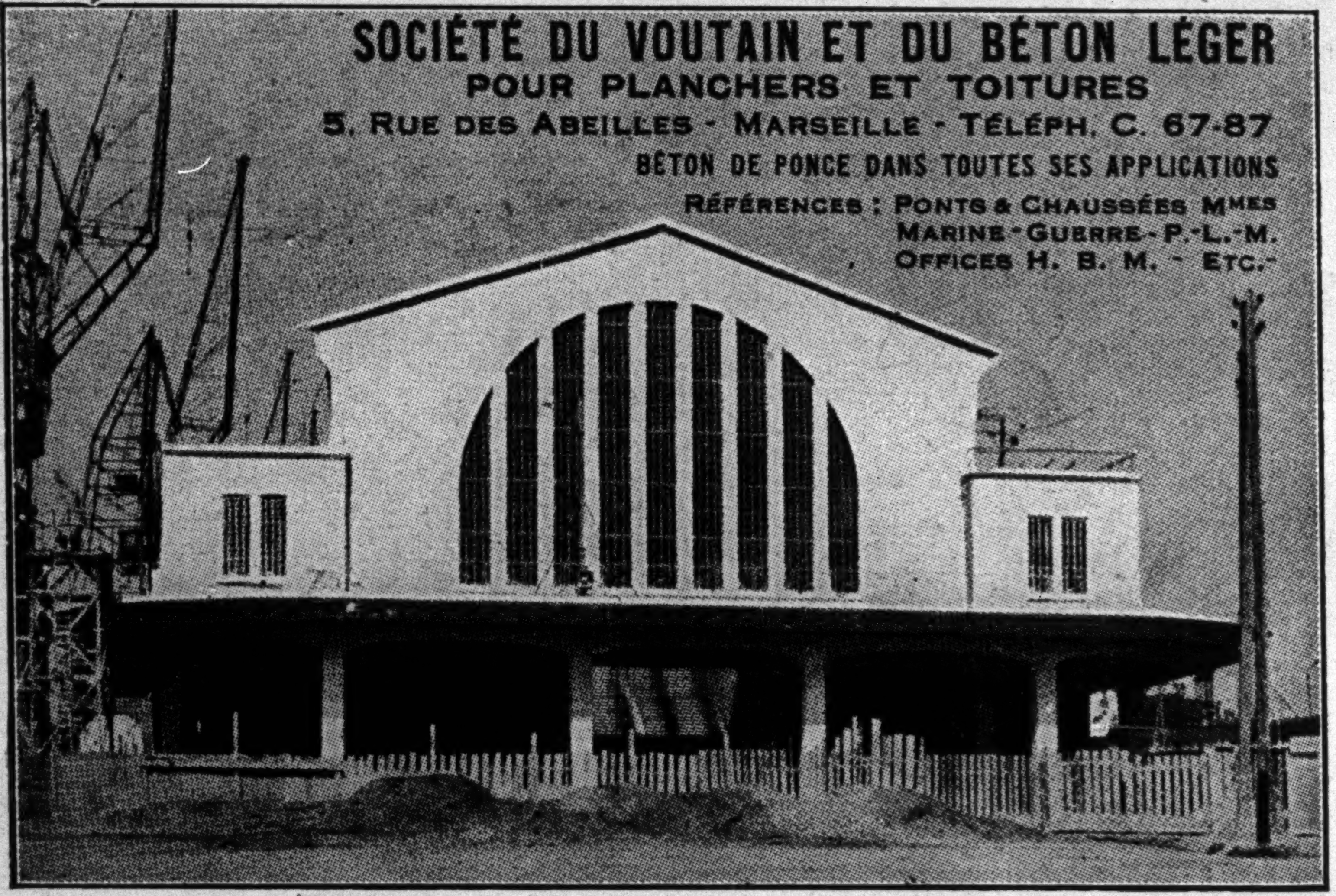
SOCIÉTÉ D'
Applications Techniques
Capital : 4.000.000 de francs
Siège Social et Bureaux :
17, Rue de la République, 17
MARSEILLE
Téléph. : C 53.12 - 12.98
AGENCE A DUNKERQUE
Peinture, Décoration
Papiers Peints, Ravalement
Vitrerie, Miroiterie
Calorifuges
Parquets sans joints
Pour la Marine, le Bâtiment, l'Industrie et les Travaux Publics.

SOCIÉTÉ
L'Électricité de Marseille
Société Anonyme
Capital : 150 Millions de Francs
Usines Productrices
au Cap Pinède
et Avenue d'Arenc, 305
Sous-Stations
Rue Mazagran, 7
Rue Sylvabelle, 30
Administration
Direction et Bureaux
7, Rue Roux de Brignoles, 7
(ex-Rue de l'Arsenal)
Téléphone Dragon : 69-36 et 74-14
Ad. Tél. : ÉLECTRICITÉ-MARSEILLE
SIÈGE SOCIAL :
54, Rue de la Boétie, à Paris
La Société recommande de n'exécuter aucune installation nouvelle, sans qu'un accord préalable n'ait été conclu sur la nature et le voltage du courant.

LE GRAND HOTEL
66, La Canebière, 66
vient d'ouvrir sa luxueuse BRASSERIE
LA CANEBIÈRE

LES REMORQUES
CODER
LES CITERNES
CODER
LE MATÉRIEL DE TRANSPORTS
ÉCONOMIQUE ET MODERNE
MARSEILLE SAINT MARCEL || PUTEAUX (SEINE) 14, AV. DU PRESIDENT WILSON

Entreprise
TOURRE
Sté Amn au Capital de 1.200.000 Francs
36, Cours Lieutaud, 36
Tél. : C. 30.96 MARSEILLE
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
IMMEUBLES
BÉTON ARMÉ



CIMENTS
DEMARLE
LONQUETY
SOCIÉTÉ DES CIMENTS FRANÇAIS DE BOULOGNE-s/-MER
Agence à MARSEILLE, 39, Rue Auguste Blanqui

Baumer ne laisse rien au public. Bravement, il impose son jeu, ses différents jeux, car il change, lui, suivant ses rôles. Mais surtout se détachent de très loin des autres M. Dalio, tel que nous ne l'avions vu que dans les *Tricheurs* et Mlle Perdrière. De cette dernière il est à peine besoin de dire qu'elle est jolie, réfléchie, intelligente : elle atteint dans ce rôle à la perfection et à la « nécessité » absolue.

Le jeu de Mlle Perdrière contribue du reste largement à faire passer sans trop de protestations l'anecdote autour de laquelle tourne toute l'action : le mariage de la jeune fille et de Bob. On a beaucoup reproché à M. Bourdet l'acceptation trop facile d'Anne Marie. La belle affaire ! Eût-on préféré qu'elle hésitât quelques minutes de plus? Cela n'aurait sans doute ajouté aucune vraisemblance et n'eut fait que rendre plus provocante une situation dont les spectateurs acceptent difficilement de contempler, au début du dernier acte, le dénouement. Certes il valait mieux escamoter franchement le « oui » fatidique.

Au problème psychologique, se substitue un problème social qui forme le fond de la pièce. M. Bourdet affirme deux choses: d'abord que la bourgeoisie a méconnu les lois de la vie; ensuite qu'ayant créé un nouveau dieu, elle n'a pas su l'adorer. Nous assistons ainsi au procès de la bourgeoisie actuelle au nom des valeurs bourgeoises; puis au procès de la bourgeoisie au nom des valeurs humaines.

L'affaire Laroche est en faillite parce que la dernière représentante de la famille n'a pas respecté les principes d'économie et de gestion rigoureuse qui étaient autrefois en honneur. Mais ce faisant, en dépensant l'argent si péniblement acquis, en le gaspillant en plaisirs, en se créant des souvenirs, ne pourrait-on pas dire que cette Mme Laroche a imité le descendant imprévoyant de la famille Antonin Faure qui a les sympathies de M. Bourdet. Ces derniers cependant ont obtenu le bonheur. Et ils l'ont obtenu non parce qu'ils observaient les règles de la morale traditionnelle mais seulement parce qu'ils se souciaient peu de l'argent. Au contraire, les Laroche ont trahi la cause du capitalisme sans atteindre à ce détachement, à cette vraie sagesse que méconnait la plus laborieuse des bourgeoisies. Mais ce qu'il y a de plus grave c'est que ces bourgeois laborieux ne sont pas eux non plus parvenus à éviter la faillite. Car enfin c'est par les Laroche qu'avait d'abord été sauvé Jérome Antonin Faure. Or la religion de l'argent ne pouvait avoir de meilleur prêtre que lui. Son plaidoyer, son accusation, son prêche nous aurait presque convaincu. Et voici maintenant que

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.

Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23

MARSEILLE

Télép. : Dragon 00.34

cette religion ne serait pas viable; par elles mêmes les valeurs bourgeoises seraient destinées à périr ? Nous retrouvons dès lors ici une objection de M. Crémieux. Qu'oppose donc M. Bourdet, non seulement à un capitalisme décadent, mais encore au capitalisme ? Personne ne peut songer une seconde à considérer que ce peintre insouciant est le représentant d'un régime. Pourtant il faut bien un régime, M. Bourdet? Il y a ici un pas difficile à franchir. Comment réparer ce mal qui vient d'une méconnaissance des valeurs humaines véritables ?

Et voilà que M. Bourdet se montre si habile et convaincant que nous ne pensons plus à cette objection et que nous franchissons le pas avec allégresse. Avec plus d'ardeur que lui-même. Nous ne songeons plus à la possibilité ou à l'impossibilité d'une *réalité* bourgeoise. Nous pensons qu'il n'était pas besoin de temps difficiles pour condamner un régime inhumain. Certes, les temps difficiles sont dramatiquement nécessaires pour qu'une famille bourgeoise en arrive à cette extrémité que nous montre la pièce. Dans notre esprit, il suffit que l'hypothèse s'en présente. Si bien que le problème du sort de la bourgeoisie ou de ces bourgeois laisse indifférent. C'est là sans doute la raison du malentendu qui pèse sur le dernier quart d'heure de la représentation. Placé dans la situation de nos praticiens qui rafistolent, se composent une majorité et attendent, M. Bourdet envoie Anne Marie à Corfou attendre... attendre quoi ? Elle attendra, sans mari, peut être avec un amant, sans revenus réguliers, mais en gagnant sa vie au jour le jour. De nouveau, en dramaturge consciencieux, M. Bourdet donne à ses deux problèmes deux solutions ou deux absences de solution parallèles. Mais nous sommes fâchés d'entendre de nouveau parler d'argent après avoir eu les nerfs à vif devant un problème de la chair.

Si bien qu'en définitive ce qu'il y a eu peut-être de plus valable dans la pièce, c'est ce début de quatrième acte que l'on a comparé au Grand Guignol. Car tous les problèmes du bon ou du mauvais bourgeois, de la valeur du capitalisme, ont été posés et résolus avant même qu'un dramaturge vint s'en occuper. Il demeure que M. Bourdet a montré assez de talent dans la violence pour qu'on lui reproche d'avoir paru chercher dans une double critique une double raison de s'indigner. Et il suffit sans doute que l'on s'étonne un jour qu'une pièce comme les *Temps difficiles* ait été écrite par un grand bourgeois comme le *Barbier de Séville* par un noble.

*

* *

Tout à l'opposé se trouve, non le second succès, mais la pièce la plus intéressante de la saison, celle de M. Cocteau. Le public a beau chercher à y découvrir des allusions politiques on ne saurait rêver d'œuvre qui ait moins d'actualité.

Déjà M. Cocteau avait écrit deux *Œdipe:* un opéra avec M. Strawinsky et une œuvre rapide où les malheurs d'Œdipe ou plutôt la révélation à Œdipe de ses malheurs occupaient quarante pages à peine. Bousculés par le destin les personnages n'étaient plus que des victimes. Aujourd'hui, au contraire, M. Cocteau renonce à faire seulement éprouver de la pitié pour ce héros dont l'infortune dépasse les limites de la douleur humaine. Son dernier, certes, reprend cette accumulation de catastrophes. Mais avant cette expulsion il veut démon-

Fondé en 1863

CRÉDIT LYONNAIS

Société Anonyme

Capital et Réserves : 1 Milliard 208 Millions

1.485 Sièges en France, Algérie, Tunisie, Maroc et à l'Étranger

AGENCE DE MARSEILLE : 25, rue St-Ferréol - 16-18-20, rue de Rome

10 Bureaux de quartier. — Sous-Agences : Aix, Aubagne, Martigues, Salon, La Ciotat

Correspondants sur toutes places.

Toutes Opérations de Banque : Titres, Bourse et Marchandises.

Location de compartiments de Coffres-Forts. — Dépôt d'Objets précieux.

Rendez-vous d'Artistes

La Cascade

Face au Vieux-Port

Ses Coquillages

Sa Bouillabaisse

Ses Grillades

5, Quai de Rive-Neuve

ROSTAN, Propriétaire

Tél. : C. 27.37

ÉTABLISSEMENTS

J. MOUROUX

201, Rue de Rome

MARSEILLE

Téléphone : C. 55-44

ECLAIRAGE

CHAUFFAGE

CUISINE

Toutes les applications du gaz de ville avec le

Gaz Butane

Naturel, en Bouteilles, non toxique, allumage instantané.

Dyens - Fleuriste

expose ses plus belles Fleurs, Corbeilles

Cristaux et Faïences d'Art

16, Square de la Bourse, 16

MARSEILLE

Téléphone : D. 56-50

Fers Forgés
Objets d'Art

AU SINGE VERT

Lustrerie
et Cristaux

Louis TRICHARD
FERRONNIER D'ART
150, Rue de Rome, MARSEILLE - Tél. D 2278

GILL

GRAND CHEMISIER
5, Place de la Bourse, MARSEILLE
(angle rue Pavillon)
FOURNISSEUR DE L'ÉLITE ÉLÉGANTE

Le Restaurant Basso

5, Quai des Belges, 5

VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX-PORT

Spécialités : Coquillages, Crustacés, Poissons du Littoral

CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : **Dragon 11-04**
» 12-90
Inter 28

L'ÉLECTRICITÉ NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ
MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT
434-436, Bd National, MARSEILLE
C. 1874-1875.
Ad. Tél. : ELECNAVAL MARSEILLE

Ateliers Viallard

ART & BATIMENT
FERRONNERIE

26, Rue de la Palud
155, Rue Breteuil
MARSEILLE

Henri CARRERA
Téléphone C 16.79

MIROITERIE
Société Anonyme

Établts NUGUE

76, Rue d'Italie, MARSEILLE.
Ancienne Maison Maurice NUGUE
La **Glace** et le **Verre** dans toutes ses **applications.**

ter le mécanisme de la *Machine infernale* « réglée pour l'anéantissement mathématique d'un mortel. »

Il en résulte un ensemble un peu décousu. A l'intérieur même d'un acte les changements de ton sont fréquents et cette diversité dans la forme a sans doute paru plus déconcertante encore que l'étrangeté du thème.

Il faut dire cependant que M. Cocteau qui parle souvent de la poésie et des poètes, avec une certaine complaisance, mérite notre gratitude pour nous avoir donné une fois encore de la poésie de théâtre. Cette qualité de poète on l'a souvent (et ici même) refusée à M. Cocteau. On a reproché à son œuvre de n'être pas humaine, de manquer d'abandon, de ne jamais aborder aux rivages torrides ou glacés qui sont le domaine des grands inspirés. Précisément la poésie des ouvrages de M. Cocteau, c'est de constamment faire subir une autre présence. Lecteur ou spectateur n'accèdent pas à des régions nouvelles ; ils perçoivent seulement l'existence d'une zone interdite. Lui-même a parlé de cet air d'œil crevé, à quoi l'on reconnait les chefs d'œuvre. Dans la *Machine infernale* nous avons l'impression de l'existence de deux mondes sans communication.

Sans doute l'idée de destin est elle spécifiquement antique. Mais ce qui est ici nouveau c'est l'habileté avec laquelle les dieux usent des ressorts du caractère humain. M. Cocteau ne pense pas une seconde que les hommes puissent être une seule fois victorieux dans cette lutte avec les puissances infernales... ou avec eux-mêmes. Dès son premier *Œdipe* le sphinx lui paraissait singulier, offrant une proie trop facile. Qu'il est aisé de tromper les pauvres hommes ! Aujourd'hui encore le sphinx ou la sphynge est là pour donner à Œdipe la confiance, pour le conduire sûrement à Jocaste. Il suffit pour cela de sacrifier aussi une femme. Car la sphynge est jeune et ne demanderait pas mieux que de céder au jeune et bel Œdipe. Victorieuse, elle renonce même à sa victoire sans qu'Œdipe s'en rende compte. Il croit avoir vaincu et ne fait que suivre son destin. Ce deuxième acte (joué par Mlle Lucienne Bogaert d'une telle manière que l'on aurait de la peine à croire que la sphynge n'est pas d'essence divine) trahit peut être la tradition. Mais si l'on savait depuis *La Voix Humaine* que M. Cocteau connaissait à merveille l'art classique d'établir sur des réactions psychologiques les rebondissements dramatiques les plus ingénieux, on ne concevait pas qu'il pût le faire avec une si complète maitrise. Le troisième acte du reste (surtout dans l'entrevue d'Œdipe et de Tirésias), ne le cède en rien au deuxième de ce point de vue.

HOTEL DE NOAILLES

LA CANEBIÈRE

Depuis 1689, séjour de l'Élite internationale.

Téléphone dans toutes les Chambres : C. 09-33

MARSEILLE

135 Chambres
135 Salles de Bains.

Tout cela n'évite pas un conflit entre les thèmes traditionnels et ceux qu'aime M. Cocteau. Ceux-ci alternent avec les plus profondes interprétations du mythe œdipien. Nous retrouvons au premier acte bien des idées chères à M. Cocteau. Jocaste est sur les murs de Thèbes. Laïus a coutume d'apparaître, mais il ne se manifeste pas lorsqu'elle l'attend. Peut-être est-il constamment présent, mais la reine cherche à le voir. Au contraire les gardes éprouvent devant lui la sainte surprise, inconnue des mondains. Aveugle Jocaste, aussi aveugle que l'aveugle qui la conduit ! Elle ne sait pas rejeter loin d'elle cette écharpe plus hostile qu'un serpent, qui cherche à l'étrangler et avec laquelle elle se pendra par remords ou par désir insatisfait !

De même quel sens prend le sphinx ? Ici, M. Cocteau, dans son invention, altère résolument le sens traditionnellement attaché à la victoire d'Œdipe : la crainte de l'inceste surmontée. Le sphinx n'a plus son corps de bête, symbole d'un amour hideux. Ce corps et ce cannibalisme, M. Cocteau les transporte sur la personne d'Anubis.

Il y aurait à écrire un long travail d'interprétation pour chacune de ces trouvailles. D'autres au contraire apparaissent très claires et de plus pure tradition antique jusque dans leur nouveauté. Ainsi M. Cocteau imagine au dernier acte, que ce n'est pas Antigone, mais Jocaste qui, comme mère, vient soutenir les pas de son fils. Dans cette scène où certains pensent découvrir une revanche de la pudeur, de la pureté, de l'amour maternel en un mot, il ne faut sans doute voir qu'un achèvement plus complet de la terrible histoire d'Œdipe. Le retour à la mère est la dernière étape de la redoutable, ni morale, ni immorale, de la vraie évolution humaine.

Peu à peu cette pièce dépasse le cadre habituel des œuvres dramatiques. Combien de spectacles ont ainsi réellement contraint le critique de laisser la parole aux économistes ou aux philosophes ?

Pierre MISSAC.

Mai 1934.

Tout le Confort Moderne
dans l'Appartement de Luxe

M. DE BOUILLANNE ET Cie

25, Rue Curiol, MARSEILLE — Tél : C 34-25

ÉLECTRICITÉ - CHAUFFAGE CENTRAL - SANITAIRE

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez
MÉNÉLIK
6, Quai de Rive-Neuve, 6

Les Trois Amis de la Maison

Pour la Cuisine :
" La Végétaline "
Pour la Table :
L'Huile " Dulcine "
Pour le Linge
Le Savon " La Tour "

◆

ÉTABLISSEMENTS
ROCCA, TASSY et De ROUX
MARSEILLE

Faites votre Cuisine au Gaz

Vis itez le Magasin d'Exposition
de la
Régie intéressée du Gaz
45, Boulevard Paul Peytral

◆

Tous Appareils les plus Modernes
et aux Meilleurs Prix.

Ambulances Automobiles
Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITE
Voitures RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN
CHAUFFAGE CENTRAL

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges, MARSEILLE

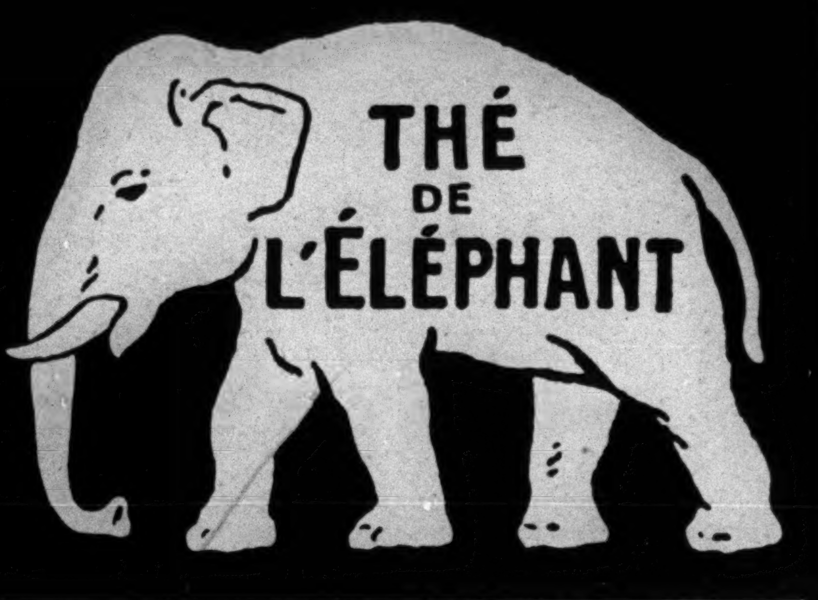
VUE SUR LE VIEUX PORT — TÉLÉPHONE : D 72-70

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON 148, rue Sainte MARSEILLE

Remorquage de Haute Mer - Sauvetage

FOURNITURE D'EAU DOUCE AUX NAVIRES



P.L. DIGONNET & C^ie^ Importateurs

MARSEILLE - LE HAVRE

MAGASINS

L. DEWACHTER J^ne^

2, Boulevard Dugommier

MARSEILLE

VÊTEMENTS

LA RÉSERVE

MARSEILLE

Téléphone : 2.01

R. C. 42-721

PALACE-HOTEL

La Perle de la Côte Provençale
Restaurant de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et C^ie^

Propriétaires

Appartements Confort Moderne.
Terrasses et Jardins magnifiques.

Dominant la fameuse Corniche et son Golfe merveilleux LA RÉSERVE de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte d'Azur.

COIFFEUR POUR HOMMES

DUPONT

16, Boulevard Dugommier

(descente de la Gare)

Grands soins pour la coupe de Cheveux et taille de Barbe

La Musique à Marseille

LES CONCERTS DE L'EVEIL-MUSICAL

Depuis la fin de la « saison », l'Eveil musical a donné trois concerts au « Foyer », dans une salle dont la sobriété décorative toute moderne et les qualités d'acoustique sont un attrait pour les amateurs.

M. Marcel Husson, alto-solo des Concerts Classiques, qui a accepté la direction de ces nouvelles soirées musicales est un des meilleurs musiciens de notre ville, adroit, cultivé, dévoué. Les programmes qu'il nous a présentés attestent, par un choix heureux d'œuvres peu entendues, son éclectisme et la sûreté de son goût. Il a d'ailleurs, croyons-nous, le désir d'innover dans cette voie. Espérons qu'il réussira.

D'excellentes individualités sont groupées en un petit orchestre bien sonnant, auquel il faut reprocher un nombre insuffisant de basses et une disposition qui, si elle convient à l'exiguité de la scène, n'est pas favorable à l'audition du fond de la salle : un certain vide semble se créer autour de quelques parties, d'autres s'estompent. Disons tout de suite qu'on envisage une sérieuse modification matérielle qui remédiera à cette légère défectuosité. C'est une critique qui n'atteint pas les musiciens ni leur chef.

*
* *

Le dernier concert d'orchestre, venant après une brillante séance de musique de chambre donnée par le quatuor Dordet (MM. Dordet, Hekking, Husson et Duchoud) présentait, avec le concours de deux solistes bien connus ici — Mme Paule Raymond, harpiste et M. Rampal flûtiste — un programme copieux. L'une des pièces capitales en était le concerto pour flûte et harpe de Mozart, ouvrage de virtuosité qui recèle cependant d'excellente musique: témoin, cet andante que M. Rampal a phrasé avec une pureté de son toute classique, un sens des nuances et des cadences qui lui fait honneur. De son côté Mme Raymond a joué adroitement une partie ingrate, même pour les instruments actuels, très perfectionnés. Ainsi, on ne peut le remarquer sans le déplorer, un léger décalage d'accord entre flûte, harpe et orchestre allait s'accentuant et devenait de plus en plus sensible à mesure que se déroulait le morceau, la flûte s'échauffant et ayant tendance à monter tandis que la harpe baissait et que le quatuor des cordes s'efforçait de tenir un juste milieu. Comment de telles œuvres étaient-elles exécutées à l'époque de Mozart alors que flûtes ni harpes n'avaient atteint le degré de perfection mécanique que nous leur connaissons?

Brasserie New-York

7, Quai de Rive-Neuve, 7

Le rendez-vous des Artistes sur le Vieux-Port

L'exécution soignée de Deux Danses (sacrée-profane) de Debussy, pour harpe et orchestre, a valu à Mme Paule Raymond des applaudissements marqués et justifiés.

Au début du concert, deux œuvres de l'école polonaise (18e siècle) — l'ouverture de « la Misère changée en Bonheur », de Mathias Kamienski et la « Symphonie en Ré Majeur » de Adalbert Dankowski — ont pu être présentées grâce à l'amabilité du Dr. Opienski, distingué musicologue polonais qui a bien voulu les communiquer à M. Husson, après en avoir donné la première audition en France (Paris, 19 Avril 1934, Salle Gaveau).

La musique de scène pour « Caligula » de Gabriel Fauré et l'ouverture de « Une éducation manquée » de Chabrier ont complété un programme dont la teneur ne saurait être critiquée.

L'occasion se présentera de revenir sur les projets de M. Husson et l'essor de l'« Eveil Musical. »

Léon-Camille MAITRE.

Écho.

JEUNES AUTEURS DRAMATIQUES !

Un nouveau groupement d'art théâtral indépendant recherche des œuvres originales d'auteurs jeunes, à la création et à la réalisation desquelles il pourrait consacrer ses efforts.

Adresser pièces, manuscrits, correspondance, à ANDRÉ REBEL, 89, rue Lesbroussart, Bruxelles (Belgique).

ROYAL PROVENCE

Le Grand **Mousseux** de France

A Paris : le Théâtre

LE COUP DE TRAFALGAR

par ROGER VITRAC

(Compagnie du Rideau, au Théâtre de l'Atelier).

Il n'est pas certain, à l'heure actuelle que la date la plus importante dans l'histoire de l'univers soit celle de sa création. On peut croire cependant que ce jour-là, on avait mobilisé toute la critique patentée, et les traces de cet inconvénient nous ont été conservées : la Bible est là pour nous le montrer. Qu'est-ce que cela prouve ? Je persiste à affirmer qu'il se passa depuis ce lever de rideau du grand dramaturge, mille petits événements infiniment plus importants, beaucoup moins célèbres, et peut-être même qu'on a oubliés, mais dont l'influence sur le cours de l'humanité fut décisive. Car en somme les trois coups préalables et le premier jeu de lumière ne font pas la pièce.

Je veux dire par là que l'histoire du théâtre n'est point telle que se l'imagine le dieu de la machine. Le succès des drames, comédies et vaudevilles, s'il comporte ses enseignements tout comme celui de la création du monde, et s'il a ses avantages à plus d'un point de vue, ne signifie rien à la longue. On lit aujourd'hui avec stupéfaction le nombre de représentations d'une pièce de Scribe ou de Sardou pour ne point parler des opérettes de Mogador ou du Châtelet. Par contre combien de fois joua-t-on *Ubu Roi* ? Et peut-on comparer, dans un même laps de temps le nombre de représentations de *Phèdre* et d'un *Tire au flanc* de l'époque ? On dira qu'il y a une revanche, un jour ou l'autre. Mais précisément, c'est là qu'est la question. Avec ou sans revanche, un ou quelques siècles plus tard, c'est une pièce que le grand public boude peut-être, ou qu'il ignore, qui imprimera au théâtre à venir une marque indélébile.

Certes, il est assez difficile de découvrir la voie où s'engagera véritablement le théâtre français, disons même le théâtre parisien. C'est la marque d'une époque sans foi, ni individualiste ni collectiviste, incertaine, veule et pour tout dire exsangue, que de ne plus rien offrir qui jaillisse d'une cervelle collective, d'une vie totale. Le surréalisme est mort, la littérature prolétarienne n'existe que dans les archives de l'A.E.A.R. Le régime bourgeois a ses vapeurs, entendez qu'en fait de pensée il n'a plus que vapeur. Mais aucun autre régime ne se dessine à l'horizon. La droite vacille, la gauche vacille.

Il est singulier que dans un milieu sans vie une pièce comme *Le Coup de Trafalgar* ait pu voir le jour et surtout qu'elle ait pu subsister avec un tel succès et un tel nombre de représentations. Sans doute les Auteurs, les vrais, ceux qui sont habitués aux soupers de la centième à chacune de leurs pièces, ont le sourire. Mais on peut relever le gant. Sans publicité, sans argent, la Compagnie du Rideau a monté et imposé la pièce de Roger Vitrac, et l'on peut affirmer que ce fut là le seul événement de la grande saison de Paris. Un événement qui portera ses traces.

La presse parisienne n'a pas caché son opinion, et grâce à elle on peut avoir

une idée du mécanisme de ce succès. On a beaucoup parlé de cinéma, de gags. On a vu la marque des comiques américains, et ce qu'un jour, pour qualifier un de ses spectacles, l'A.E.A.R. nomma le « cinéma idiot » saisit-on ce que cela veut dire ? La forme la plus profonde et la plus subtile de l'esprit, c'est ce que pour pour se faire comprendre de la masse, ceux qui devraient être au premier rang de l'intelligence, appellent « l'esprit idiot ». On entend par là probablement l'absence de lien préconçu, une suite d'éléments comiques, déchaînant le rire sans que l'on parvienne à comprendre les motifs du rire. Mais c'est là véritablement l'humour. Et l'on a bien tort d'assimiler l'humour à l'idiotie !

Or dans *Le Coup de Trafalgar*, Roger Vitrac, technicien de l'humour, déchaîne bien le rire continu par l'exposition de gags. Mais ceux-ci ne sont discontinus qu'en apparence : un lien profond, et je dirai même un lien philosophique les conduit si bien qu'à un certain moment le public s'aperçoit où on le conduit, et qu'il en est si effrayé qu'il sent sa salive lui coller dans le gosier, il « renacle » et bronche. Il voit qu'on l'a amené à se moquer de ce qu'il respecte le plus, à rire des choses les plus sacrées. Il est furieux. Quoi ? Il rit et continue à rire et tout de même son fameux respect a un drôle de goût. L'humour a accompli son œuvre de salubrité publique.

Et cela s'est fait si bien que le plus rétif s'y est laissé prendre. Vous voyez sur la scène des gens que vous avez connus pendant la guerre comme avant et après — la belle époque où l'homme a montré sa mesure — ce sont des types. Aussi vrais que ceux des pièces de Labiche. Aussi vrais et aussi typiques. Ils parlent, ils ont leurs tics et leurs mensonges. Vous savez où ils veulent en venir: après tout, vous êtes comme eux, mais vous ne l'avouez pas. Tout est pour les autres, et vous, vous posez à l'Innocent. Satané Vitrac, il en a de bonnes ! Il fait tout passer en douce, et l'on n'y voit que du feu. Et en fin de compte on a tout cassé. Quel est le plus sympathique de ces braves gens qu'on voit sur la scène ? Le bel escroc du monde qui s'escroque peut-être lui-même aussi ? La jolie mondaine qui l'a épousé et apprend le faux beau langage dans les livres de synonymes pour se hisser au niveau de la science ? La vieille bourgeoise qui rit quand il faut pleurer et pleure quand il faut rire ? La petite femme qui attend la fin du bombardement pour indiquer le chemin de son lit à un collégien ? Là n'est pas la question, car il ne s'agit pas de sympathie, et le cœur ne bat pas. Il s'agissait seulement d'attaquer à la fois la société et les apparences par le rire. On ne peut nier qu'avec une formule de théâtre apparentée à la formule du cinéma comique américain mais sur un *plan intellectuel* dissimulé derrière le morcellement des gags, Roger Vitrac soit parvenu à son but et du même coup ait fixé une date du théâtre contemporain dont l'influence sur le théâtre futur se fera sentir dès les saisons prochaines. Le dévouement, l'enthousiasme, la foi d'une troupe dirigée par Marcel Herrand et Jean Marchat, l'interprétation et la mise en scène ont réalisé ce miracle d'unir l'auteur et les spectateurs depuis le lever du rideau jusqu'à son baisser. Et comme à l'une des représentations deux dames outrées par l'un des gags qui leur faisait toucher du doigt les intentions de l'auteur, quittaient la salle avec ostentation, on comprit ceci : c'étaient deux mortes qui s'en allaient, ne pouvant supporter tant de vie.

G. RIBEMONT-DESSAIGNES.

ASSURANCES

TOUS RISQUES TERRESTRES

VOL

VIE

AUTOS

INCENDIE

INDIVIDUELLES

BRIS DES GLACES

DÉGATS DES EAUX

ACCIDENTS DU TRAVAIL

RESPONSABILITÉ CIVILE

MAX CASTELLI

LICENCIÉ EN DROIT

COMPAGNIES : INCENDIE · VIE · ACCIDENTS · LA PRÉVOYANCE

69 RUE St-FERRÉOL - TÉLÉPHONE D. 12-33

La Couture chez JEAN

Ses Chapeaux
Ses Robes
Ses Créations

51, Rue Saint-Ferréol, MARSEILLE — D. 05.18

L'Égypte.
Les Indes.
L'Australasie.
L'Extrême-Orient.
par la

P & O

PENINSULAR & ORIENTAL STEAM NAVIGATION Cy
Paquebots Postes Anglais — Passagers — Marchandises

ESTRINE & Cie, Agents
18, Rue Colbert, MARSEILLE.

Compagnie d'Assurances
" LE SECOURS "
Accidents - Incendie - Vie - Vol

Agence. - Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE,
42, Rue Paradis. Téléphone : 76.72

La Peinture à Marseille

EXPOSITION E. MELIK

Il est certain qu'un artiste de l'envergure de Melik n'est pas commode à saisir du premier coup, il ne délasse pas, demande même un grand effort d'adaptation et rebute certes le grand public incompréhensif, voire malveillant.

L'art véritable ne cherche pas à plaire, il n'est pas à priori d'agrément. On ne saurait assez le dire: ce qui compte c'est l'émotion, l'intensité provoquée, durable, au travers une forme neuve, originale.

Ce lyrisme parfois reproché aux peintres, cette élévation dans des zones désintéressées, hors le temps et le lieu, et où la conscience intime se retrouve lucide et pure, ce droit nous le découvrons en Melik avec à la base, en une sorte de chaos créateur une véritable virtuosité du jeu des couleurs et des formes, ainsi qu'une science très développée et bien particulière de la composition : concordance de pensée et de moyens et où la pensée reste majeure.

Melik dont l'art est empreint d'orientalisme n'est pas sollicité par l'abondance, la santé, par le besoin d'épancher des confidences, par une attirance vers des états plus familiers, plus près de la vie quotidienne de son intimité et de ses émois. En lui, rien de tout cela. Combien plus direct et franc, bien que cruel, est son sentiment de la nature impersonnelle, indifférente même monstrueuse. L'œuvre de Melik est comme un défi à la morale, aux conceptions creuses des idéalistes.

Le peintre crée de « rien », sans matériaux et c'est le hasard qui est souverain ici à la manière des héros de Tchekhov, figures d'anormaux, figures rongées, sans espoirs ni issues qui pourtant vivent, vivent de flammes, chercheurs de trésors, solitaires, et avec ce goût particulier pour la mort, la décomposition et la désespérance. Peuple d'agités, de demis fous qui se situent on ne sait dans quelle direction, cherchent on ne sait quel but, ne respirent plus « d'air », et qui par leur inaction ou leur fièvre consument tout ce qui est visible.

La palette du peintre est d'une qualité et d'une richesse rares. Les profondeurs ardentes des verts s'accouplent aux jaunes frais des maïs, l'ambre; l'ivoire, l'or foisonnent et nuancent les sangs et les rouges tatouages des argiles et des terres brunes, grises, aux noirs éloquents, et l'on est saisi par ces peintures, ces fragments aux matières âpres, souffrées et pigmentées pareille à des métaux en fusion, et en fonction desquelles se placent et se heurtent les rythmes parfois saccadés, en conquêtes de cliquetis et sonorités. Les oppositions y jouent, provoquantes et fantastiques, et les masses et les couleurs crues ou rompues sont habilement amenées et mises en valeur.

" AU CHEVREAU ROYAL "
31, Rue St-Ferréol (angle Rue Pisançon) -- MARSEILLE
Les **réputés spécialistes gantiers** vous offrent :
du Choix, de la Qualité, des Prix.

L'œuvre de Mélik révèle un drame inhumain et singulièrement anormal. En elle tremble le vertige de l'inconscient qui poursuit à travers un climat de cauchemars extravagants une libération de l'homme. Masturbation mentale, exaltation mystique, certes, cela correspond assez à la personnalité de l'artiste, à ses goûts d'ascète, à sa vie taciturne et ce que nous savons de lui, ce que laisse deviner sa parole sobre, son attitude hermétique s'épanche presque sauvagement dans sa peinture tout comme les moines d'Antinoé exhalaient en imprécations leur haine du siècle. Mélik est de cette race, celle des « fous de Dieu » comme a dit Finbert, qui nous vint d'Orient et aux temps de grandeur donna les prophètes. Son œuvre exacerbée de désirs et d'ombres maudites, où rampent des larves mortelles et tout un peuple de damnés, qui traduit aussi dans une sorte de transe un besoin démoniaque de dénuder la lèpre des chairs comme celle des âmes en les violant, son œuvre, dirons-nous, est presque un acte d'exécration.

Mais parfois de cette peinture semble émaner une mystérieuse ardeur rédemptrice; des accents étranges dominent de leur pureté cet enfer sans miséricorde, ce sont des figures d'innocence comme étonnées de se trouver là et qui, par leur rayonnement discret encore, font apparaître dans cette géhenne les lueurs apaisantes de l'espoir.

Souhaitons à Mélik, dont le talent s'est affirmé si puissant, de se réconcilier avec l'homme.

Léon Van DROOGENBROECK.

TAVERNE CHARLEY

Ouverte après les spectacles.

20, Boulevard Garibaldi, 20
Tél. C. 26-20 **MARSEILLE**

A LA GALERIE DETAILLE

CHARLOTTE GARDELLE

LES « PEINTRES PROLETARIENS »

Mme Charlotte Gardelle atteint aisément à la grâce, qu'elle dépasse rarement. Ses aquarelles, où le rose, le cobalt, le mauve, le jaune et le vert pâle se juxtaposent et se fondent en des harmonies bien féminines, évoquent de séduisante manière les paysages de la Côte d'Azur, les villas neuves étagées au bord de la mer, les yachts, les fleurs, les parties de tennis au crépuscule. Les

LE CAOUTCHOUC INDUSTRIEL
13, Rue St-Régis, MARSEILLE
Le Caoutchouc dans toutes ses applications industrielles. — Spécialités pour la Marine.
TAPIS DE CAOUTCHOUC
en couleur pour Ameublement.

ENTREPRISE DE MAÇONNERIE
VOTTERO
109, Rue Belle de Mai, MARSEILLE
Téléphone : N 24.03

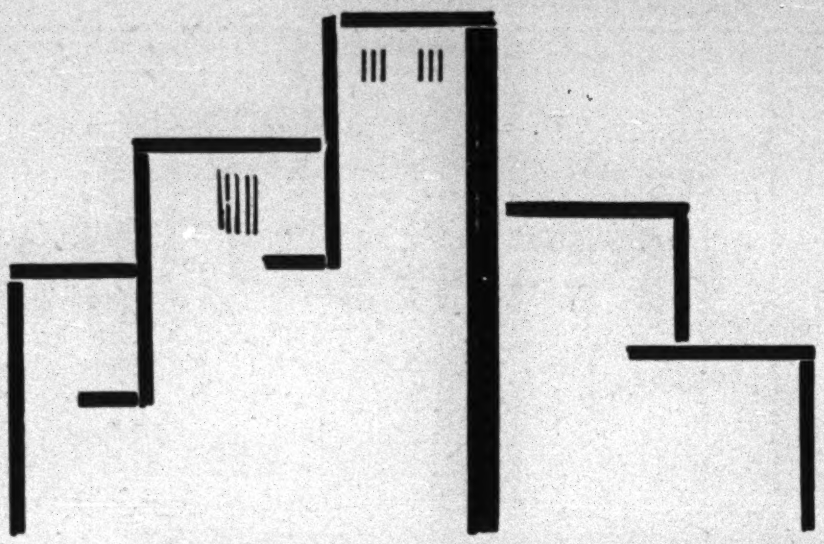
Entreprise Générale de Travaux Publics

MAÇONNERIE - CIMENT ARMÉ

LEON FEAUTRIER

Ingénieur T. P. E.

Successeur de LEHOUX Frères



BUREAUX ET ENTREPOTS :

MARSEILLE

12, Rue Julia, 12

Téléphone : C. 66.59

R. C. Marseille 90.142

Constructions Industrielles et Privées

Pour vos travaux délicats et urgents nécessitant mise en service rapide, employez le

Super-Flambeau

artificiel à hautes résistances et à durcissement rapide, fabriqué depuis 7 ans avec succès par les usines de la

Société Coloniale des Chaux et Ciments Portland de Marseille

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs

Siège Social et Bureaux : L'ESTAQUE (Bouches-du-Rhône)

Télégr. : **Colocimen-Marseille** — Téléphone : Marseille Colbert 94-53

Usine à l'Estaque (B.-du-Rh.) - Usine à Lottinghen (P.-de-C.)

« Le Flambeau »

Portland Artificiel supérieur recommandé par ses résistances constantes.

« Le Spécial Route »

Artificiel spécial pour bétonnages de chaussées, dallages et enduits.

Tout le Confort Moderne dans l'Appartement de Luxe

M. DE BOUILLANNE ET Cie

25, Rue Curiol, MARSEILLE — Tél : C 34-25

ÉLECTRICITÉ - CHAUFFAGE CENTRAL - SANITAIRE

Demandez les Chaussures

Le Taureau

Une grande marque à la portée de tous, donnant le maximum de garantie pour un prix minimum.

Cie de

Fives-Lille

7, Rue Montalivet PARIS (8e)

54, Rue Paradis MARSEILLE

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES

Matériels pour Entreprises de Travaux Publics
Chaudières
Appareils de levage
Chaudronnerie

HYDROTHÉRAPIE

INSTALLATIONS D'HOTELS
EAU CHAUDE ET FROIDE
SALLE DE BAINS EN COULEURS

Maison L. FAGE

20, Rue Saint-Saëns (ex-Rue Thiars) — MARSEILLE
TÉLÉPHONE DRAGON 30.42 -- Adr. Tél. : FAGIRO-MARSEILLE

CHAUFFAGE CENTRAL
AU CHARBON, GAZ MAZOUT

meilleures de ces œuvres sont celles où l'aquarelliste n'a pas eu le temps de recourir à son procédé habituel, de tracer ce canevas de menus traits noirs qui ourlent si bien les tuiles, les vagues et les feuillages. Pressée par le temps où par l'inspiration, Mme Charlotte Gardelle décrit alors avec une souple vivacité un effet d'orage sur un sombre boulevard dont les arbres montent vers la coupole blanche du Sacré-Cœur, ou bien le repos de deux barques royalement parées par les joutes de guirlandes bleues et rouges.

*
* *

Les étiquettes sont souvent plus grandes que les œuvres. Heureusement les peintres prolétariens peut-être, qui ont succédé à Mme Charlotte Gardelle à la Galerie Detaille, sont avant tout de bons artistes, et ils préfèrent la peinture à la sociologie. Aucune « grande machine » destinée à symboliser le labeur ; mais des œuvres probes, modestes, qui expriment parfois avec puissance un vif amour des paysages simples, sans éclat, où des hommes travaillent : paysages urbains encombrés de docks, d'usines, de hangars, de rails, de gares, enfumés par les hautes cheminées, embués par la vapeur ; paysages de pleine campagne, où stationnent des rames de wagons, où s'élèvent encore des fabriques.

Parmi ce groupe de peintres, Aëgerter cède le moins à la tendance commune ; il nous présente surtout d'agréables vues de pinèdes qui se déroulent, dans une fine atmosphère, vers la mer. Serra revient aux usines, qu'il dresse dans des brumes crépusculaires ; de Tognetti, j'ai remarqué surtout une blafarde entrée de village, sous un ciel d'orage ; montant construit de rudes coteaux de rocs et de verdure.

Toncini retient tout particulièrement l'attention. Ce jeune artiste, entre tous, mériterait une récompense telle que le prix Torrents. Travaillant sans bruit, il a heureusement évolué ; il s'est libéré maintenant d'un « hachurage » un peu égal, d'un parti-pris de certain rouge violacé assez gênant, et plusieurs de ses dernières peintures sont remarquables par la vigueur pondérée de leur construction, la justesse de leurs nuances, la saine sensibilité qui s'y révèle : un large paysage aux terrains jaunes, que coupe, au deuxième plan, un train arrêté ; un autre tableau représentant une locomotive qui débouche entre deux talus verts ; une vue des collines auxquelles s'adossent deux maisonnettes à demi cachées par des feuillages laissent, notamment, une impression profonde et durable.

Abel VALABRÈGUE.

Brasserie New-York

7, Quai de Rive-Neuve, 7

Le rendez-vous des Artistes sur le Vieux-Port

PHOTOGRAPHIE

EXPOSITION JEAN NICOLET

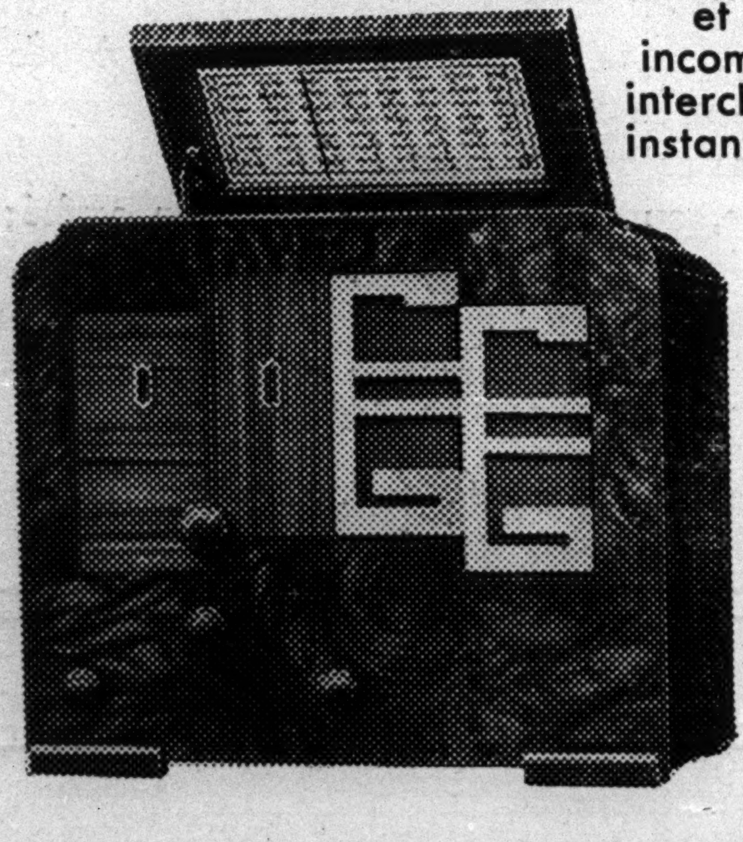
Notre ami Jean Nicolet expose dans ses nouvelles vitrines de la rue Saint-Ferréol des portraits qui feront l'admiration des connaisseurs. Nous y retrouvons ses qualités si personnelles; distinction, luminosité, naturel de l'expression. Nicolet est le poète de la lumière; fluide vivant, elle baigne tous ses personnages; elle donne à ses têtes de femmes cette spiritualité si attachante; elle affine les profils, emplit les yeux de songe, se joue avec une sorte de nonchalance heureuse parmi les cheveux, réalise ce miracle de nous suggérer, sans le secours des couleurs, les nuances les plus subtiles de la carnation. Vous parlerai-je de cette jeune maman qui semble, avec son bel enfant au rire en fleur, une madone du quattrocento? Et de ce petit garçon au col marin, si décidé, si franc d'allures? Mais il faudrait alors tout citer Ce qui donne à l'art de Nicolet le caractère si saisissant, c'est que la vie y est surprise, semble-t-il, comme à son insu ; au delà de l'apparence, figée dans l'instant, il atteint par une sorte d'intuition à la réalité permanente; ne pouvant nous montrer qu'un seul état d'un être, il y enclot cet accent indéfinissable, mystérieux, qui perdure à travers cette succession des états que nous nommons la vie, en réalise l'unité supérieure, la personnalité. De la sorte, chacun de ces visages dépasse l'anecdote, devient pour qui sait voir un document humain du plus haut intérêt.

G. M.

LA DERNIÈRE CRÉATION DE

Le Cadran Psyché

d'une visibilité
et clarté
incomparables
interchangeable
instantanément



Tous Renseignements et Notices sur les nouveaux modèles, sont envoyés franco sur demande aux

Éts GODY

USINE ET BUREAUX à

AMBOISE (Indre-et-Loire)

Récepteur 7 lampes antifading, réglage silencieux, réception d'ondes depuis : 19 mètres.

AVEC UN « GODY »
JAMAIS D'ENNUIS !!!

BÉTON ARMÉ

TRAVAUX PUBLICS
OUVRAGES D'ART

ÉTABLISSEMENTS

BOUSSIRON

10, Boulevard des Batignolles, 10 — PARIS

Ancienne Maison NICOLLE
fondée en 1830

ÉTABLISSEMENTS

A. Rebufat & Cie

Lustrerie
Bronzes
Ferronnerie
Plomberie
Électricité
Néon

pour

la Marine
le Bâtiment
la Décoration

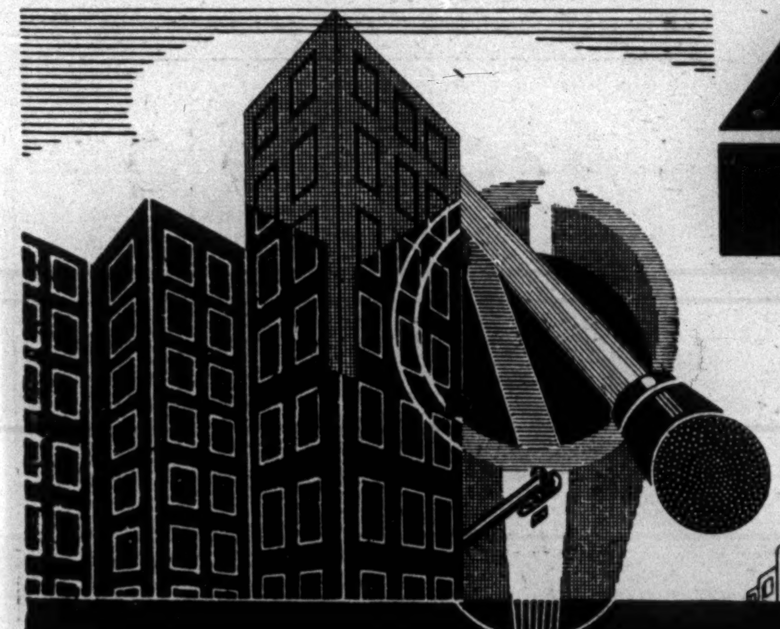
9, Rue d'Italie
Télép. C : 02 32
C : 02 34
MARSEILLE

assurances
h. harrel-courtès

maison fondée en 1857

bris de machines
responsabilité
maritime
accidents
incendie
divers
vol

10, Rue Beauvau
7, Rue Suffren
Marseille



ALTIÉRI FRÈRES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE

DÉCORATION PAPIERS-PEINTS
siège social 35 RUE MAZENOD
MARSEILLE

SUCCURSALES PAPIERS-PEINTS
71 RUE MONTGRAND MARSEILLE
LA SEYNE S/ MER (VAR) CASABLANCA
RABAT (MAROC)

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX
ÉT. JALLUT ET Jh RICORD

A. JALLUT ET M. CLAVÉ Succrs
S. A. R. L. - CAP. 250000 FRS. - 15, RUE DU JARDIN DES PLANTES
MARSEILLE TÉL. C 27.43

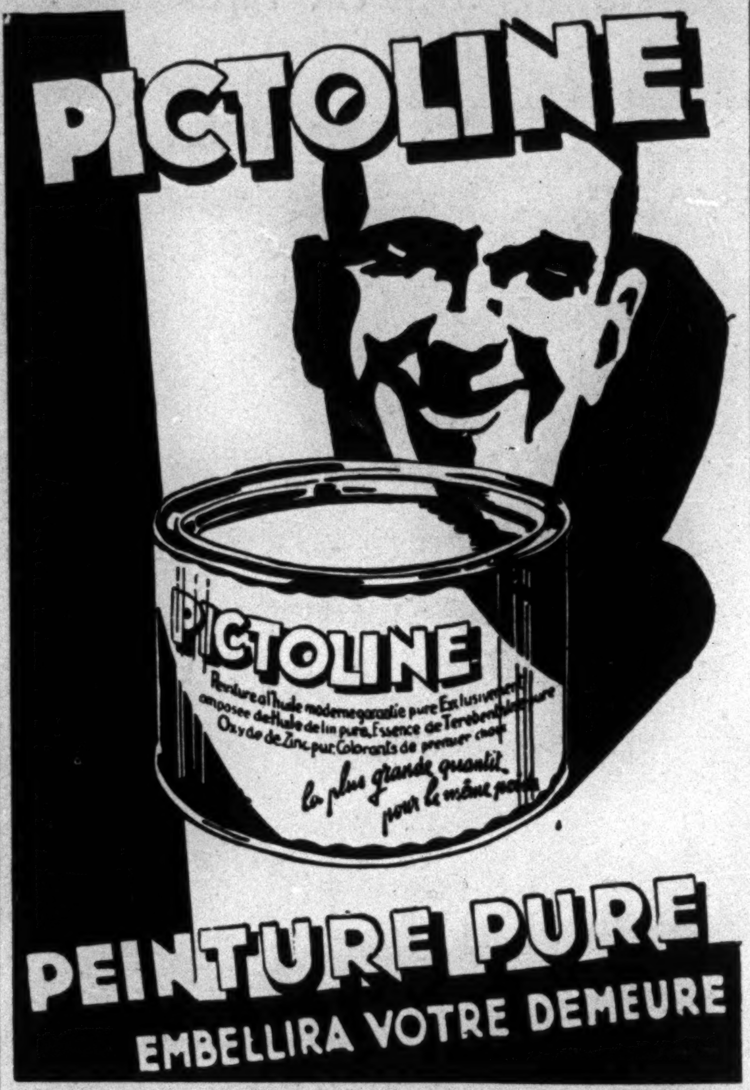
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
BÉTON ARMÉ — IMMEUBLES — VILLAS

NOEL & Cie
Ingénieurs-Constructeurs
Anciens Établissements
NOEL Aîné PELLEGRINI & Cie
56 à 78, Rue de Lyon, MARSEILLE

INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES
(Théâtres, Casinos, Cinémas, Villas, Hôtels)
Haute et Basse Tension
Éclairage - Force Motrice

Réparations tous Appareils Électriques

Téléphone : National 38-41
3 lignes
Télég. : ATE Marseille



S.F.P.V. 24, rue Charras, MARSEILLE
Tél. : D. 40.60

Les Menuiseries Nouvelles
MAISON FONDÉE EN 1879
56, Boulevard de la Concorde, 56
Téléphone : Dragon 93.32
MAZARGUES
MARSEILLE

Le Cinéma

INVISIBILITE ET CINEMA

I

Tout homme qui acquiert un pouvoir surhumain (je n'étudie pas comment c'est là peut-être la plus saisissante et la plus juste notion du Drame, cherchée indéfiniment par les écrivains de théâtre à l'intérieur de moyens déjà déficients) n'est concevable au cinéma qu'avec le double appareil de la science et de l'amour.

Il convient que l'être étrange et dangereux qu'on nous soumet, en proie à une idée, à une force plus forte que l'esprit humain, en ait trouvé la loi dans cette série de mystères oubliés, de gestes codifiés et de résultats dominés qu'on nomme si vaguement la science, et il convient aussi que sa recherche et son orgueil soient compliqués, menacés, expliqués peut-être dans leur signification toute humaine de l'amour. Cet homme qui s'égare avec la mystique faite science sitôt revenu, rappelé, s'égare encore avec la femme.

Il me semble que c'est dire l'essentiel que de suggérer que cet emploi des rôles, assurément établis dans les films par l'intuition ou l'imitation, est en définitive, l'image la plus nécessaire, la plus forte, la plus intelligible de la vie.

Des chaussures vides, cela chausse deux pieds invisibles, un corps d'air introuvable : cela pourrait marcher. Le reflet dans le miroir, parfois nous sentons qu'il ne serait pas impossible de le perdre ; il y a dans l'être une tentation de l'invisibilité. C'est la menace autour de vous quand s'approche l'heure où il est évident que tout dort : les êtres qui marchent dans le craquement des meubles, glissent dans la chute des tentures, reposent le long des murs, dans les verticales tendues, qui peuvent continuer la phrase laissée là, qui peuvent ouvrir les portes en silence et répéter vos gestes derrière vous... c'est un peu moins que l'existence, mais un peu plus qu'une fantaisie négligeable. Pour s'en assurer il suffisait d'assister à la projection du film : « L'Homme Invisible ».

Jamais encore le cinéma n'avait montré à ce point qu'il est une hantise de l'esprit dégagée et grandie, devenue indépendante. Il n'a jamais été aussi clair qu'il spécule sur notre impuissance à être seuls, sur notre indéfini pouvoir d'absorber visages et gestes au lieu de voir seulement lignes et formes mouvantes. Ce qui fait la valeur particulière de cette réalisation, c'est qu'ici est mûri un concept directement sur l'écran, et non seulement harmonisé, dirigé un complexe d'images. Le résultat obtenu pose une fois de plus le problème de la valeur du cinéma pour l'esprit. Quant aux moyens employés, c'est-à-dire la loi ciné-

MIDI... 7 HEURES
L'heure du BERGER

matographique mise en action, résumons ce qu'ils suggèrent sous le titre de : technique de l'étrangeté.

Spiritualité du cinéma, technique de l'être fantastique, voici ce qu'il faut rappeler à propos de ce film.

II

Je suis frappé, en outre, par la valeur conceptuelle de la démarche dans la composition de ce film. C'est la démarche même de la pensée ; et l'émotion si caractéristique et si dure qui naît de ce conte à l'écran, est aussi proche que possible de ce qu'on pourrait nommer une Idée Pure.

Le développement de l'aventure me parut d'instants en instants purement mental, comme si la distance entre le film et mon esprit, la différence entre les images et l'intelligence ne subsistait plus à un certain degré ; cette trame peut se passer dans le seul milieu d'un esprit ; supposez ceci : une pensée s'est formée, aussitôt elle ne se voit plus elle se trouble, elle veut revenir en arrière ; par ailleurs, elle a ses amours, une relation avec le réel sur laquelle elle repose. Puis l'urgence la mène de détail en détail et, après avoir tenu de quoi renouveler, avec la propriété nouvelle qu'elle acquérait, tout jusqu'à elle-même, elle perd ses forces, elle périt, malgré son invisibilité, par les traces qu'elle laisse, par les soupçons et les répulsions qu'elle suscite chez les barbares où elle séjourne.

Mais là n'est pas l'essentiel, à vrai dire : le centre du film n'est pas une histoire, mais un concept. Le cinéma manifeste une forme obscure de raisonnement dont il resterait d'ailleurs à élucider les détours et même la nature, en définissant à la fois les organes techniques (cette sensibilité de photographe) qui la nécessitent, et le milieu spirituel international et indolent où elle se produit.

Or, ici, par une sorte de miracle, le cinéma est exactement adéquat au concept qu'il entend illustrer, et ce film est lucide comme une formule. Si le chef-d'œuvre n'est pas seulement un passage à la limite — au sens de métamorphose — d'un genre, mais aussi un passage à la limite intérieure qui s'évalue par la rigoureuse équivalence de la forme et du contenu et le passage permis de l'un à l'autre, comme dans une sorte de preuve ontologique du concept, ce film peut être donné comme un tel chef-d'œuvre — ce qui, jusqu'ici, n'avait à peu près aucun sens à propos du cinéma.

Le cinéma est fait pour discuter le problème de la vision des choses et des

" AU POUSSIN BLEU "

G. GUILLIEN

MAITRE-CHOCOLATIER

Sa Pâtisserie exclusivement au Beurre frais

COMMANDES POUR LA VILLE
- - SALON DE THÉ - -

MARSEILLE
Téléphone : DRAGON 65 91

"BOUCAUD"

MAITRE TEINTURIER

51, Rue Paradis (D 44.36)

11, Rue de l'Académie (G 00.76)

7, Rue Beauveau (D 49.58)

129, Rue d'Endoume (D 82.23)

3, Rue Vallon Jourdan (Usine)

Téléph. : Dragon 82.23 et 44.36

MARSEILLE

TAILLEUR COUTURIER
MARINE - AVIATION

ANCIENNE MAISON FÉRAUD

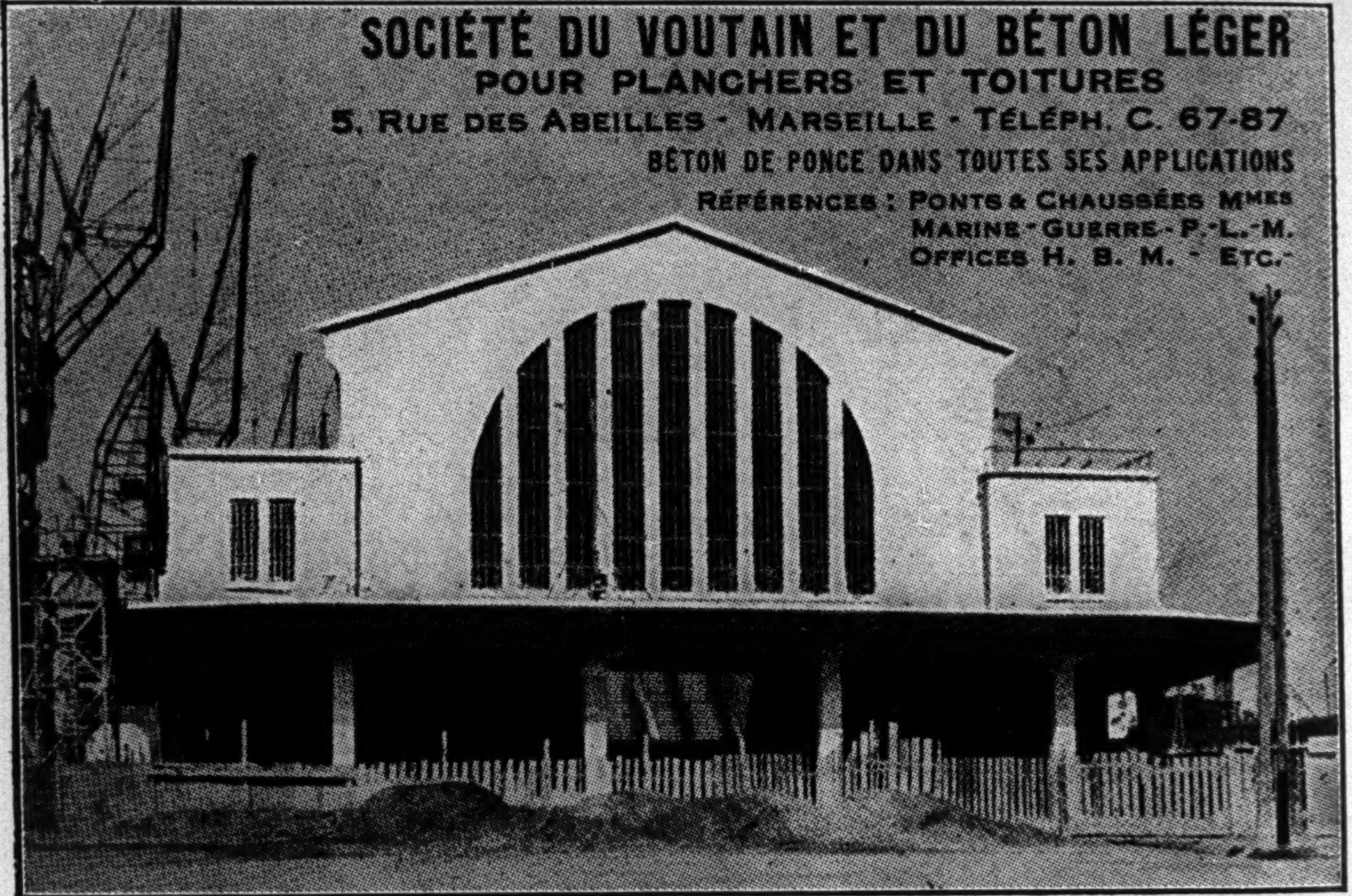
A. BOHÉ

Téléphone : Dr. 65.84

5, Place St-Ferréol
MARSEILLE

LES REMORQUES
CODER
—
LES CITERNES
CODER
LE MATÉRIEL DE TRANSPORTS
ÉCONOMIQUE ET MODERNE
MARSEILLE SAINT MARCEL || PUTEAUX (SEINE) 14, AV. DU PRESIDENT-WILSON

Entreprise
TOURRE
Ste Ame au Capital de 1.200.000 Francs
36, Cours Lieutaud, 36
Tél. : C. 30.96 MARSEILLE
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
IMMEUBLES
BÉTON ARMÉ



CIMENTS
DEMARLE
LONQUETY
SOCIÉTÉ DES CIMENTS FRANÇAIS DE BOULOGNE-s/-MER
Agence à MARSEILLE, 39, Rue Auguste Blanqui

êtres. La condition abstraite du concept de vision est celui de visibilité, et ce film en apporte la conscience par l'unique moyen dialectique qui est celui de la contradiction.

Il faudrait montrer d'une part comment ce concept et donc ce film fournissent la clef du langage cinématographique, et en déduire d'autre part les conséquences philosophiques indéfinies qu'on doit en attendre.

Je signale seulement ceci : à côté du fantôme qu'on aperçoit et qu'on ne devrait pas apercevoir, il faut maintenant définir une autre espèce de fantôme qu'on devrait voir et qu'on ne voit pas, plus inquiétante encore que l'autre parce qu'elle ne se recrute pas parmi les morts mais parmi les vivants.

Cet étrange fou, avec les armées invisibles dont il parle, nous oblige à évoquer une humanité invisible c'est-à-dire à rejoindre par le concret les très anciennes spéculations abstraites, sur le monde des anges dont la qualité spécifique n'est pas la pure spiritualité, mais comme le disent les premiers pères (jusqu'au XII^e siècle) l'invisibilité.

Dans un tel monde, seul, le cinéma pourrait fournir la preuve de la visibilité des vivants — et dans notre monde, seul, il peut faire sentir jusqu'à dispenser de preuve, l'invisibilité. Seul, il peut nous présenter, dans l'ordre visuel et de manière à nous en faire prendre conscience, les réalités que notre propre visibilité et notre propre réalité nous interdisent de voir : il est tout à fait légitime, à mes yeux, d'espérer quelque jour un film entièrement radiographique qui nous rendrait la conscience du squelette dont l'humanité a toujours été distraite jusqu'ici.

Mais la loi dont ce serait là une des applications, c'est bien le film de l'être invisible qui l'a rendue si claire à nos yeux.

André CHASTEL.

CROIZET 7-34
le poste de qualité
22. Rue Mazagran MARSEILLE
LUSTRERIE-LAMPES-RADIO

AU STAR

CHERCHEUSES D'OR

Une brillante interprétation et quelques images somptueuses n'arrivent pas à dissimuler l'indigence de cette œuvre incoordonnée qu'un scénario, d'une banalité affligeante, ne saurait avoir la prétention de soutenir : *Chercheuses d'or*, en dépit de son titre n'emprunte rien à l'aventure et aux vastes espaces. Vous serez bien déçu si vous vous attendez à voir des femmes valeureuses s'acharnant à dépecer les régions du Colorado ! Il s'agit seulement de trois artistes de Music Hall qui s'efforcent pour leur propre compte à résoudre le problème de la crise en recherchant des gogos. L'une d'elles pourtant, la plus jeune et la plus jolie, est sincèrement éprise d'un jeune compositeur que l'on croit pauvre mais qui possède en réalité assez d'argent pour monter la plus

luxueuse des revues et dont le rideau glorieux s'abaissera sur l'union des protagonistes. Vous voyez le procédé : une intrigue anodine qui se faufile comme elle peut à travers des tableaux mirobolants aussi arbitrairement choisis qu'un metteur en scène peut le faire. Malheureusement la plupart de ces tableaux, si l'on peut en louer l'ingéniosité, font preuve d'un goût pour le moins douteux. Je ne prendrai pour exemple que celui représentant la détresse des chômeurs. Une sorte d'apothéose de la misère pour laquelle les Américains n'ont reculé devant aucune dépense.

La nuit, dans un sinistre quartier de New-York on aperçoit dans l'encoignure d'une porte, un pauvre hère endormi. Une fille aux yeux farouches veille non loin, autant sur lui que sur son propre compte. Mais un policeman survient. Brutalement il réveille le vagabond et s'apprête à le coffrer quand ce dernier, qui n'en est pas à un revers près, lui montre celui de sa veste où brille la croix des braves. Le policeman s'en va confus. Alors surgissent les héros de 1914. Ils défilent en rangs serrés sous la pluie, arme sur l'épaule et la machoire contractée par l'idée du devoir. La vision s'efface et ces héros d'hier ne sont plus que des chômeurs qui chantent leur désespoir sous la conduite de la fille aux yeux ardents, tandis que dans les frises, de jolies petites girls, costumées en militaires montent et descendent les marches d'un escalier triomphal.

Il y a dans ce film, convenons-en, des scènes plus heureuses comme celle du patinage ou celle des femmes nénuphars jouant des valses troublantes sur des violons lumineux, mais dans l'ensemble tout cela manque de rythme et de force. Si Warren William, Joan Blondell, Ruby Keller, Dick Powell, Guy Kibbee jouent avec beaucoup de naturel et de justesse, il faut louer particulièrement Aline Mac Mahon qui est peut-être la plus grande artiste du cinéma américain. Elle joint presque paradoxalement à une volubilité extraordinaire une distinction et une étrange finesse dont je ne connais pas l'équivalent.

Gabriel BERTIN.

L'Électricité de Marseille

applique un **tarif spécial** pour le chauffage de l'eau

UTILISEZ DONC

un Chauffe-Eau Electrique

LOCATION DES APPAREILS OU VENTE PAR MENSUALITÉS

Se renseigner au Service Commercial de l'Électricité de Marseille, 7, Rue Roux de Brignolles.

Le Vêtement

"BAYARD"

ne vous demande qu'une faveur : **l'essayer.**

En vente chez **"BOKA"**

La Canebière, MARSEILLE

Fondé en 1863 **CRÉDIT LYONNAIS** Société Anonyme

Capital et Réserves : 1 Milliard 208 Millions

1.485 Sièges en France, Algérie, Tunisie, Maroc et à l'Étranger

AGENCE DE MARSEILLE : 25, rue St-Ferréol - 16-18-20, rue de Rome

10 Bureaux de quartier. — Sous-Agences : Aix, Aubagne, Martigues, Salon, La Ciotat

Correspondants sur toutes places.

Toutes Opérations de Banque : Titres, Bourse et Marchandises.

Location de compartiments de Coffres-Forts. — Dépôt d'Objets précieux.

Rendez-vous d'Artistes

La Cascade

Face au Vieux-Port

◆

Ses Coquillages

Sa Bouillabaisse

Ses Grillades

◆

5, Quai de Rive-Neuve

ROSTAN, Propriétaire

Tél. : C. 27.37

ÉTABLISSEMENTS

J. MOUROUX

201, Rue de Rome

MARSEILLE

Téléphone : C. 55-44

◆

ECLAIRAGE

CHAUFFAGE

CUISINE

Toutes les applications du gaz de ville avec le

Gaz Butane

Naturel, en Bouteilles, non toxique, allumage instantané.

Dyens - Fleuriste

expose ses plus belles Fleurs, Corbeilles

Cristaux et Faïences d'Art

16, Square de la Bourse, 16

MARSEILLE Téléphone : D. 56-50

Conférences

AUX AMIS DES LETTRES

La Yougo-Slavie et le roi Alexandre Ier, par *Léon Bancal.*

M. Léon Bancal dont l'étincelant et lucide reportage « Balkans 1934 », avait paru, voici quelques mois, dans le *Petit Marseillais* était particulièrement qualifié pour traiter un sujet auquel l'attentat dont notre ville fut le théâtre conférait une singulière et tragique actualité. Journaliste né, esprit capable de saisir les plus fugitives notations, Léon Bancal sait aussi dépasser le côté anecdotique des évènements et sans se départir d'une bonhommie de bon aloi et d'une belle simplicité de diction, atteindre à la synthèse. Toutes ces qualités se retrouvaient dans la conférence qu'il prononça le 10 novembre devant le public des « Amis des Lettres. »

Conférence qui évoqua les luttes de l'Indépendance Serbe, puis les efforts de la vieille Serbie, délivrée du joug Ottoman, pour réaliser l'union des Slaves de Croatie et Slovénie. Au lendemain de la guerre qui fût pour la Serbie et son roi la plus douloureuse des épopées, la création du Royaume des Serbes, Croates, Slovènes, si elle était une récompense chèrement acquise, mettait le gouvernement de Belgrade en présence des plus difficiles devoirs. Durant cette « crise d'adaptation » la politique jouait son rôle néfaste, entravait toute tentative d'union « Le jeune royaume avait besoin de paix, tout était à construire. Au lieu de cela, tout se démolissait et le particularisme aidant tout partait en morceaux ». En 1928 une tâche ingrate s'imposa à Alexandre Ier, celle d'imposer la dictature.

On pourrait sans doute reprocher à Léon Bancal de suivre trop à la lettre la politique Serbe centralisatrice. Certes la grande idée d'Alexandre supposait le régime de fer qui fut imposé à la Croatie, mais l'on peut estimer du point de vue de l'esprit, que rien au monde pas même le salut d'un peuple ou la dictature d'un parti ne peut excuser une seule injustice. En ce sens nous ne saurions aux « Cahiers du Sud » nous associer aux jugements que la Presse a portés sur l'attentat du 9 octobre. On peut déplorer le geste du meurtrier, parce qu'il met en danger la paix de l'Europe, mais on ne peut dire que ce geste fût lâche.

GEBELIN

acquéreur de la Maison **MESSERER**

PIANOS

PHONOS

T. S. F.

Une seule adresse : **77, rue Saint-Ferréol, 77, au Ier.**

Cet homme avait fait le sacrifice de sa vie. Il a droit au respect, comme a droit également au respect Alexandre de Yougo-Slavie qui, lui aussi, avait fait ce sacrifice.

Léon Bancal retraça avec lucidité le plan politique de Louis Barthou : Rapprocher l'Italie de la Yougo-Slavie. On sait que Léon Bancal, en bon méditerranéen, s'est toujours employé à dissiper certains malentendus susceptibles de vicier l'atmosphère des relations Franco-Italiennes.

Il faut savoir gré à Léon Bancal d'avoir évoqué sans vains effets mélodramatiques, sans viser au sensationnel, l'après-midi du 9 octobre. Il recréa ainsi parmi ses auditeurs une très réelle émotion.

A l'issue de la conférence, M. Lazarevitch, consul de Yougo-Slavie à Marseille, tint à remercier publiquement M. Léon Bancal.

*
* *

AUX GRANDES CONFERENCES DE PROVENCE

LES FEMMES DEVANT LA POÉSIE ET LE BONHEUR, par *Henry de Montherlant.*

La peronnalité de M. Henry de Montherlant, qui est, sans doute, l'écrivain le plus racé de la « génération du feu », devait, à elle seule, assurer l'énorme succès que remporta cette manifestation littéraire, la première qu'ait organisée dans notre ville l'Université des Grandes Conférences de Provence, récemment fondée par M. Andrieu. M. Gaston Rageot, président de la Société des Gens de Lettres, avait tenu à y assiter tandis que M. Henry Kistemaeckers, président de la Société des Auteurs Dramatiques, empêché, au dernier moment, s'y associait par un télégramme de sympathie.

M. de Montherlant prêche le bonheur en homme qui sait que le bonheur est la plus difficile des conquêtes. Il rappela le mot que Rousseau prononça dans la *Nouvelle Héloïse:* « Donnez-moi une âme pour la félicité ». Car les hommes ignorent le bonheur. Pour la plupart, vivre c'est gagner sa vie ou faire n'importe quoi pour tuer le temps tandis qu'il s'agit de vivre, de se réaliser pleinement. L'homme ne recherche que l'argent ou des satisfactions de vanité. La femme, au contraire, aime le bonheur pour lui-même. « Si l'homme est plus agité, la femme est plus vivante ». M. de Montherlant n'hésite pas à assurer

La Perfection en Radio : **Les MARCONI CINQ** (tous courants) **1250 frs**·
Les MARCONI SIX Poste à 1750 frs
Le PORTATIF " GRAMOPHONE "
est le meilleur... Ne l'oubliez pas !
Modèle courant N° 97 à 395 frs
Modèles de luxe N° 102 800 frs et 875 fr
G. Marconi
Disques et Appareils en vente : chez tous les Revendeurs de votre Ville et de votre Région
La Voix de son Maître
CATALOGUES GRATUITS ET LISTE DES REVENDEURS
Cie FRANÇAISE DU GRAMOPHONE, 79, rue du Jardin des Plantes, MARSEILLE

WATSON, BROWNE & C°
5a, Rue Beauvau, MARSEILLE
Agents des Compagnies de Navigation
BIBBY LINE
(MARCHANDISES & PASSAGERS)
ELLERMAN'S CITY, HALL L & BUCKNALL
LINES

Huilerie
Nouvelle S. A.
10, Rue des Héros, MARSEILLE
Huiles fines
Huiles industrielles
Savons

SOCIÉTÉ D'
Applications Techniques
Capital : 4.000.000 de francs
Siège Social et Bureaux :
17, Rue de la République, 17
MARSEILLE
Téléph. : C 53.12 - 12.98

AGENCE A DUNKERQUE

Peinture, Décoration
Papiers Peints, Ravalement
Vitrerie, Miroiterie
Calorifuges
Parquets sans joints
Pour la Marine, le Bâtiment, l'Industrie et les Travaux Publics.

SOCIÉTÉ
L'Électricité de Marseille
Société Anonyme
Capital : 150 Millions de Francs

Usines Productrices
au Cap Pinède
et Avenue d'Arenc, 305

Sous-Stations
Rue Mazagran, 7
Rue Sylvabelle, 30

Administration
Direction et Bureaux
7, Rue Roux de Brignoles, 7
(ex-Rue de l'Arsenal)
Téléphone Dragon : 69-36 et 74-14
Ad. Tél. : ÉLECTRICITÉ-MARSEILLE
SIÈGE SOCIAL :
54, Rue de la Boétie, à Paris

La Société recommande de n'exécuter aucune installation nouvelle, sans qu'un accord préalable n'ait été conclu sur la nature et le voltage du courant.

LE GRAND HOTEL
66, La Canebière
et sa nouvelle brasserie
" LA CANEBIÈRE "
◆
en sous-sol
" MÉLODIE "
BAR-CABARET

5, Rue Beauvau **FRAISSINET** MARSEILLE

PRÉLUDES RECOMMANDÉS A UN VOYAGE EN CORSE par le paquebot-yacht **ILE DE FRANCE**

MARSEILLE-NICE en **le Samedi**
NICE-MARSEILLE croisière **le Vendredi** } **70 fr.**

Billet aller et retour **125 fr.** valable par Bâteau, Autocar P.-L.-M. ou train

Société Marseillaise de Crédit

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis
Succursale à PARIS : 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

Rendez-vous du Monde Elégant et des Affaires.

Brasserie de Strasbourg

CUISINE ET CAVE RENOMMÉES

BAR, DÉGUSTATION
SOUPERS

Restaurant de 1er ordre ouvert après le spectacle

11, Place de la Bourse

Tél. Dragon : 14.09
Inter : 30.16

Sa nouvelle création :

"EMBASSY" Entrée Rue Vacon

Salle luxueuse. - Dîners avec Orchestre.

CAFÉ RICHE

40, La Canebière
2, Cours Saint-Louis

MOLLARET, Propriétaire

Au cœur de Marseille. — Le meilleur accueil.

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

INDUSTRIE - NAVIGATION
FOYER DOMESTIQUE

36, rue Chateauredon, MARSEILLE

Téléph : Colbert 85.09

que l'homme ne se préoccupe guère du bonheur de la femme, qu'il ne recherche que sa propre satisfaction. L'homme qui aime, qui se marie, le fait « par habitude et par hébétude ». L'amour n'est pas sa raison d'être; mille autres petits bonheurs l'empêchent de songer au bonheur. D'où la tragédie du couple qui réunit, dans la douleur, deux êtres altérés l'un l'autre, mais non faits l'un pour l'autre. L'Amour « ce fil de flamme qui retient les vivants à la terre », est source de tous les maux. La femme l'accepte avec ses risques. Elle pense, comme de Montherlant: « Encore un instant de bonheur! » tandis que tout ce que l'homme exige de la femme, c'est de ne pas le distraire de son propre égoïsme, de sa passion de la réussite sociale.

Par une habile transition, de Montherlant parla de la poésie « cette part la plus vraie de soi-même ». Or, les hommes, en général, et les Français en particulier, n'aiment pas la poésie dont ils n'éprouvent pas le besoin. Les poètes actuels ne sont que des techniciens, alors que la poésie est un jaillissement de l'âme. Ce jaillissement, de Montherlant le trouve dans les poèmes écrits par des femmes. Il lit de belles et simples strophes de Marie Noël et promet à ses auditeurs une anthologie féminine où il révèlera des inconnues.

Les idées d'Henry de Montherlant, sur la femme, prêteront à la critique. M. Rageot, lui-même, a déclaré qu'il vengerait l'homme, car, enfin, n'arriverait-il pas aux égoïstes que nous sommes, de nous sacrifier pour les femmes ?

Mais ce qu'il faut retenir des apparents paradoxes de M. de Montherlant, c'est la lumière qu'ils jettent sur son œuvre, sur sa pensée, où le désir d'une vie totale et rayonnante s'allie au sens de la vanité de tout. *Mors et vita*, n'est-ce point le titre d'un de ses plus pénétrants essais ?

Aussi bien Henry de Montherlant fut-il également applaudi et par les hommes qui reconstituaient la pensée de ses livres et lui pardonnaient volontiers sa sévérité à leur égard; et par les femmes, qui réagirent en femmes devant cette vision de l'amour et de la poésie que leur proposait un grand lyrique. Double réaction qui prouve, précisément, ce qu'il fallait démontrer.

*
* *

MENACE SUR L'ASIE, par *Marc Chadourne*

Marc Chadourne, auquel le public des *Heures Littéraires* réserva l'an dernier un si flatteur accueil, est revenu parler au Splendid, jeudi 23, présenté par M. Fortuné Andrieu. *L'Aventure* dont il nous avait expliqué l'attrait sur notre génération et qu'il a lui-même si abondamment vécue, l'avait, dans l'intervalle, ramené dans les extrêmes contrée d'Asie. Au retour de son enquête, il était particulièrement fondé à nous montrer comment se précise une *Menace sur l'Asie*.

Deux pays en présence : l'immense Chine, en perpétuelle anarchie, dont le chaos est la règle et que la révolution en vain bouscula ; le Japon, étouffant dans son archipel, surindustrialisé et forcé à une expansion économique dont les conséquences peuvent lui être fatales.

C'est au Japon que le conférencier a consacré surtout son attention. Il a montré l'endettement progressif du paysan nippon qui le pousse à déserter son champ et s'enrôler dans les usines, pour un salaire très bas. Il a dit la nécessité pour cette industrie de recourir au *dumping* si elle veut s'assurer les marchés et

écouler ses produits. Cette effroyable concurrence a pour contre-partie la misère du travailleur. Il a vu des *geishas* désespérées, poussées par la faim à une prostitution sans issue ; il a fait le pèlerinage des lieux célèbres où l'on se suicide, car dans aucun autre pays la proportion des morts volontaires n'est aussi forte.

L'auditoire qui suivait le conférencier avec un intérêt évident, a appris avec étonnement et tristesse que le Japon de Loti avait tout à fait disparu, qu'il n'en restait plus qu'une série de sites aménagés pour touristes américains, des paysages truqués — sorte de « Suisse bouddhique » — et que le pays était ceinturé d'une zone industrielle en tous points semblables aux banlieues laborieuses d'Europe.

Mais selon Marc Chadourne on ne peut prévoir ce que la crise fera du Japon. L'élément marxiste représenté par la jeunesse des écoles est impuissant et paralysé par un certain romantisme et la majorité de la population, avant tout hostile aux forces d'argent, demeure loyale au mikado qui incarne son idéal nationaliste.

Que nous réserve ce pays surchauffé, militarisé et pourvu d'un équipement ultra-moderne ? qui peut provoquer, quand il lui plaira un incident en Chine et par là une conflagration générale dans le Pacifique... Nul ne le sait. L'Extrême-Orient reste pour l'heure muet.

Les auditeurs chez qui cette menace causait un malaise, mais qui n'avaient pas perdu un mot de la conférence, applaudirent Marc Chadourne, observateur sagace et grand écrivain.

J. B.

ROYAL PROVENCE

Le Grand **Mousseux** de France

Fers Forgés
Objets d'Art

AU SINGE VERT

Lustrerie
et Cristaux

Louis TRICHARD
FERRONNIER D'ART
150, Rue de Rome, MARSEILLE - Tél. D 2278

GILL GRAND CHEMISIER
5, Place de la Bourse, MARSEILLE
(angle rue Pavillon)
FOURNISSEUR DE L'ÉLITE ÉLÉGANTE

Le Restaurant Basso

5, Quai des Belges, 5

VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX-PORT

Spécialités : Coquillages, Crustacés, Poissons du Littoral

CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : **Dragon 11-04**
» **12-90**
Inter 28

L'ÉLECTRICITÉ
NAVALE ET INDUSTRIELLE
APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ
MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT
434-436, Bd National, MARSEILLE
C. 1874-1875.
Ad. Tél. : **ELECNAVAL MARSEILLE**

Ateliers Viallard
ART & BATIMENT
FERRONNERIE
26, Rue de la Palud
155, Rue Breteuil
MARSEILLE
Henri CARRERA
Téléphone C 16.79

MIROITERIE
Société Anonyme
Établts NUGUE
76, Rue d'Italie, MARSEILLE.
Ancienne Maison Maurice NUGUE
La **Glace** et le **Verre** dans toutes ses **applications.**

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges, MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT — TÉLÉPHONE : D 72-70

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON

148, rue Sainte
MARSEILLE

Remorquage de Haute Mer - Sauvetage

FOURNITURE D'EAU DOUCE AUX NAVIRES

MAGASINS

L. DEWACHTER Jne

2, Boulevard Dugommier
MARSEILLE

VÊTEMENTS

LA RÉSERVE

MARSEILLE

Téléphone : 2.01

R. C. 42.721

PALACE-HOTEL

La Perle de la Côte Provençale
Restaurant de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie

Propriétaires

Appartements Confort Moderne.
Terrasses et Jardins magnifiques.

Dominant la fameuse Corniche et son Golfe merveilleux LA RÉSERVE de Marseille est considérée comme un pèlerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte d'Azur.

COIFFEUR POUR HOMMES

DUPONT

16, Boulevard Dugommier
(descente de la Gare)

Grands soins pour la coupe de Cheveux et taille de Barbe

Échos

LEGION D'HONNEUR

Nous apprenons avec joie la nomination de notre ami Jacques Dailloux au grade de chevalier de la Légion d'Honneur. Aucune promotion ne pouvait être mieux accueillie aux *Cahiers du Sud*. Jacques Dailloux représente, pour tous ceux qui ont appartenu à notre groupe dans une période ardente, une amitié qui fut précieuse à André Gaillard. Il était sur un autre versant de cette vie rayonnante et pourtant mystérieuse. Dailloux aimait cette nature qui se livrait peu, à la fois fiévreuse et fermée. Il soutenait cet être tendu vers d'impossibles fins spiriuelles par sa confiance et sa douceur. André Gaillard nous confiait qu'il goûtait auprès de lui la sécurité, le calme pour lesquels il était si peu fait. Il les retrouvait comme un abri dans la tourmente de sa vie épuisée et nous avons parfois vu Jacques Dailloux à son chevet lui apporter réconfort et salut.

Pour ces raisons, et d'autres qui s'ajoutèrent depuis, Jacques Dailloux est des nôtres. Sa fidélité à la mémoire d'André Gaillard et par voie de conséquence aux amis du poète disparu, ne s'est pas démentie. Dans la flatteuse promotion qui signale et récompense à la fois les mérites du jeune sous-directeur de la Cie de Navigation Paquet, les *Cahiers du Sud* veulent aussi voir un hommage rendu à l'un des meilleurs parmi les leurs.

BEAUX ARTS

Il faut applaudir à la nomination du nouveau Directeur de l'Ecole des Beaux Arts. Le départ de l'excellent peintre Brémond, qui occupait ce poste avec tant de courtoisie, a permis l'accession de notre ami Carréra à cette fonction. Deux artistes, deux conceptions différentes. On sait où vont nos préférences. En Carréra nous aimons la liberté rendue à la lumière, à ses ivresses, à ses pétillements, ses frénésies. Il faut que chaque époque affirme sa vision du monde, que chaque génération interprête la vie à sa manière. Au tour de Carréra d'enseigner la sienne. Nous le complimentons d'être parvenu à imposer son beau talent.

LES FOURRURES

Marcel VIDAL

au 1er étage

12, Rue Pisançon, 12 — MARSEILLE

P.-L.-M.

COMBINEZ VOS VOYAGES EN CHEMIN DE FER ET EN AUTOCAR

Vous pouvez excursionner commodément et à bon compte, en utilisant les billets d'aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ces billets vous permettent d'atteindre la région : Savoie, Dauphiné, Jura, Côte d'Azur, etc... où fonctionnent les Services automobiles que vous désirez emprunter, d'utiliser ces Services et de revenir par le train, à votre point de départ.

Ils comportent une réduction de 30 % en toutes classes sur les trajets par fer, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres en chemin de fer et 100 kilomètres en autocar.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous renseigner auprès des gares P.-L.-M. car toutes peuvent vous procurer ces billets.

*
* *

PARIS — MARSEILLE — ALGER

Le train paquebot qui circule entre Paris et Marseille-Joliette, à l'aller, les lundis, mercredis, vendredis et samedis ; au retour, les mardis, mercredis, vendredis et dimanches pour assurer la correspondance avec les paquebots de la Compagnie Générale Transatlantique de la ligne Marseille-Alger est mis également en marche à dater du 1er novembre :

Au départ de Paris, le jeudi, pour la correspondance du paquebot de la Compagnie de Navigation Mixte partant de Marseille pour Alger le vendredi à 10 heures (arrivée Alger le lendemain à 9 heures) ;

Au départ de Marseille-Joliette, le samedi pour la correspondance du paquebot de la même Compagnie arrivant le samedi à 11 heures (départ d'Alger la veille à 12 heures).

Billets directs et enregistrement direct des bagages. Départ Paris 20 h. 50. Arrivée Marseille-Joliette 8 h. 59. Départ Marseille-Joliette 11 h. 45. Arrivée Lyon 16 h. 29, Paris 22 h. 45.

ON TROUVE tout ce qu'il faut POUR CONSTRUIRE aux
Établissements **J. NÈGRE**
Rue d'Italie, 73 **Téléphone : C. 46.40**
PLREATS — CHAUX — CIMENTS — CARRELAGES — TUYAUX EN GRÈS

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez
MÉNÉLIK
6, Quai de Rive-Neuve, 6

Les Trois Amis de la Maison

Pour la Cuisine :
" La Végétaline "
Pour la Table :
L'Huile " Dulcine "
Pour le Linge
Le Savon " La Tour "

ÉTABLISSEMENTS
ROCCA, TASSY et De ROUX
MARSEILLE

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition
de la
Régie intéressée du Gaz
45, Boulevard Paul Peytral

Tous Appareils les plus Modernes
et aux Meilleurs Prix.

Ambulances Automobiles
Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITE
Voitures RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN
CHAUFFAGE CENTRAL

high life tailor

65, La Canebière
MARSEILLE

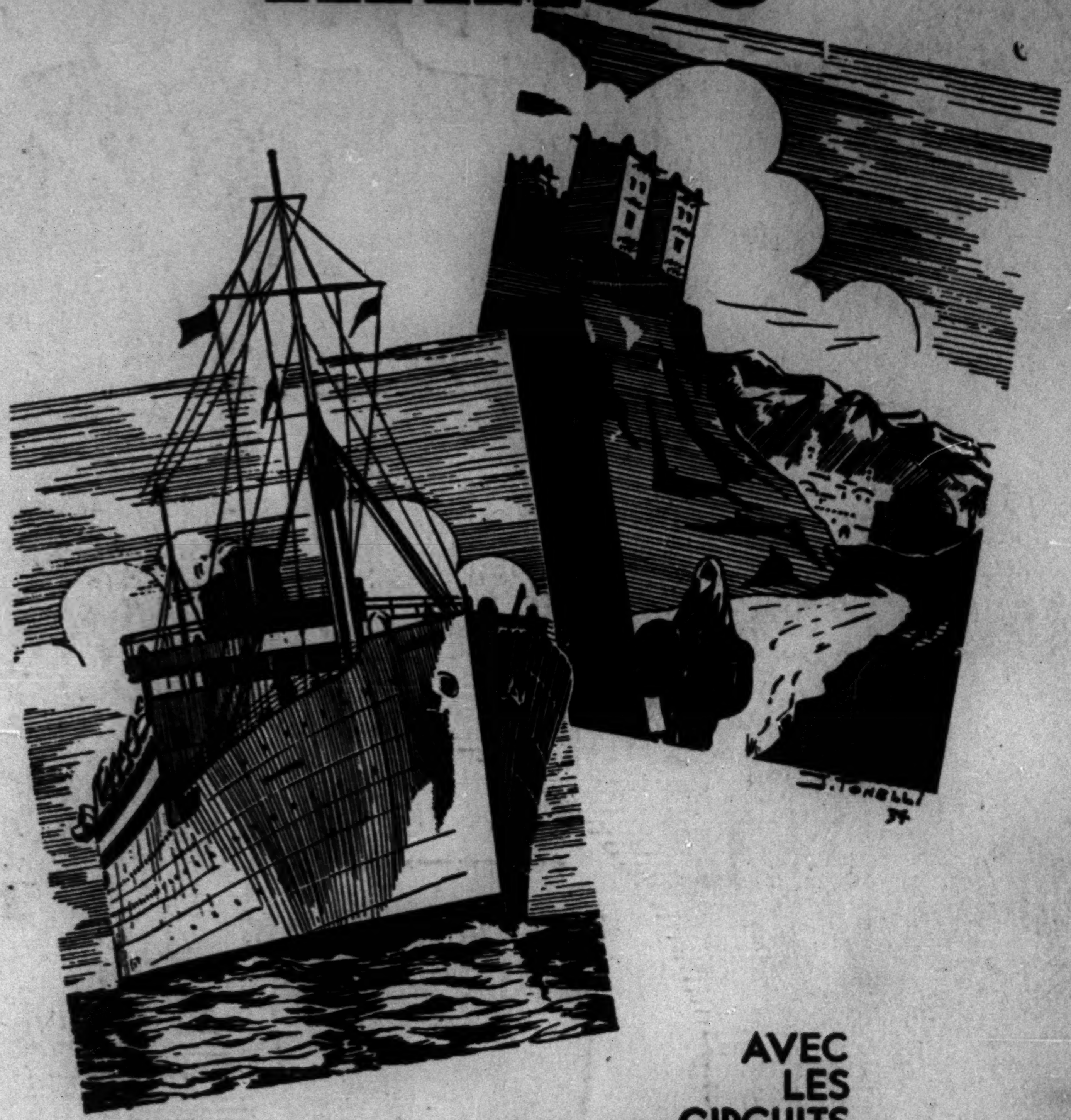
COSTUMES POUR HOMMES

- - MAISON DE PREMIER ORDRE - -

Dépôt de Burberrys

VISITEZ LE

MAROC



AVEC
LES
CIRCUITS
TOURISTIQUES DE LA

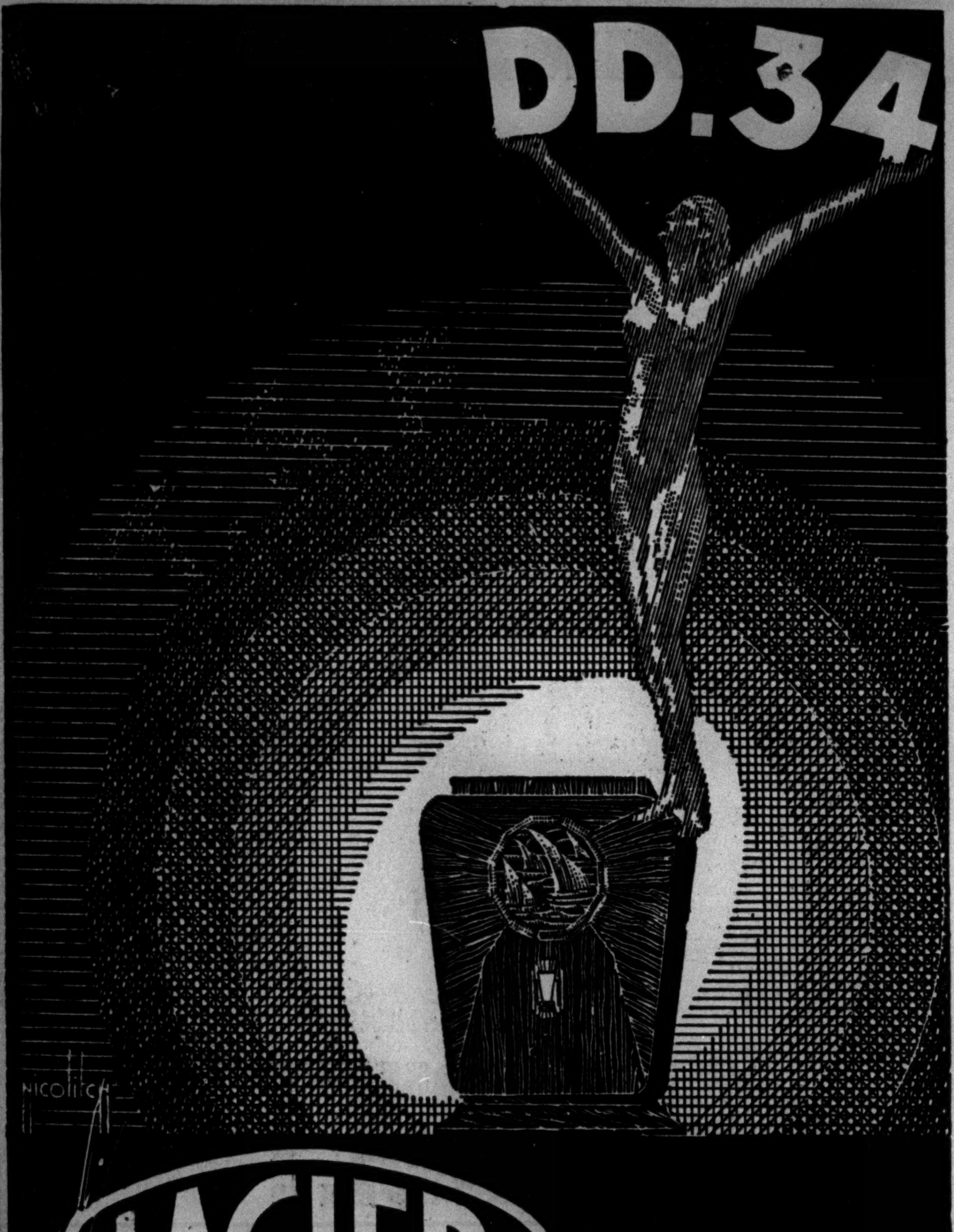
Cie PAQUET

4 Programmes individuels de 10, 14, 17 et 21 jours
de frs 2.750 à 5.800

Pour tous renseignements, s'adresser à :

MARSEILLE : **Siège Social et Direction**, 90, Boulevard des Dames,
PARIS : **Agence générale : NUNZI & Cie**, 43, Rue Lafayette (9e),
LYON : **AGENCE MARITIME LYONNAISE**, 19, Rue Gentil,
NICE : **M. A. ROSSI**, 2, Place Magenta,
et à toutes les Agences de Voyages.

Le Gérant: César SARNETTE. Cavaillon. Impr. MISTRAL.


DD.34
NICOLITCH
LAGIER
12, R. EDMOND ROSTAND
MARSEILLE